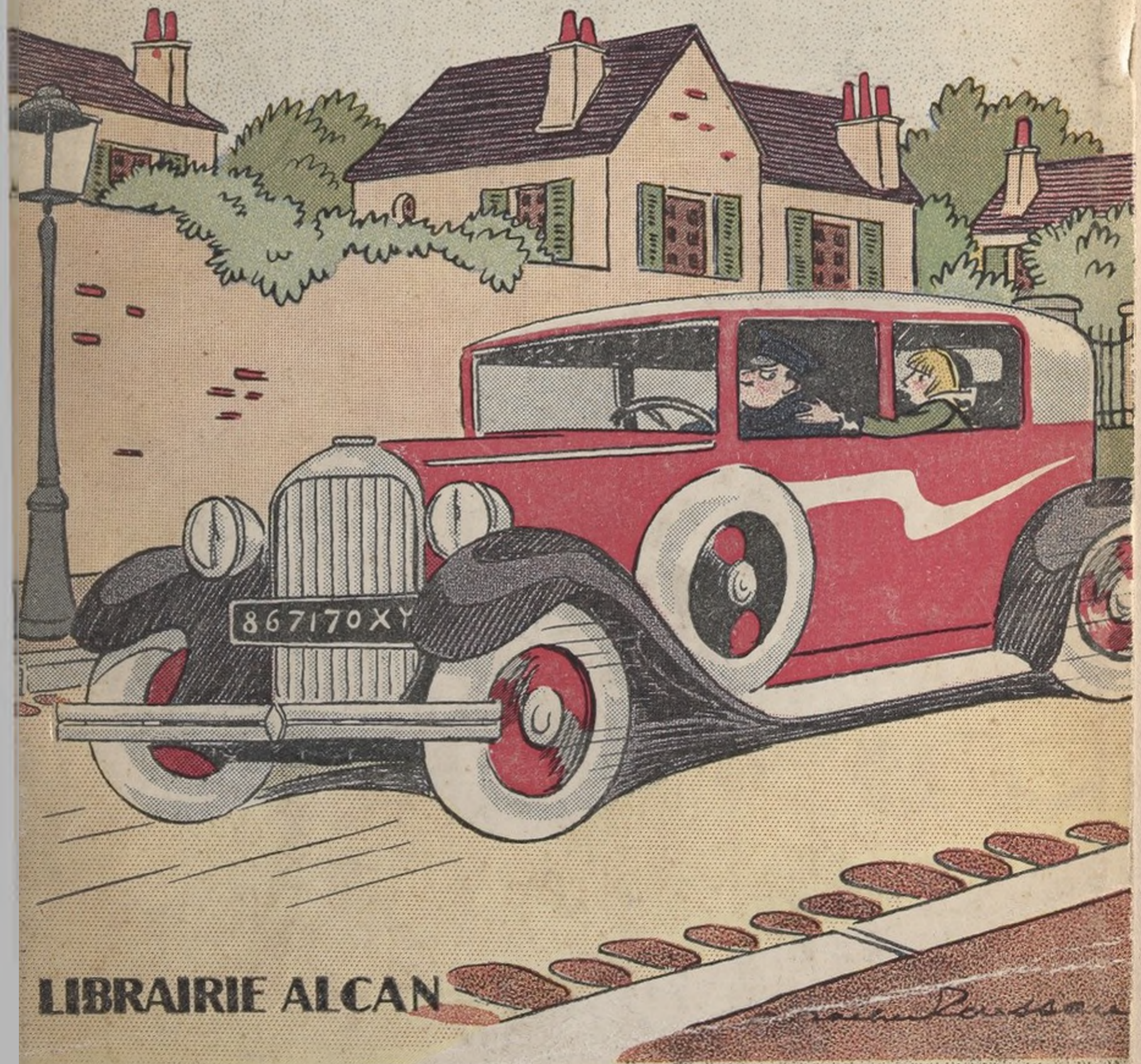


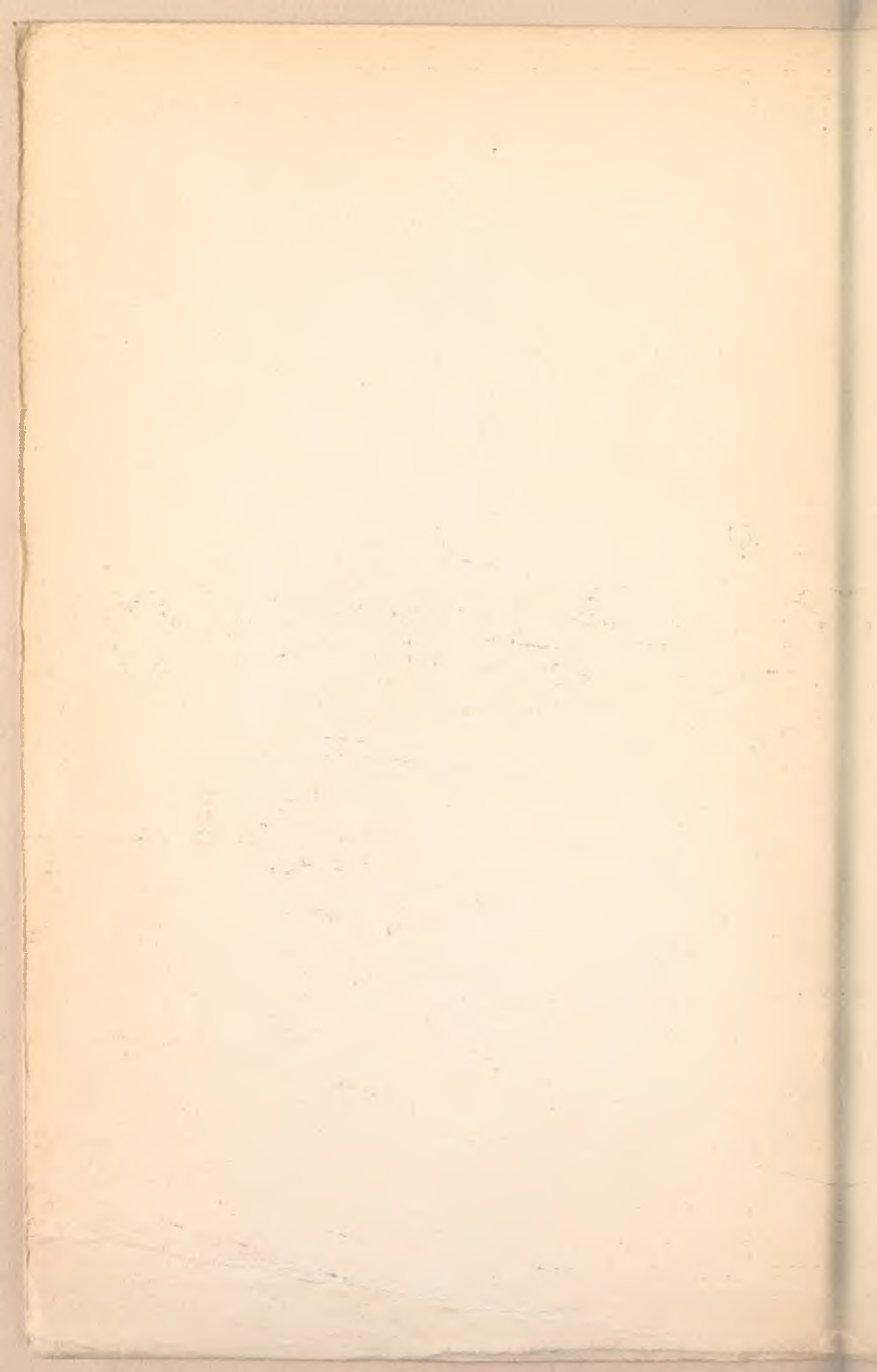
COLLECTION BENJAMIN

MARTHE FIEL

**SUZETTE
ET LA VÉRITÉ**

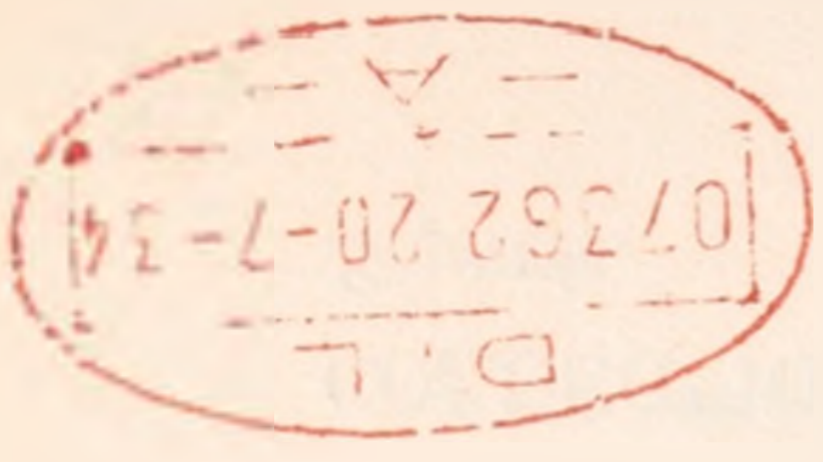


LIBRAIRIE ALCAN





8042
1814
(6)



SUZETTE ET LA VÉRITÉ

[Handwritten mark]

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

CHEZ ALCAN

L'Étonnante Journée.

CHEZ DELALAIN

La Jeune Classe (11^e mille).
Le Rêve Fabuleux de Jean Gire (4^e mille).
Les Trouvailles de Riquet.

CHEZ GÉDALGE

L'Etui Mystérieux (4^e mille).
Seules (4^e mille).

CHEZ HACHETTE

Sylvère l'Insouciant (tirage 15 mille).
Bertin l'Indécis (Collection du Petit Monde).

CHEZ GAUTIER ET LANGUEREAU

L'Insupportable Nicole (4^e mille).

ABBAYE D'AVARBODE (Belgique)

Perdu.
Ginette et ses trois amis.
Le Fils de l'Orfèvre.

COLLECTION PRINTEMPS (ECHO DE LA MODE)

Séparés.

COLLECTION BENJAMIN

MARTHE FIEL



**SUZETTE
ET LA VÉRITÉ**

COMPOSITIONS DE
J.-JACQUES ROUSSAU

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1933

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

ALL INFORMATION CONTAINED

HEREIN IS UNCLASSIFIED

DATE 11/28/00 BY 60322

EXEMPT FROM AUTOMATIC DOWNGRADING AND DECLASSIFICATION

EXEMPTION CODE: 25X(1)

100-443888-1000



I

Suzette Lassonat a onze ans. Elle a fait sa première communion solennelle, il y a trois semaines, et depuis cette époque, elle cherche à se perfectionner. Elle a conservé sa manière indépendante de discuter, de trancher, d'imposer son « expérience » mais elle y apporte plus de douceur.

A certains moments même, elle est extraordinairement souple et docile.

Sa mère est un peu inquiète de cette sagesse exemplaire, et elle suit l'évolution de sa fille avec un peu de méfiance. Souvent, un tel

calme donne naissance à une idée saugrenue, mais Mme Lassonat espère, que, cette fois, l'âge des innovations imprévues est passé et que Suzette va devenir d'un commerce reposant.

Justine et Sidonie, toujours cuisinière et femme de chambre, ne sont pas moins surprises.

— Vous ne trouvez pas, Sidonie, que mamzelle Suzette est bien tranquille ?

— J'y pensais à l'instant, Justine. Il faut espérer qu'elle ne nous jouera plus de tours...

— Pour moi, le plus terrible, c'est quand M. Bob a été perdu... quelle histoire ? Et cette Suzette qui nous a ramené un autre petit monsieur, pour en faire un petit frère ! Quelle idée

— Maintenant, j'en ris, Justine, mais ce jour-là, j'en ai eu des angoisses.

A ce moment, Suzette vint dans l'office où discouraient les deux domestiques. Elles se turent en voyant leur jeune maîtresse.

— Alors, vous disiez du mal de moi, que vous vous arrêtez de parler.

— Oh ! que non, répliqua Justine, on vous vantait, on racontait que notre petite demoiselle était bien changée à son avantage.

Suzette ne souriait pas plus que lorsqu'elle avait sept ans. Elle resta donc sérieuse et prononça simplement :

— J'essaierai de me perfectionner encore.

Les deux servantes la contemplèrent émerveillées et dirent entre elles :

— C'est tout de même une bonne petite nature.

— Elle a du cœur.

Or, Suzette réfléchissait beaucoup. Elle n'était plus étourdie. Elle connaissait tous les péchés de son âge qu'il ne fallait pas commettre, et il en était surtout un qu'elle était résolue à ne plus laisser passer.

C'était le mensonge. Suzette était décidée à dire la vérité à tout prix.

Avec une stupeur croissante, elle estimait que la plupart du temps, tout le monde mentait. Ayant dûment constaté ce fait, elle voulait entrer dans le bon combat.

Ce soir-là, M. et Mme Lassonat recevaient à dîner, un ménage de leurs amis : M. et Mme Brabane.

Les deux enfants de ces derniers s'appelaient Marie et Paul. Ils étaient les compagnons de jeux de Suzette et de Bob. Mais ils étaient laids, et il fallait convenir de leur laideur.

Paul possédait un gros nez retroussé, une grande bouche qui s'ouvrait jusqu'aux oreilles quand il riait et il ne s'en privait pas.

Marie était rousse comme un chaudron de cuivre, avec des taches de son qui cachaient le fond de son teint. Elle clignait d'un œil de sorte qu'elle finissait par le rendre plus petit que l'autre.

Mme Lassonat ne manquait jamais de s'écrier quand elle les avait vus : Mon Dieu ! que ces enfants sont laids ! c'est accablant pour une mère d'avoir deux semblables phénomènes.

Et comme Mme Lassonat pensait que pareil malheur eût pu lui arriver, elle disait à Bob et à Suzette, en toute humilité.

— Vous n'êtes pas mieux qu'eux.

Bob n'en prenait nul souci, mais Suzette se regardait dans son miroir et trouvait son visage agréable quand elle le comparait à celui de Marie.

Mais maintenant qu'elle évoluait, elle trouva qu'il y avait des contradictions dans ces paroles jetées avec insouciance.

Un jour, elle entendit sa maman dire à Mme Brabane :

— Mais non, chère amie, vos enfants ne sont pas si laids... Ne vous inquiétez pas... leurs traits se formeront à un moment donné.

Sitôt que Mme Brabane fut partie, Suzette dit à sa mère, avec un reproche dans la voix.

— Je ne puis comprendre ces mensonges. Mme Brabane va penser : « Mme Lassonat a du goût, elle voit juste d'habitude, donc mes enfants ne sont pas aussi mal que je me l'imagine. » Tu vois, maman, le mauvais service que tu lui rends... elle sera pleine de vanité, et tout le monde se moquera d'elle.

— Suzette, tais-toi... tu me fatigues. Ce que disent les grandes personnes ne te regar-

de pas... Avant tout, il faut éviter de causer de la peine à son prochain... Mon mensonge était obligatoire...

— On peut aller loin ! se récria Suzette. Il ne faut pas mentir, c'est ce que j'ai appris.

— Il faut discerner les mensonges, raisonneuse... qu'est-ce qui te prend ? tu paraissais sage, j'étais tranquille, et tu troubles de nouveau la paix.

— Je ferai mon devoir, proféra solennellement Suzette. Je dirai toujours la vérité quoi qu'il arrive. Je veux, en arrivant au paradis, annoncer : voici une personne qui n'a jamais menti.

— Oh ! s'écria Mme Lassonat, tu nous prépares de beaux jours !

— Tu ne peux pourtant m'engager à mentir ? répliqua Suzette.

— Je te prie surtout de ne pas parler à tort et à travers.

— Ecoute, maman, je suis bonne, et je vais aller trouver Mme Brabane pour lui démontrer que ses enfants sont laids, que tu le penses, et que ta langue a fourché quand tu lui as raconté qu'ils étaient passables.

— Tu vas rester ici, et tu seras punie ! tu n'es qu'une insolente ! On ne dicte pas de ligne de conduite à sa mère, mademoiselle, sachez-le !

— Il ne faut pas m'en vouloir, ma petite maman, si je tiens à être franche. Calcule le

mal dont tu seras responsable, si Marie et Paul se croient beaux. Ils seront pleins de fierté et l'on rira à leurs dépens. C'est donc une charité que de leur souffler dans l'oreille : vous êtes laids, et ne comptez pas sur notre figure, pour faire votre chemin dans le monde.

Mme Lassonat se détourna pour que Suzette ne vit pas le sourire qui courait sur ses lèvres à l'exposé de cette conclusion.

Elle conserva son ton sévère pour recommander :

— Je te défends de te mêler de ce qui ne te regarde pas... Laisse les petits Brabane tranquilles.

Or, ce soir-là, la famille Brabane devait dîner chez les Lassonat. Il fut expressément défendu à Suzette comme à Bob de trop parler sous peine d'être exclus immédiatement de la salle à manger.

Ce n'était pas que Bob fût dangereux jusqu'alors, mais on craignait la contagion.

Mme Lassonat avait noté que dans certaines circonstances, il se laissait influencer par les idées de sa sœur.

Suzette écouta sa mère sans l'interrompre.

Quand les deux enfants furent seuls, Bob dit :

— Te voici prévenue. Pas de compliments à Marie sur sa laideur. Maman trouve que ce serait un abus de pouvoir.

— Comme on comprend mal mes intentions ! rétorqua Suzette dignement. Ce serait pour-

tant dans l'intérêt de Marie que je tranche cette erreur.

— Ne tranche rien... moi, je n'aime pas les opérations chirurgicales, conseilla Bob, qui accusait de la logique, alliée à un pacifisme des plus sages.

Les Brabane arrivèrent, Paul, un peu plus riant et Marie avec des cheveux rutilants et un œil impitoyablement comique.

Elle raconta à ses jeunes amis qu'elle avait trouvé un petit chien à moitié mort, et elle clignait de la paupière à faire rire les pierres.

Suzette la contemplait atterrée, et Bob avait presque l'intention de donner raison à sa sœur.

Tout le monde fut bientôt réuni autour de la table. Le dîner répandait un fumet exquis et Justine paraissait satisfaite du résultat de ses efforts culinaires.

Sidonie s'occupait du service avec aisance et Mme Lassonat ne pouvait que se montrer fière de la tenue de sa maison. Elle recevait les compliments de Mme Bradane avec un plaisir évident.

— Où achetez-vous ce beurre exquis, chère amie, il est parfait.

— Je vous donnerai l'adresse exacte. Je tiens tellement au beurre frais que je préfère que ma cuisinière fasse des pas de plus pour avoir une bonne qualité.

— Elle ne fait aucun pas de trop ! prononça Suzette, et elle achète son beurre n'importe où !

Sidonie jeta un regard de côté à la fillette,

tandis que Mme Lassonat confuse, se demandait ce qui allait se passer.

— Mme Brabane questionna :

— Qu'entends-tu par là ma petite amie ?

— Et bien, la cuisinière achète n'importe quel beurre et peu cher, puis, elle lui enlève son mauvais goût en le plongeant dans une eau agrémentée de bicarbonate de soude.

— Mme Brabane reposa la bouchée beurrée qu'elle tenait.

— Comment peux-tu inventer cela ? s'écria Mme Lassonat stupéfaite, en même temps qu'outrée de la déclaration de Suzette.

— Je n'invente rien.

— Vous allez voir ce que vous prendrez, ma petite mamzelle ! souffla Sidonie dans le dos de Suzette.

Mme Lassonat, au comble de l'embarras, essayait de changer de conversation, quand M. Brabane qui causait avec son ami, eut l'intuition que quelque chose d'anormal se passait à côté d'eux.

Il demanda :

— Que racontez-vous donc ?

Son fils Paul s'empressa de lui narrer les faits. Il rit de bon cœur et proféra :

— La vérité sort de la bouche des enfants.

Votre cuisinière pratique la danse du panier, et vous dupe par-dessus le marché !

Mme Lassonat était au supplice. Elle tenait à Justine et maudissait l'incident. Un drame

se produirait sans doute et elle se promettait de tancer d'importance cette Suzette, redresseuse de torts.

En diplomate, elle détourna la conversation et glissa un mot d'éloge à la femme de chambre, pour le dîner si bien réussi. Elle préparait ainsi les voies pour amadouer Justine qui allait, sans tarder, être mise au courant de la révélation de Suzette.

On passa au salon. Les quatre jeunes amis étaient dans un angle et regardaient des cartes postales.

Mme Lassonat leur offrit des bonbons et eut l'étourderie de dire à Marie :

— Prends-en deux, ma belle mignonne.

— Oh ! maman ! s'exclama Suzette.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Sans faire attention, tu as dit « belle » à Marie.

Suzette avait protesté avec tant de force que tout le monde la regardait.

Mme Brabane, de nouveau interrogea :

— Que veux-tu insinuer, Suzette ?

La fillette hésita une seconde, puis les oreilles terrifiées des Brabane et des Lassonat entendirent :

— Je trouve que la politesse exagérée est un sentiment pernicieux. Maman vous laisse croire que Paul et Marie sont beaux, afin de ne pas vous causer de peine. Mais la vérité,

c'est qu'elle les trouve laids, moi aussi d'ailleurs, et nous ne sommes pas les seules.

En attribuant ce jugement à d'autres, Suzette croyait fermement adoucir la rigueur de ses déclarations.

Avant qu'une protestation s'élevât du cœur de Mme Lassonat en faveur de son amie, la mère des deux laiderons s'évanouissait sur son siège, troublée dans sa digestion par tant d'horreur.

Son mari s'élança, tandis que ses enfants l'entouraient en sanglotant, ce qui ne contribuait pas à les embellir.

Mme Lassonat était trop absorbée par les soins à donner à son invitée pour manifester sa colère, mais elle avait assez de pensée lucide pour chercher quelle punition exemplaire, elle infligerait à sa fille.

M. Lassonat ordonna à Suzette de sortir, et elle obéit sans répliquer.

La cuisinière Justine l'entendit qui traversait le vestibule pour rentrer dans sa chambre. Elle s'élança hors de son domaine, et saisissant le bras de sa jeune maîtresse, elle lui dit d'une voix amortie :

— Venez un peu par ici, ma jeune mamzelle !

Suzette avait le courage de son opinion et elle se laissa conduire par le cordon bleu transformé en furie.

— Alors, vous avez osé dire comme ça, que je frottai mon beurre avec de la soude pour le rendre propre ?



La mère de deux « laiderons » s'évanouit sur son siège

— Permettez... interrompit Suzette en levant l'index.

— Je ne permets rien. Vous l'avez-t'y débitée, cette énorme menterie ?

— J'ai déclaré, à table, que vous laviez votre beurre dans de l'eau bicarbonatée pour lui enlever son parfum ranci, parfaitement.

— Peut-on ! peut-on ! Ça ne se passera pas comme ça ! J'lave mon beurre, c'est vrai, et cela prouve que je suis une cuisinière propre, mais du moment que je suis méconnue, j'vas rendre mon tablier à Madame. Et puis, j'vous conseille de tenir votre langue, mamzelle, sans quoi pas une domestique ne restera chez vous.

A ce moment, on perçut des cris avec des sanglots. Sidonie alla écouter, pendant que Justine se taisait. Quand à Suzette, elle savait ce que signifiaient ces manifestations.

Sidonie reparut en se tenant les côtes.

Elle riait de si bon cœur que Justine se dérida. Suzette trouvait que ce fou rire était malséant.

Quand la domestique fut un peu calmée, elle dit en bégayant :

— Mme Brabane pleure, parce que mamzelle Suzette a dit que ses enfants étaient laids.

— Non, c'est vrai ? s'exclama la cuisinière.

— Oui, répartit dignement Suzette.

— Jamais, je n'ai vu vot'pareille !

— Je n'aime pas le mensonge, poursuivit gravement la fillette et j'ai pris la résolution de toujours dire la vérité.

— Ah ! ben ! il va y en avoir des histoires ! Il en passe dans la vie, des mensonges ! s'écria Justine, avec un respect soudain pour cette audacieuse. Cela lui a « tourné les sangs » à cette pauvre Mme Brabane, et elle est capable de se brouiller avec Madame ! Vous faites du joli.

Enfin, la porte se referma sur les invités et M. et Mme Lassonat laissèrent enfin jaillir leur indignation.

Ils coururent vers la chambre de Suzette qui sortait sans peur, de la cuisine.

Ils se croisèrent dans le vestibule.

— Eh ! bien, ma fille, clama son père, tu peux aller mendier ! Je suis ruiné. Brabane va refuser de s'associer avec moi. Et dire que c'est ma propre enfant qui me plonge dans ce marasme !

Mme Lassonat n'était pas moins véhémement :

— C'est insensé ! Où as-tu la tête ? Je t'avais défendu de parler. Tu ouvres la bouche deux fois, et c'est pour jeter du discrédit sur la maison ! Mme Brabane va en faire une maladie. Cette pauvre mère. Ne pas lui cacher que ses enfants sont laids... c'est la conduire à la mort !

— Eh ! bien, elle n'est guère intelligente, interrompit Suzette.

— Hein ! rugit son père, tu te crois donc un aigle, toi ? Tu commets des sottises magistrales et tu traites tes victimes d'idiotes ! C'est un comble.

M. et Mme Lassonat accablaient Suzette de reproches. Justine et Sidonie, attirées par l'admo-

nestation sévère, infligée à la fillette, écoutaient perplexes.

Mme Lassonat observait le visage de son cordon bleu et n'y découvrait pas les signes précurseurs d'un abandon décidé.

Elle eut un soupir de soulagement en se disant qu'elle retrouverait plus facilement une amie qu'une excellente cuisinière.

Sa surprise égala sa joie quand elle entendit Justine :

— Faut pas vous frapper, Monsieur et Madame, mam'zelle Suzette est comme moi, elle n'aime pas le mensonge. Cela la hérissait de voir Mme Brabane en admiration devant ses deux héritiers. C'est un service qu'on lui a rendu, et maintenant, elle s'occupera de leur beauté. Il paraît qu'il y a des instituts où on refait la figure. Cette dame y pensera et peut-être que ses laiderons deviendront des anges plus tard. Je n'veux pas assurer que mam'zelle Suzette a eu tout à fait raison, mais cela prouve qu'elle a du goût. J'aime les choses justes et le beurre propre, c'est pour cela que je lave celui que j'achète. On ne sait jamais avec quelle vache, c'est fabriqué...

Là-dessus, Justine réintrégra majestueusement et tout le monde, comprit, sans doute possible, qu'elle avait tout intérêt à rester dans la maison.

Cependant, il fallait punir Suzette. Son père la prévint donc :

— Tu ne sortiras pas demain dimanche. Tu n'iras pas chez Hugnette, et fais de ton mieux pour qu'on ne t'entende pas de la journée.

— Bien papa. J'irai à la messe et ne sortirai plus.

Suzette s'endormit du sommeil de l'innocence.

Le réveil lui remit en mémoire la scène de la veille et elle se dit qu'il était urgent qu'elle passât inaperçue.

Elle réfléchit donc un peu et ne trouva rien de mieux que d'enfiler ses bas par-dessus ses pantoufles de cuir. Elle eut un peu de mal, mais fut satisfaite du résultat. Elle ne faisait aucun bruit en marchant et glissait, silencieuse comme une ombre.

Elle arriva sans tapage dans la salle à manger où ses parents étaient déjà en compagnie de Bob, pour le premier déjeuner.

— Que veut dire ceci ? lui demanda sa mère. Tu ne te chausses pas ce matin ?

— J'ai mes pantoufles.

— Où cela ? questionna Bob.

— A mes pieds ! rispota Suzette.

— Avance, commanda son père. Je ne vois que tes bas, et bien déformés. Alors, tu mens maintenant ? C'est changé depuis hier ?

Alors Suzette expliqua posément, que pour obéir à son père, donc ne pas se faire entendre, elle avait enfilé ses bas par-dessus ses pantoufles.

— Ciel ! hurla Sidonie qui entraît avec le petit déjeuner, je n'ai pas fini de raccommoder si mam'zelle marche sur ses bas toute la journée.

Suzette fut priée de ne rien transformer aux coutumes établies. On lui demandait simplement de respecter les usages, de ne se mêler de rien et de ne pas parler à tort et à travers.

Quelques heures après ces conseils, elle se trouva seule en face de Bob et lui dit :

— Tu sais, je trouve que la vie est bien difficile.

— Ah ! répliqua Bob avec flegme.

Jamais, il ne s'était appesanti sur cette question. Il réfléchissait rarement à la vie.

— Oui, reprit Suzette, il ne faut pas dire de mensonges et il ne faut pas dire la vérité. Alors ?

— Alors, répliqua Bob, il ne faut pas penser à tout cela.

— Naturellement... tu es un homme et tu ne songes qu'à la nourriture.

— Et toi, tu es une femme, et tu veux toujours parler. Moi, je m'amusais bien avec Paul Brabane, et maintenant, je ne le verrai plus.

Suzette s'avoua que son frère avait raison et, comme elle faisait profusion d'être franche, elle répondit :

— Je suis bien ennuyée que tu aies perdu cet ami. Et, son bon cœur lui fit ajouter :

— Veux-tu que, quand je sortirai avec Justine ou Sidonie, j'aie à prévenir Paul que tu ne t'amuses plus sans lui ?

— Oh ! non, riposta Bob vivement, j'ai peur qu'une autre histoire recommence. Puis, Mme Brabane est très mécontente et elle ne serait peut-être pas gentille avec toi.

— Je saurais me défendre ! déclara fièrement Suzette. Tu sais, je suis brave. Le jour où tu étais perdu, j'en ai fait des choses, et toute seule.

— Oui, dit Bob, tu as beaucoup d'aplomb.

La conversation en resta là. Suzette constatait qu'il était assez difficile de contenter tout le monde et la vérité.

Elle voyait que sa mère était désolée et son père fort tourmenté par cet événement. Elle se demandait si elle serait privée de la présence de Marie Brabane, mais elle n'en sentait pas encore le vide. Elle lui préférait d'ailleurs Huguette Dravil, mais ce n'était pas un prétexte pour s'absoudre.

Cependant, elle ne parvenait pas à se persuader qu'elle avait commis un gros péché.

Elle interrogea encore Bob, le soir.

— Cela te fâcherait, si je te disais que tu es laid ?

— Je ne te croirais pas, répartit Bob tranquillement.

— Serais-tu vaniteux ? s'exclama Suzette atterrée.

— Je ne sais pas ce que je suis, mais, quand je me regarde dans une glace, je pense : oh ! le beau jeune homme.

— Mais c'est désolant d'être aussi coquet !

— Non, je dis la vérité, simplement.

— Quand t'es-tu trouvé beau ?

— Je ne me souviens plus du jour, mais il y a longtemps.

— Je croyais, murmura pensivement Suzette, que seules, les femmes étaient coquettes.

— Oh ! la la ! répliqua Bob, je me demande pourquoi ! La plupart du temps, elles sont si laides avec leur poudre et leurs lèvres rouges.

— Mais moi, je n'ai ni poudre, ni rouge, est-ce que je suis belle ?

— Tu n'es pas tout à fait aussi laide que Marie Brabane, répartit innocemment Bob.

Suzette en eut la respiration coupée.

Ce n'était pas la peine d'avoir causé un chagrin inutile aux amis de ses parents, pour être à peu près dans le même cas que leur fille.

Seulement les Brabane s'étaient montrés plus aimables qu'elle-même, et n'avaient pas riposté par la même franchise.

Suzette demeurait confondue et cherchait comment on pourrait sortir de cette impasse.

Si M. Brabane ne voulait pas devenir l'associé de M. Lassonat, ce serait fâcheux.

La malheureuse fillette, par son étourderie et son irréflexion, allait causer le malheur des siens. Cette pensée lui était insupportable. Il fallait absolument trouver un moyen de remédier à ce grave état de choses.

Elle demanda à Bob, bien qu'elle comprît

qu'il n'y avait pas grand espoir à fonder sur son frère : .

— Que pourrait-on tenter pour que les Brabane soient de nouveau nos amis ?

— Oh ! répondit Bob, moi, je ne sais pas. Je les laisserais bien tranquilles. Paul m'amuse, mais j'ai beaucoup de camarades aussi bons types que lui. Seulement, lui, avec sa bouche qui n'en finit plus, on a tout de suite envie de rire.

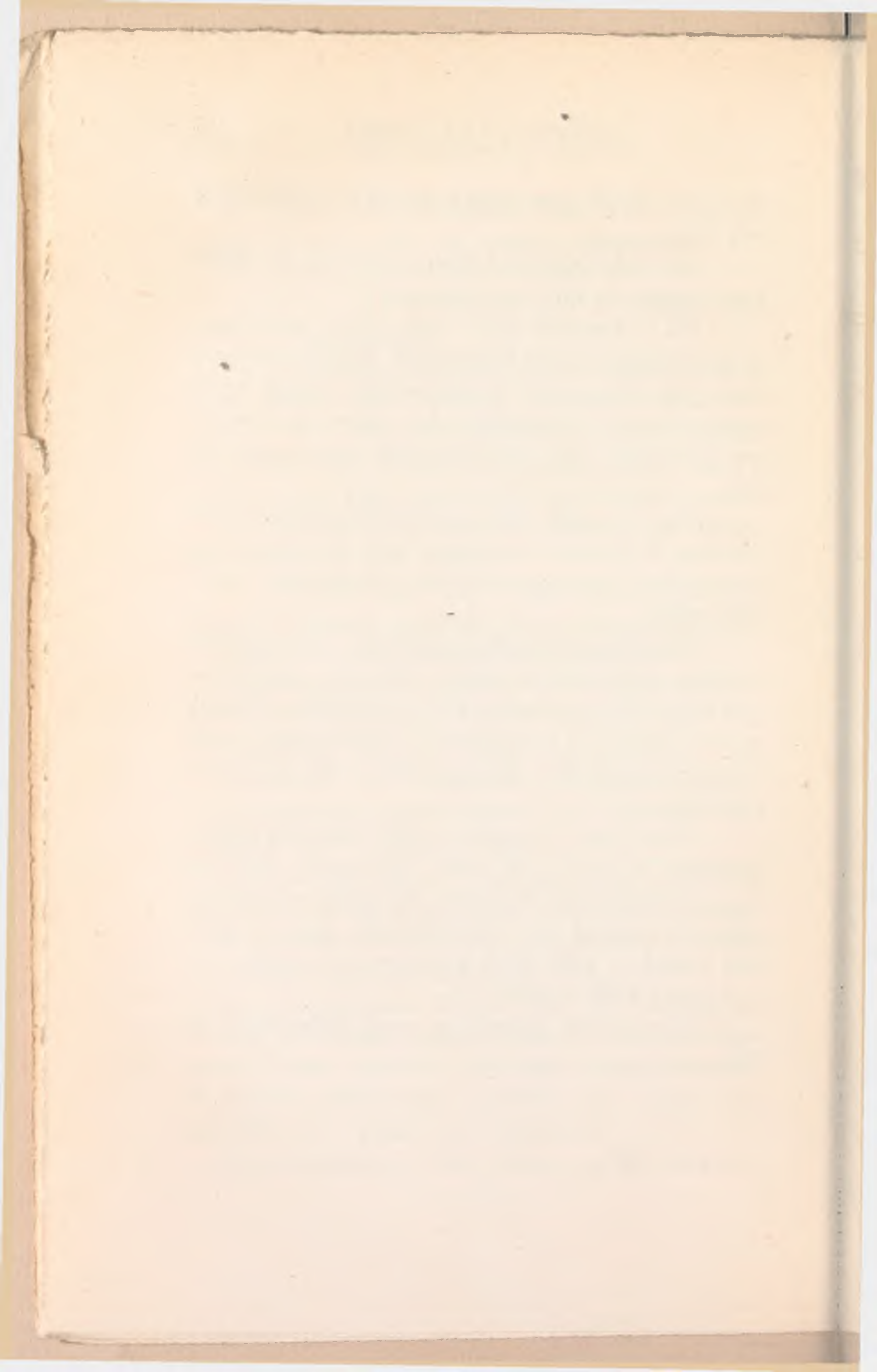
— Oui, je vois cela, répondit pensivement Suzette, il faudrait que tout soit raccommodé. Papa, pour avoir son associé, et maman, pour son amie.

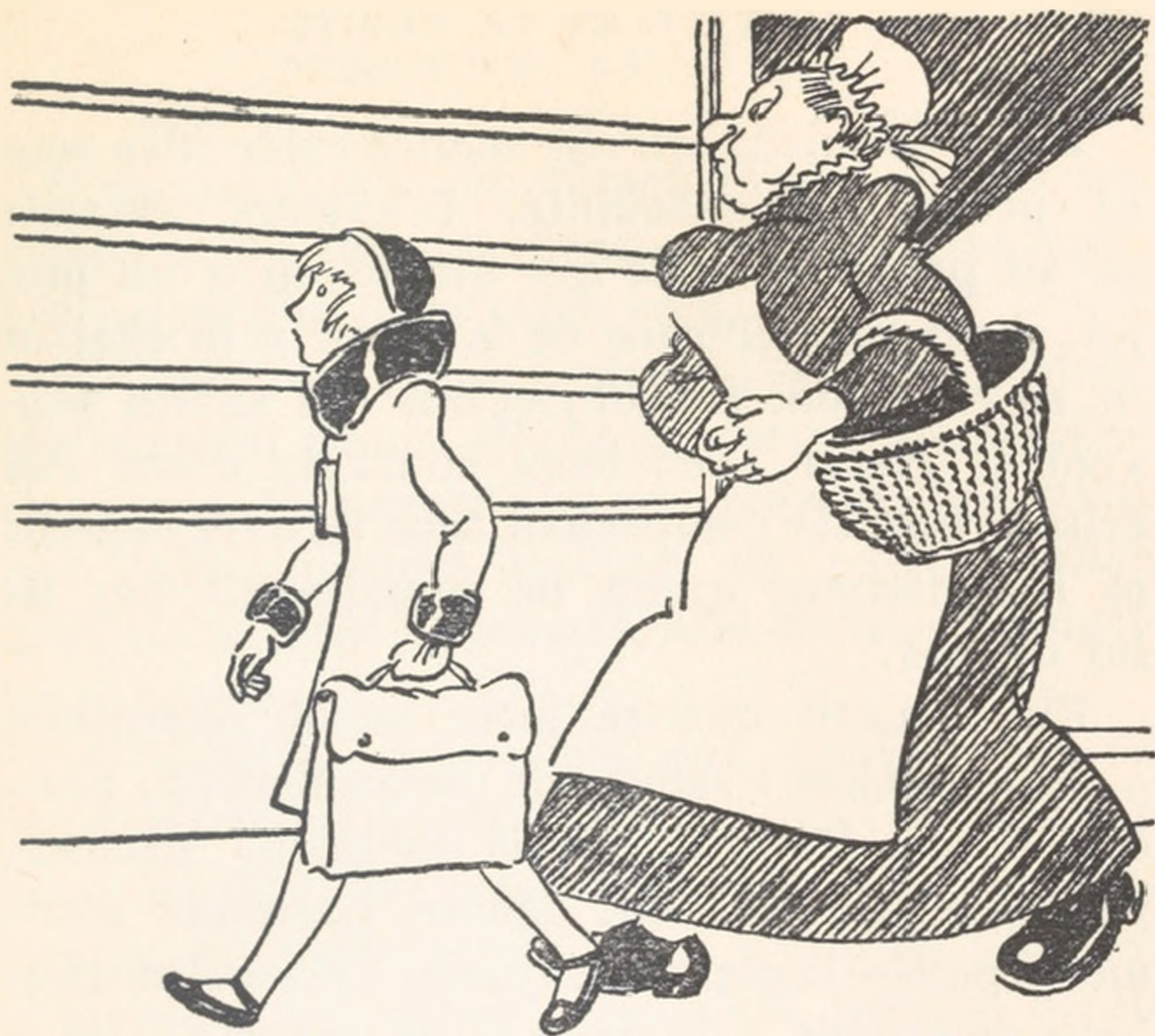
— Oui, elle était très commode. J'ai entendu maman qui disait à papa : Je suis enchantée que Mme Brabane habite à la République. Quand je vais chez ma couturière je m'arrange pour prendre le thé chez elle, et cela m'est un repos salutaire.

— C'est vrai... maman doit regretter cette brouille. Il faut que tout s'arrange. Moi je me passerais bien de Marie mais elle est bonne pâte, et quand on est plusieurs pour jouer, elle prend le rôle dont personne ne veut.

. A quoi Bob riposta :

— Des poires comme ça sont utiles dans la vie.





II

A mesure que les jours passaient, Suzette se persuadait que son devoir était de s'ent remettre entre les Brabane et ses parents, afin qu'ils soient de nouveau bien ensemble. Cette tentative comportait quelques difficultés.

La première était que Suzette ne sortait jamais seule. Quand elle allait au cours, elle était accompagnée, de même quand elle se rendait chez des amies.

Cette question assez grave tourmentait l'âme de Suzette, d'autant plus qu'elle s'apercevait que Bob ne serait d'aucun appui.

Il valait mieux qu'elle menât cette idée sous sa propre responsabilité. D'ailleurs, Suzette savait par expérience que quand on a un projet, il est plus efficace de le mûrir à la chaleur de sa réflexion. Les objections des autres peuvent le glacer avec leurs courants d'air. Par ceux-ci Suzette comprenait tous les avis, conseils et interdictions qu'on ne manquerait pas de lui donner.

Elle pensait que sa mère serait réfractaire à de nouvelles avances de réconciliation, puisque Mme Brabane avait dédaigné excuses, prières et invitations. Mame Lassonat avait même poussé la gentillesse jusqu'à prier Mme Brabane de choisir la punition que méritait Suzette !

Cette complaisance exagérée avait indigné la fillette. Comment, elle aurait supporté un châtiment pour la laideur des deux Brabane ! Elle trouvait que la bonté de sa maman allait trop loin.

Aujourd'hui, cependant, elle s'apercevait qu'il eût mieux valu, supporter une humiliation que de rester brouillés. Elle se rappelait les promesses qu'elle s'était faites. Elle voulait se montrer une bonne jeune fille et accomplir des sacrifices.

Le moment était venu d'en accepter un pour expier son insolence.

Elle irait chez Mme Brabane. Elle procéderait avec diplomatie et remporterait la victoire. Ainsi personne ne lui en voudrait plus.

Bien qu'on lui eût démontré que toutes les vérités n'étaient pas bonnes à dire, elle voulait persévérer dans cette voie.

Evidemment, Mme Brabane s'était crue offensée, mais au moins, elle ne conservait plus d'illusions sur la beauté de ses enfants. Et ainsi que l'avait insinué Justine, elle pouvait aller dans un institut de beauté, afin de faire corriger leurs traits.

— Sidonie, vous n'irez pas bientôt chez la teinturière qui habite place de la République ?

— Quelle idée, mam'zelle ! J'y vais une fois par an, au mois de juin, pour porter les lainages d'hiver à dégraisser. On n'est encore qu'au mois d'avril. J'ai le temps. Pourquoi demandez-vous cela ?

— Parce que je vous aurais aidée à transporter les paquets... ou encore, j'aurais pu y aller avec Bob, pour vous éviter une course.

— Oh ! la la ! vous seriez de beaux commissionnaires ! vous auriez pu donner toutes les explications aussi, peut-être ?

— Certainement.

Suzette quitta l'office. Il n'y a rien à tenter de ce côté-là. Il faut chercher autre chose.

« Tout est compliqué dans la vie, pense Suzette mais avec un peu de patience et de l'à-propos, on sort de tout. »

Elle fait ses devoirs à côté de Bob qui transpire sur un thème anglais.

— Je ne comprends pas que tout le monde

ne parle pas français, s'écrie le jeune garçon.

— C'est pour que les professeurs d'anglais puissent gagner leur vie.

Bob regarde sa sœur et s'avoue qu'elle est décidément supérieure.

Un moment après, il dit :

— Demain, c'est jeudi, et Jeannot Balle viendra.

— Oui, répond Suzette qui interrompt sa narration, c'est un bon ami maintenant, et Dieu sait, si nos parents ont fait des histoires, le jour où je l'ai ramené comme petit frère.

— C'était une fameuse idée ! se moqua Bob.

— Dame : c'était une idée. On te croyait perdu, j'ai voulu te remplacer, mais il paraît que cela ne se fait pas.

— Non, on n'est pas des pneus... Quand les enfants sont mauvais, on les garde, et quand ils sont perdus, on les cherche, mais on ne les remplace pas.

— Quelle journée, on a eue !

— Ce qui m'a désolé, soupira Bob, c'est que je me suis moins amusé que toi. D'après ce que tu m'a raconté, c'était vraiment « marquant ».

— Bob, ne dis pas de ces mots.

Ah ! j'oublie toujours que je ne parle pas à des camarades. Enfin, cette chasse au Bob était divertissante, sans que j'en aie ma part.

— Naturellement, tu ne pouvais aller toi-même à ta recherche.

— Cela nous a valu de connaître Jeannot Balle.

— Oui, et sa maman en est ravie, mais il a fallu en multiplier des grâces pour le convaincre que nous n'étions pas des voleurs d'enfants... et que si j'avais ramené Jeannot du Luxembourg, c'était dans une bonne intention.

— Oui, mais tu étais encore un peu petite et tu ne comprenais pas encore bien les grandes personnes.

— Ah ! maintenant, je ne les comprends pas encore, mais je sais qu'elles sont difficiles à manier ! s'exclama Suzette avec un soupir.

Il y eut un silence entre les deux penseurs, puis Suzette reprit :

— Il est indispensable que les Brabane et les Lasonat soient de nouveau bien ensemble.

— Laisse-les en paix. Quand Ennemone Brabane voudra voir maman, elle connaît le chemin.

Suzette eut à peine un sourire en entendant Bob nommer presque avec irrévérence Ennemone qui était Mme Brabane.

Elle était trop absorbée par cette brouille qu'elle voulait dissiper.

Le lendemain, le jeune Jeannot Balle arriva. Sa bonne figure respirait la joie de vivre. Il sauta au cou de Suzette à qui sa reconnaissance était acquise depuis le jour où, cherchant son frère perdu, il avait été comblé par elle, de jouets inespérés.

Depuis ces moments à jamais mémorables Mme Lassonat, ayant appris qu'il était un bon petit garçon, l'avait donné comme compagnon de jeu à Bob.

Sa mère, une veuve pleine de mérite et d'énergie, avait été aidée et elle leur était dévouée.

Elle conservait toujours à l'égard de Suzette un étonnement amusé.

Ce jour-là, elle vint donc amener Jeannot chez Mme Lassonat et dit :

— Je vais dans les environs de la place de la République pour reporter de l'ouvrage.

Suzette dressa l'oreille. Il faut savoir profiter des circonstances.

— Oh ! madame, que j'aimerais aller avec vous !

— C'est facile... et si madame votre maman le permet, je vous emmène.

— Tu veux bien, maman ?

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit Mme Lassonat.

Ce serait une promenade pour Suzette. Le temps était agréable et cela ne pourrait que lui être salutaire.

Suzette alla s'habiller pour sortir et elle revint aussi joyeuse que son caractère sérieux pouvait le manifester.

Elle savait qu'elle prenait la direction de la demeure des Brabane, mais comment décider Mme Balle à la laisser aller chez eux ?

Elle monta dans l'autobus et se dit que l'esprit lui viendrait en chemin.

La manœuvre la plus diplomatique qu'elle trouva fut d'annoncer à sa compagne :

— Nous passons devant la maison de Mme Brabane et je vais demander à la concierge si elle est chez elle. Si oui, j'y resterai pour bavarder un peu avec Marie. Je téléphonerai à maman que je suis ici, et papa me prendra quand il rentrera de l'usine.

— Mais je ne sais pas si je dois vous autoriser à rester chez Mme Brabane. Rien de ce projet n'a été convenu avec votre maman.

— Oh ! Madame Balle, répliqua sentencieusement Suzette, il faut de l'imprévu dans la vie. Si vous trouviez un bon billet de loterie dehors, vous le ramasseriez n'est-ce pas ? Je pense à monter chez Marie Brabane. C'est une distraction, et je la prends en passant. Je change de dame, que ce soit Mme Balle ou Mme Brabane, avec qui je suis, c'est toujours une dame.

La philosophie de Suzette était rarement en défaut et Mme Balle l'approuva. Elle ignorait le nuage survenu entre les familles et elle était loin de se douter surtout, que Suzette en était la cause.

Arrivée devant l'immeuble connu, Suzette se dirigea prestement vers la loge de la concierge et s'informa de la présence de son amie. Elle était chez elle :

— Vous voyez comme c'est simple. Vous

pouvez me laisser en toute confiance. Je vais téléphoner tout de suite à papa.

Et Suzette, avec une agilité sans pareille, gagna l'ascenseur et frrr ! elle s'envola au 4^e étage.

Mme Balle avait eu à peine le temps de respirer. Elle s'avisa, un peu tard, que Suzette avait eu sans doute cette idée en partant. En quoi elle n'avait pas tort. Elle expliquerait tout ceci à Mme Lassonat en allant rechercher Jeannot.

Quand Suzette parvint à l'étage, elle éprouva une émotion soudaine. Comment Mme Brabane allait-elle l'accueillir ?

Suzette n'était pas timide. Elle savait qu'il y a des moments ennuyeux dans l'existence et qu'il faut les supporter avec courage. Quand il sont passés, on n'y pense plus. C'est la même chose que d'aller chez le dentiste. Quand la dent est arrachée on ne songe plus à l'appréhension que l'on a eue.

En se livrant à ces réflexions pleines d'encouragement, Suzette sonna.

La vieille domestique vint lui ouvrir. Elle n'arborait pas ce visage souriant auquel Suzette était habituée. Mais la fillette n'en eut cure. Elle pensa : Tiens Pulchérie s'est querellée avec un fournisseur aujourd'hui... alors, elle est comme Justine.

Elle demanda si Mme Brabane était là.

— Non... c'est-y que vous voulez la voir ?
questionna Pulchérie sans aménité.

Suzette était restée frondeuse, malgré ses projets de perfectionnement et elle répondit :

— Du moment que je m'informe de sa présence, c'est pour la voir.

— Bon, riposta Pulchérie sans que ses traits se détendissent, elle n'y est pas. C'est-y que vous êtes là sans vot'maman ?

— Vous voyez que personne n'est avec moi. J'attendrai Mme Brabane.

— Mamz'elle Marie est dans sa chambre qui fait ses devoirs.

— Très bien.

Délibérément Suzette se dirigea vers la chambre de Marie où celle-ci, penchée sur une table, s'appliquait à écrire.

— Bonjour Marie !

La fillette ne répondit pas tout de suite. Sa bouche arrondie, ses yeux agrandis, témoignaient de l'ahurissement qu'elle éprouvait de voir surgir soudainement son amie.

— C'est... c'est toi ? bégaya-t-elle, tandis que son visage s'épanouissait petit à petit.

— Oui, c'est moi, je ne suis pas un fantôme.

— C'est maman qui t'a demandé de venir ? bredouilla timidement Marie.

— Pas du tout ! J'avais le désir de parler à ta mère et je n'avais pas besoin d'invitation pour cela.

Suzette parlait comme une grande personne. Marie la regardait médusée, avec le retour d'un effroi dans les yeux.

Suzette poursuivit avec calme :

— J'ai été stupide l'autre soir, et je viens m'en expliquer avec ta maman.

Marie Brabane n'en pouvait croire ses oreilles. Elle ne pensait plus à la rancune qu'elle avait eue contre Suzette. Une admiration naissait en elle, devant tant de courage.

— Je n'ai voulu causer de chagrin à personne, continua Suzette, mais ayant projeté de toujours dire la vérité, je n'ai pas pu m'empêcher de protester, quand j'ai entendu maman t'appeller : ma belle.

— Maman a été très fâchée, murmura Marie, et peut-être ne sera-t-elle pas très gentille pour toi.

— Cela n'a aucune importance, riposta crânement Suzette. Les martyrs ont subi des supplices pour leur religion et je puis supporter des reproches pour une vertu.

L'admiration, encore une fois, remplaça la peur, dans le regard de Marie.

— Quand doit revenir ta maman ?

— D'un moment à l'autre.

A cet instant précis, la porte d'entrée résonna et la voix de Mme Brabane perça le silence.

Marie parut figée.

Mme Brabane entra dans la chambre de sa fille.

— Marie, tu...

Elle s'arrêta net en voyant Suzette. La colère l'empêcha tout d'abord de parler.

— Bonjour, Madame, prononça doucement la fillette.

— Qui vous a permis... qui t'a permis de te présenter chez moi ?

— Je suis venue m'expliquer avec vous, Madame, si vous voulez bien m'entendre, répartit correctement Suzette.

— T'expliquer avec moi, après tout ce que tu as osé dire !

— Mon Dieu, madame, je n'ai pas pensé vous faire de la peine... Depuis quelque temps, je m'étais promis de proclamer la vérité partout où elle serait, et je n'ai pas cru devoir faire d'exceptions.

— Tu as un aplomb formidable !

— Mais non, Madame. C'est le repentir qui me pousse chez vous. Maman est désolée, papa est navré.

Le visage de Mme Brabane perdait de son courroux.

— Je te félicite de revenir à de meilleurs sentiments, ce sont sans doute tes parents qui t'ont envoyée chez moi ?

— Pas du tout, Madame, je suis venue sans qu'ils le sachent.

— Est-ce bien exact ?

— Puisque je vous assure que je dis la vérité.

Mme Brabane regarda Suzette avec une certaine considération. Elle reprit avec moins de sécheresse :

— Je constate que tu as des qualités. Tu te

figures aisément combien j'ai été peinée d'entendre ton appréciation qui était l'écho de celle de tes parents et d'autres personnes. C'est cruel pour une mère, d'apprendre une réalité aussi dure.

— Ne saviez-vous réellement pas que vos enfants étaient laids ? demanda Suzette avec une parfaite candeur.

La colère de Mme Brabane reparut.

— Tu n'es qu'une insolente ! j'allais avoir pitié de toi et tu renouvelles tes impertinences.

— Ne vous fâchez pas, Madame, supplia Suzette avec des yeux attendrissants. Je suis ici dans une bonne intention. Je veux parler au nom de la vérité et rien ne pourra m'arrêter. Je suis très peinée de savoir que vous vous illusionnez sur le compte de Marie et de Paul, et je viens vous apporter l'adresse d'une école de beauté. Si vous y conduisez régulièrement vos enfants, ils auront leur figure changée en un rien de temps. C'est spécifié sur le prospectus.

Suzette avait débité ce discours tout d'une haleine. Mme Brabane roulait des yeux terribles, suffoquée par l'indignation.

— Eh ! bien ! eh ! bien ! si je m'attendais à une sortie pareille ! C'est scandaleux !

Marie pleurait sur son cahier.

— Tu vas t'en aller et tout de suite ! c'est un comble ! venir chez moi pour me raconter de tels boniments ! tu te moques de moi avec une audace incroyable !



Ne saviez-vous réellement pas que vos enfants étaient laids ?

Suzette reprit la parole interrompant Mme Brabane, au mépris de toute politesse.

— Madame, écoutez-moi. Il ne faut pas vous figurer que je me moque de vous.

— Que te faut-il de plus !

— Nous sommes désolés que vos enfants ne soient pas beaux et, c'est de bon cœur que je vous le redis. De plus, maman est ennuyée de ne plus venir chez vous, parce que cela lui était très commode quand elle avait à voir sa couturière qui habite, vous le savez, dans ce quartier. C'est facile à comprendre... un essayage est toujours fatigant, et maman aimait à venir prendre une tasse de thé chez vous et s'y reposer. Votre thé et vos gâteaux sont toujours très bons.

La colère indignée décomposait les traits de Mme Brabane. Elle ne pouvait plus parler. Elle étouffait.

Suzette continua, imperturbable :

— Quant à papa, vous ne sauriez vous imaginer son désespoir. Il m'accuse d'être la cause de la ruine de la maison. Il aurait aimé M. Brabane comme associé, et maintenant, il se figure que tout est cassé. Vous ne voudriez pas nous voir ruinés, n'est-ce pas, Madame ? C'est un état où il faut mendier. Maman a toujours dit que vous étiez bonne. Et puis, Bob serait heureux de revoir Paul. Ce n'est pas qu'il manque d'amis, mais Paul est si risible avec sa chère figure réjouie, qu'on n'est jamais triste quand il est dans une réunion.

Mme Brabane avait pris le parti de se taire, rentrant sa fureur afin de connaître les diverses appréciations des Lasselat sur le compte de sa famille.

Elle siffla entre ses dents :

— Et toi, que penses-tu de Marie ?

Suzette ne remarqua pas que la colère de Mme Brabane augmentait, et elle avoua en toute innocente vérité :

— J'aime beaucoup Marie qui est très bonne fille... elle accepte toujours les rôles dont personne ne veut...., ainsi cela lui est égal d'être la nourrice quand on joue à la dame.

La fureur de Mme Brabane éclata comme une grenade :

— Et tu oses... tu oses me dire tout cela !

Elle avait croisé les bras et elle s'avancait menaçante vers Suzette.

Cette dernière recula.

— Oh ! Madame, je croyais que vous seriez attendrie par mes explications.

— Cette enfant est folle ! hurla Mme Brabane.

— Je m'en vais, Madame.

— Oui, va-t-en ! bégaya la pauvre femme qui comprenait qu'elle ne pourrait retenir les paroles de ressentiment qui lui sortiraient des lèvres.

Elle reprit :

— Il vaut mieux que tu t'en ailles, et que tu ne reviennes plus dans les mêmes conditions.

Suzette avait omis, dans son étourderie de naguère, de téléphoner à son père de venir la chercher. Elle s'en félicita. Elle rentrerait seule et ce n'était pas pour l'effrayer. En parisienne consommée, elle savait prendre un autobus et demander son chemin aux agents. Elle observait le règlement des passages cloutés et ne passait que collée à un groupe dont elle tenait le milieu.

Elle dit donc simplement :

— Au revoir, Madame. Et puis, calmez-vous, n'est-ce pas ? Il ne faut pas se mettre souvent en colère, parce que cela peut jouer des tours.

Sans autre adieu, Suzette alla vers la porte, l'ouvrit et sortit.

Mme Brabane toute à sa fureur ne s'aperçut même pas que Suzette était seule. Elle laissa éclater sa colère, sitôt la porte refermée, et ce fut Marie qui subit le flot de rancune que déversa l'âme de sa mère.

Elle finit par balbutier dans sa bonté :

— Je crois que Suzette a agi dans une excellente intention... Elle n'est pas méchante du tout, mais elle est trop franche. C'est très vrai que je ne suis pas jolie.

Pendant que la mère et la fille s'épanchaient, Suzette rentrait paisiblement chez elle.

Elle n'avait nullement peur de se savoir à l'abandon dans les rues. L'autobus l'amusait et elle savait fort bien celui qu'il fallait prendre.

Elle revint sans encombre.

Quand Sidonie la reçut, ce fut un nouveau ramage.

— Ah ! bien, il était temps que vous reveniez ! Madame est dans un état depuis qu'elle sait que vous êtes allée chez Mme Brabane ! Il faut convenir que vous ne manquez pas de toupet !

— Sidonie, vous avez le défaut de faire des discours quand on ne vous en demande pas, je vous l'ai souvent dit.

— Peut-on ! suffoqua Sidonie.

— Je dis ce qui est.

— Ah ! oui, m'est avis que celle qui parle le plus de nous deux, c'est pas moi ! Et quand je parle, ce n'est pas comme mam'zelle, pour que tout le monde soit écartelé.

Suzette dédaigna de répondre. D'ailleurs, sa mère, ayant entendu sa voix, venait à sa rencontre.

— Enfin te voici ! tu as eu vraiment l'audace de rendre visite à Mme Brabane ?

La curiosité autant que l'émotion étreignait Mme Lassonat.

Elle reprit, sans laisser à Suzette le temps de répondre :

— Quand Mme Balle m'a prévenue que tu étais montée chez Mme Brabane, je me suis demandé si tu ne perdais pas la tête ? C'est incroyable d'inconscience ! Comment t'a-t-elle reçue ?

Suzette n'hésita pas et répliqua :

— Très mal.

— Oh !

La pauvre mère faillit s'évanouir. Elle avait un peu espéré que le résultat serait meilleur.

— Tu n'es qu'une sotte ! finit-elle par s'écrier dès qu'elle eut repris possession de ses moyens.

— Oui, je sais, proféra Suzette avec mélancolie, si j'avais réussi, j'aurais été un as. Mais je n'ai pas réussi.

— Quel but envisageais-tu donc ?

— Je voulais vous réconcilier.

— De quoi te mêles-tu ! C'est insensé ! que lui as-tu dit ?

— La vérité !

— Quelle vérité ! grand Dieu ?

Suzette raconta le plus fidèlement possible, les phrases échangées entre elle et Mme Brabane.

Mme Lassonat poussait alternativement des gémissements, des interjections et des exclamations. Elle pouvait à peine formuler une phrase tellement la honte la paralysait.

— Tu as osé lui avouer que j'allais chez elle quand j'avais un essayage !

— Dame ! c'est vrai.

— Tu es inouïe ! quand ton père saura que tu es allée raconter qu'il voulait M. Brabane comme associé, tu verras quelle punition tu auras !

— N'est-ce pas exact ?

— Enfin, chacun de nous a eu sa part. Suzette murmura d'un ton désabusé :

— Pourquoi compliquer la vie ? Quand on dit la vérité, on est tranquille. Quand Mme Brabane aura réfléchi, elle conviendra que j'ai agi dans une intention qui était en sa faveur. Je lui ai donné l'adresse d'un institut de beauté pour ses enfants.

— Tu as fait cela ! s'écria Mme Lassonat attérée.

— Certainement. J'ai même eu beaucoup de mal pour me procurer cette adresse. Les Brabane sont riches et si cette mère est intelligente, Marie, à dix-huit ans peut être une perfection.

— Quelle calamité d'avoir une fille pareille !

— Quoi... comme Marie ?

— Non, comme toi !

— Oh ! maman, tu te plains... et quand j'ai voulu, il y a quatre ans, vous débarrasser de moi, en changeant de parents, vous n'avez pas voulu.

Mme Lassonat fut dispensée de répondre parce que son mari entra. Ce fut un nouveau déluge de blâmes qui retomba sur la pauvre Suzette.

Elle n'osa pas montrer qu'elle était excédée, mais elle finit par murmurer :

— Je ne comprends pas tous ces gens furieux. Pourquoi donc vous montez-vous ainsi ?

— Tu ne vois donc pas dans quelle fausse

posture, tu nous situes ? Que vont penser de nous les Brabane ?

— Ils verront que nous sommes des gens sincères et que nous disons devant eux des choses justes, au lieu d'en parler en arrière.

— Tais-toi, Suzette, tu m'exaspères !

— Tu dis aussi la vérité, papa.

M. Lassonat s'arrêta net.

— Mais oui, répartit Suzette, tu décharges sur moi, tout ce que tu as sur le cœur. Cela ne me blesse pas, je connais mes défauts. Je continuerai donc à proclamer la vérité partout où elle sera.

— Je te l'interdis.

— Oh ! papa tu veux que je mente ?

— Non.

— Alors, il faut être logique.

— Qu'est-ce que notre fille a dans le corps ? s'écria M. Lassonat en se tournant vers sa femme.

— C'est bien simple, dit Suzette posément. Je suis « moi ». Je ne veux pas avoir le genre de tout le monde jeté dans le même moule. On vous engage sans arrêt à acquérir une personnalité. J'ai réfléchi. Pour ne ressembler à personne, je dirai la vérité.

M. et Mme Lassonat levèrent les bras au ciel dans un geste de désespoir.

Bob était entré sur ces entrefaites. Il avait entendu la belle phrase de Suzette. Comme il était comme tout le monde, il dit avec placidité :

— Ma sœur est complètement « maboul ».

— Pas d'argot ici ! gronda M. Lassonat.

— Pas de ces mots... ordonna Mme Lassonat.

— Que l'on a de mal pour élever des enfants !
lança le malheureux père.

Et Bob répondit :

— C'est un plaisir d'élever les garçons. Ce sont les filles qui sont difficiles à conduire.

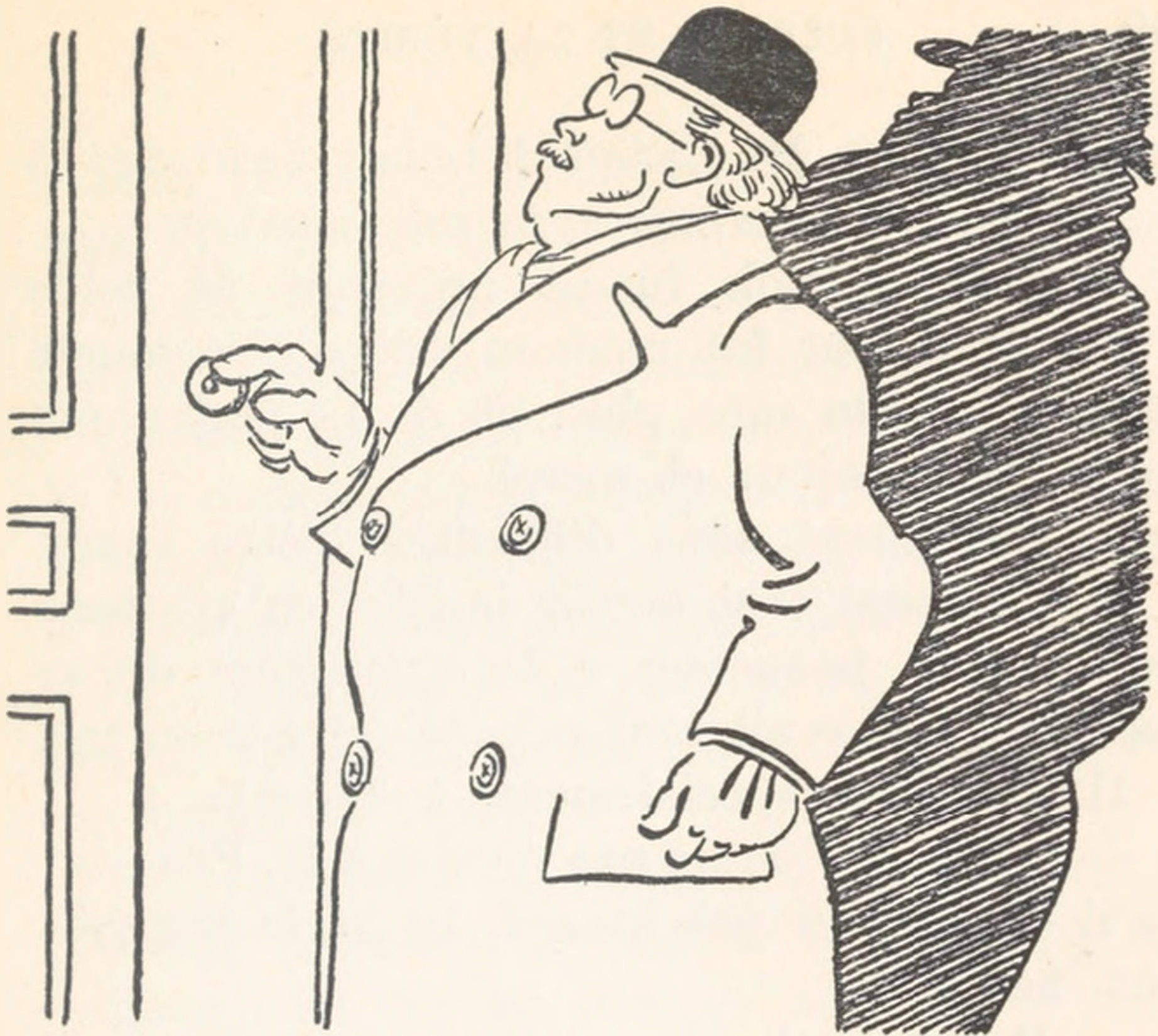
A ce moment, Sidonie entra avec une lettre. C'était une punition que Bob avait méritée parce qu'il avait bavardé et répliqué à son professeur.

Quand on lui eut annoncé cette nouvelle, il répondit :

— Il faudrait supprimer tous les professeurs et toutes les filles pour qu'on soit tranquille.



1858



III

Le résultat des tentatives de Suzette avait échoué mais elle n'en persistait pas moins dans son projet. Elle voulait réduire l'aveuglement de Mme Brabane sur son compte et la convaincre de ses bonnes intentions. C'était une partie remise et non une partie perdue.

Suzette était tenace et elle se disait qu'il fallait attendre une occasion. Sa philosophie l'abandonnait rarement.

Au milieu de ces préoccupations, M. Lassonat invita un soir pour dîner, un polonais avec lequel il était en relations commerciales. Ce monsieur était le représentant d'une maison

importante et M. Lassonat tenait beaucoup à rester en bons termes avec son convive.

Suzette et Bob furent prévenus de cette visite et il leur fut recommandé d'être muets mais souriants sans plus, et de ne parler que pour dire bonjour et merci.

Ils promirent sans difficultés d'être sages.

M. Lassonat crut devoir insister en ajoutant qu'il tenait beaucoup à la sympathie de ce monsieur qui avait toujours été un bon client.

Il s'adressa spécialement à Suzette :

— Je te prie de ne pas révéler à M. Primicat qu'il est laid, si par hasard, tu ne le trouvais pas beau.

— Il est probable, répliqua Suzette, qu'il ne me demandera pas mon avis sur son physique sans quoi, je répondrais selon mon jugement.

— Je te prie de réserver ton jugement !

Suzette se tut tandis que son père reprenait :

— Tu te crois donc une perfection ! le scandale Brabane suffit.

— C'est-à-dire que ce n'est nullement de ma faute si Mme Brabane a des enfants qui ne sont pas montrables, tandis que moi, j'ai l'avantage d'avoir un visage qui ne se remarque ni en bien, ni en mal

M. Lassonat dut convenir en son for intérieur, que Suzette voyait juste.

M. Primicat arriva. C'était un homme grand, fort, avec un rire jovial.

Le dîner se passa correctement. Les enfants

étaient silencieux. Suzette sans sourire, examinait l'invité de son père.

Ce dernier était rassuré et se promettait de féliciter Suzette sur sa bonne tenue.

Après le dîner, l'on passa au salon, et comme le Polonais aimait la musique, il pria Mme Lassonat de lui jouer un morceau. Elle exécuta le plus mélodieux de son répertoire.

Le visiteur, tout heureux qu'on lui eût permis de fumer sa grande pipe, lança à travers un nuage de fumée :

— Vous jouez superbement le piano, bonne Madame Lassonat, la tranche de musique est soignée... les triolles sont délurées. Vous avez là une artiste femme, Monsieur Lassonat.

Bob faillit éclater de rire. Il regarda sa sœur, mais celle-ci supporta cette phrase avec un sérieux de magistrat.

Mme Lassonat remerciait l'invité de ses compliments, contente de lui avoir fait plaisir.

— La musique est une forte chose. Elle fait digérer et elle promène l'âme dans des beaux jardins fleuris.

Mis en gaîté par l'excellent dîner, enchanté de la cordialité de ses hôtes, le Polonais raconta des histoires dont il se divertissait le premier.

Il avait le rire communicatif.

— Je suis plaisant ?

— Très plaisant... vous narrez avec verve, dit gracieusement M. Lassonat.

— Eh ! quand on a vécu longtemps parmi

les spirituels Français, on gagne de l'esprit. Et puis, je n'ai pas d'accent et cela rend mon langage plus vif.

« Pas d'accent ! pensa Suzette, Seigneur ! cet homme est complètement obtus. »

Le Polonais reprit :

— Beaucoup de mes compatriotes ont un parler déplorable... et c'est fatigant pour les Français. Moi je me suis appliqué... j'ai répété des mots tous les jours.

Personne ne risquant un compliment, il se retourna vers Suzette immobile, la bouche serrée, les yeux fixes.

— N'est-ce pas, petite Mamoiselle, que vous n'auriez pas deviné que j'étais né dans la Pologne ?

Suzette avala un peu de salive et se tut.

Le Polonais insista :

— Eh ! répondez gentille Mamoiselle.

— Monsieur, je me suis aperçue, à la première parole que vous avez prononcée, que vous étiez né en Pologne, répondit Suzette avec une dignité qui ne manquait pas de grandeur.

M. Lassonat lança un regard impérieux à la jeune intrépide, mais Suzette avait détourné la tête.

— Tiens ! quelle parole avez-vous donc entendue ? questionna songeur M. Primicat. Mon premier mot, il a été bonjour.

— Mais oui, répondit Suzette, oui « ponchour ».

Bob tira la ceinture de sa sœur, pour la prévenir qu'elle courait vers l'orage.

M. Primicat poursuivit son enquête :

— Oui, c'est bien cela... et alors ?

— Et alors, continua Suzette, « ponchour » avec la lettre p et le « chour », cela sonne un peu dur...

M. Lassonat crut devoir intervenir :

— En ce moment, la mode en France pour les enfants, est de jouer aux charades, aux mots d'esprit. Cesse ce jeu, Suzette.

— Ce n'est pas un jeu, Monsieur, prononça fermement Suzette. Je vous dis la vérité, puisque vous me l'avez demandée et afin que vous ne restiez pas dans l'erreur. Vous avez un accent déplorable et je crois qu'il n'y a aucun remède.

— Suzette, sors du salon !

— Moi ! moi ! j'ai un mauvais accent ! vociféra l'invité avec des yeux féroces. Vous en avez le mensonge, petite Mamoiselle !

— Je ne mens jamais, Monsieur ! protesta froidement Suzette.

— Vous tolérez cela, M. Lassonat ! rugit le convive en s'adressant à son hôte... Dans mon pays, on schlague les doigts de la jeunesse !

M. Lassonat leva les bras dans un geste désolé et essaya d'apaiser l'étranger.

Bob disait tout bas à sa sœur :

— Ma fille, on va t'expédier comme pensionnaire..., tu diras la vérité aux Dames du

Sacré-Cœur et elles te mettront un bâillon.

Suzette était impassible, trouvant qu'elle avait accompli son devoir.

Elle sortit du salon, pendant que sa mère jouait les valse les plus soporifiques afin d'endormir le ressentiment de l'invité.

A l'aide d'une vieille liqueur et d'une boîte de cigares de choix, M. Lassonat finit par le calmer tout à fait en lui laissant entendre que Suzette était une pince-sans-rire qui s'amusait à plaisanter à froid.

M. Primicat redevint souriant et il s'excusa de n'avoir pas compris la fillette.

— J'aime la plaisanterie, mais il est rare de voir les enfants jouer avec... Votre fille ne riait pas, alors j'ai cru que sérieusement elle me trouvait de l'accent.

Heureusement, Suzette n'était plus là et elle ne put affirmer de nouveau ses théories.

Quand l'invité fut parti, la pauvre Suzette passa un quart d'heure mouvementé. Elle supporta stoïquement la mercuriale et les menaces. Ses parents l'assuraient qu'ils se débarrasseraient d'elle si elle continuait à se montrer aussi réfractaire à leurs conseils.

Suzette ne répondit rien. Elle était la statue du repentir et de la contrition. Puis, quand sa maman lui demanda :

— Nous promets-tu enfin d'être raisonnable et de te plier à nos désirs ?

Elle répondit d'une voix douce.

— Oui, maman, mais je dirai la vérité.

Les parents conclurent qu'il valait mieux aller se reposer de crainte que la discussion ne durât toute la nuit.

Par ailleurs, on ne pouvait se plaindre de Suzette. Elle était la plus complaisante et la meilleure des fillettes. Sa maman admirait ses devoirs toujours bien faits, ses ouvrages de couture bien terminés.

Sa chambre était en ordre, et elle rendait cent petits services à Justine et à Sidonie.

Entre temps, elle les accablait de vérités.

Cependant Mme Lassonat était obligée de s'avouer que les deux domestiques surveillaient beaucoup plus leurs paroles.

Suzette leur en imposait quelque peu. La fillette mettait ses principes en pratique et on ne la prenait jamais en délit de mensonge. C'eût été parfait, si les résultats eussent été efficaces.

Les Brabane ne donnaient plus signe de vie et Mme Lassonat qui avait eu peur un moment d'une visite de représailles de la part de son ancienne amie, se rassurait.

Quant à Suzette, elle déplorait le ressentiment de Mme Brabane et elle ne pensait qu'à la reprise des bonnes relations.

Les vacances de Pâques arrivèrent. La famille Lassonat accepta l'invitation d'un ménage de leurs amis qui habitait une grande propriété dans les environs de Paris.

Pour Suzette et Bob, c'était une joie. La campagne est toujours aimée des enfants. La grande liberté, les animaux, le changement d'habitudes, font de ces déplacements, un véritable bonheur.

Suzette pour son propre compte, était dans l'enthousiasme, non pas qu'elle se promît des plaisirs sans nombre, mais ayant lu dans un de ses livres de classe, des commentaires sur la vie des bois et le calme des champs, elle prenait ces phrases à la lettre. Elle se disait que la nature étant simple et fruste, le mensonge devait en être banni.

Ce fut donc dans des dispositions favorables que les enfants débarquèrent avec leurs parents chez M. et Mme Pirotte.

Naturellement, il avait été intimé à Suzette, l'ordre de ne pas troubler les rapports. Cela devenait presque une épouvante de l'emmener. On ne savait jamais ce qui germerait dans sa cervelle.

Elle promettait toujours d'observer la plus stricte neutralité, mais au moment où l'on s'y attendait le moins, elle provoquait un combat.

M. et Mme Pirotte étaient des personnes fort aimables. Il y avait deux ans qu'ils n'avaient pas vu les Lasonat, et ils trouvèrent, comme il est d'usage que les enfants avaient grandi.

— Suzette est une jeune fille, dit Mme Pirotte, elle doit être très utile à sa maman.

— Elle est très serviable... convint Mme Lasonat.

Dès qu'elle fut seule avec son amie, elle lui conta les méfaits de sa fille, dus à cette manie de proclamer la vérité.

Mme Pirotte rit beaucoup et félicita son amie de posséder une enfant aussi franche.

— Vous devriez être bien heureuse de ce caractère si net qui ne transige ni avec le mensonge, ni avec la fausseté... Glorifiez-vous-en, chère amie !

Ces dames allèrent rejoindre leurs maris, et bientôt tout le monde se trouva réuni.

M. Pirotte contemplait Suzette d'un air amusé.

Elle se douta que ses parents avaient dû parler d'elle et elle en fut choquée intérieurement.

Son dernier doute s'envola quand elle entendit M. Pirotte lui dire :

— Il paraît que tu es une bonne femme sans fard, qui cingle les humains avec leurs travers. Ici, nous n'avons pas de susceptibilité et tu t'en prendras aussi, si tu veux, à nos troupeaux et à notre basse-cour. Ce monde inférieur te regardera paisiblement quand tu voudras le former.

Il rit joyeusement.

L'amour-propre naissait en Suzette. Elle était persuadée d'être dans le droit chemin. Qu'on lui parlât de ses défauts quand ils se faisaient sentir, lui paraissait équitable, mais elle était vexée de l'air narquois qui accompagnait ces paroles.

Cependant, elle fut polie et répondit non sans ambiguïté.

— Vous me flattez...

— Il paraît que tu en vaux dix pour les idées saugrenues, continua M. Pirotte. Ne te gêne pas et raconte ce qui te passera par la tête!

M. et Mme Pirotte n'avaient pas d'enfants. Ils ne mesuraient pas les conséquences de l'émulation qu'ils offraient à Suzette. Ils espéraient s'amuser de l'esprit critique et original de leur jeune invitée.

M. et Mme Lassonat remarquaient sur le visage de leur fille un pli d'ennui et ils n'étaient pas sans éprouver quelque appréhension pour la suite de leur séjour.

Suzette n'attendit pas pour ses représailles.

Depuis un moment, elle observait le maître de la maison avec une attention soutenue.

Le pauvre monsieur avait une infirmité : un tic nerveux qui lui remontait la joue droite. Il n'y pouvait rien. Cela le prenait automatiquement.

Vrrr ! la joue remontait, le coin de la bouche suivait, le menton tremblait... Vrrr ! la joue grimaçait, la bouche tressaillait et le menton sautait.

Tout le monde y était habitué, mais Suzette montrait ouvertement qu'elle prenait un grand intérêt à ce vice de conformation.

Cependant, sans laisser percer sa curiosité, elle répondit fort correctement à M. Pirotte.



— Ça doit bien vous gêner, ça ?

— Je ne sais pas si j'ai des idées aussi saugrenues qu'on veut bien le propager. Je les crois justes et n'y peux pas grand'chose... J'essaie de ne pas déformer la vérité. Mais, ajouta-t-elle, sans transition, en feignant d'examiner plus attentivement son interlocuteur, cela doit bien vous gêner çà ?

— Quoi, çà ?

— Çà... répéta Suzette en imitant le tic de leur hôte.

M. et Mme Lassonat se crurent subitement au sommet d'un bûcher flambant, tandis que M. Pirotte assez coléreux, ouvrait des yeux exorbités.

Quand le sang-froid fut revenu à M. Lassonat, il s'écria :

— Tu n'es qu'une insolente et méchante enfant ! Je n'ai jamais vu une fillette aussi désagréable et aussi insociable !

— C'est vrai, murmura le pauvre M. Pirotte, j'ai ce malheureux, tic survenu à la suite de convulsions, mais qu'y puis-je ?

— Eh ! rispota Suzette, non sans désinvolture, j'ai des idées que personne n'a..., qu'y puis-je ?

La colère de M. Pirotte fut tuée net. Il éclata de rire ainsi que sa femme.

— Tu as de l'esprit, fillette !

Mme Lassonat remerciait le Ciel de ce que l'incident se fût terminé de cette manière.

M. Pirotte continua :

— Nous deviendrons peut-être camarades, mais comprends-moi bien Suzette. Mon tic ne gêne personne tandis que tes excentricités pèsent à tout le monde, paraît-il.

Suzette resta quelques moments silencieuse, puis elle répondit bravement :

— Peut-être vous trompez-vous. Votre tic peut gêner aussi une catégorie de personnes, comme les peintres, les sculpteurs qui ne cherchent qu'à reproduire de belles choses.

— Suzette ! cria Mme Lassonat affolée.

— Sors dans le jardin ! ordonna M. Lassonat.

— Tu es un type extraordinaire ! lança M. Pirotte.

Suzette ne jouit pas de ce succès. Elle avait dit ce qu'elle croyait devoir ne point cacher et elle sortit dignement en compagnie de Bob.

— Tu sais, ma fille, lui confia Bob, quand ils furent dans le jardin, ne nous brouille pas avec les Pirotte, je veux passer de bonnes vacances, je connais déjà le fils du fermier et nous nous promettons des parties de pêche miraculeuse.

— Tu ne penses qu'à toi et tu mentirais sans arrêt pourvu que tu t'amuses.

— Je ne mens pas sans arrêt, mais tout juste ce qu'il faut.

— Horreur ! cria Suzette scandalisée.

— Ne trahis pas le secret de nos futures parties de pêche. C'est défendu d'aller vers l'étang.

— Et tu le feras ?

— Dame ! il faut bien s'amuser un peu.

— C'est très mal.

— Oh ! mon enfant, prononça Bob d'un ton protecteur, regarde les pieds que tu mets dans les plats. Ils sont grands, tu sais, et tu peux te vanter de faire de la casse ! Si tu avais vu la tête de Mme Pirotte quand tu lui as dit que son mari n'était pas bâti pour poser devant un peintre.

— N'est-ce pas la vérité ?

— Oui, on commence par s'apercevoir que tu es piquée. Mais garde pour toi tes remarques, et laisse-nous la paix.

— Bob ne va pas à la pêche, si c'est défendu.

— C'est le seul plaisir que j'aurai ici, avec la bonne nourriture.

— Pouah ! que tu es gourmand !

— Chacun a son tic, ma fille. Quand on te demandera où je suis, ne réponds rien.

— Je dirai la vérité, parce que j'ai trop peur que tu te noies.

— Oh ! que les femmes sont ennuyeuses !

— Eh ! bien, tu ne te marieras pas, voilà tout.

— Oh ! que si, parce que je veux avoir quelqu'un à commander, mais je prendrai une femme muette et ainsi j'aurai toujours raison.

L'inquiétude de Suzette ne fut cependant pas de longue durée parce que M. Pirotte proposa à M. Lassonat de pêcher à la ligne et les deux jeunes garçons profitèrent des amorçages,

des épuisettes et autres bénéfiques des pêcheurs expérimentés.

Mme Pirotte aurait voulu causer avec Suzette toute la journée, mais cette dernière s'y prêtait mal. Voulant être agréable à ses parents, elle s'efforçait de parler le moins possible, afin d'éviter quelques intempérances de langue.

Quand elle était fatiguée de courir avec le chien, de jouer avec les chats, de donner à manger aux poules, elle revenait s'asseoir sagement près des deux dames, avec un ouvrage.

Elle entendait, malgré soi, quelques bribes de conversation et elle sut ainsi que M. et Mme Pirotte flattaient une vieille dame du pays qui possédait un champ qu'ils désiraient. C'était une enclave dans leurs terres et cette parcelle de terrain déparait l'étendue dont ils étaient propriétaires.

Ils lui promettaient des fruits de leur verger, des légumes de leur potager, du bois de leur forêt afin de l'amadouer et de l'amener à leur vendre cette friche.

Suzette avait accompagné sa mère et Mme Pirotte, alors qu'elles étaient allées lui porter une botte de radis roses et M. Pirotte devait retourner chez elle pour l'aider dans la formule d'une lettre.

Puis, Suzette y avait été envoyée seule, avec une jatte de crème.

Quand elle en était revenue, elle avait rencontré M. Pirotte :

— Vous ambitionnez toujours le champ de Mme Durtêt ?

— Veux-tu te taire ! répliqua vivement M. Pirotte, il ne faut pas dire ces choses trop haut, parce que des oreilles peuvent entendre et que le prix de ce champ augmenterait en proportion de notre désir de le posséder.

— Enfin, vous flattez cette dame, poursuivit Suzette avec autorité.

— Pas du tout... on n'est qu'aimables.

— Vous lui portez des douceurs en lui en promettant d'autres, telles que fraises, pommes, poires, raisin, mais sans lui avouer le but de vos prodigalités. Vous vous donnez beaucoup de mal et quand vous sortez de chez elle, vous dites : « Ouf ! quel métier que de vouloir acheter un terrain à une femme têtue ! quand j'aurai ce que je veux, je ne mettrai plus les pieds chez cette sottie. » Ah ! ce n'est pas beau, M. Pirotte, d'agir ainsi !

— Tu es épouvantable ! s'écria M. Pirotte en riant, mais je tiens à ce bout de terre et si je le lui dis tout uniment, elle me fera languir et par surcroît, je paierai le double.

— Elle n'est pas bien riche.

— Elle en a bien assez, c'est une femme qui n'a plus besoin de rien.

— C'est commode de dire cela ! Moi, je sais qu'elle est charitable et votre argent serait bien placé.

— Eh ! eh ! tu t'es livrée à une enquête ?

— Mais oui. Puis, je l'ai prévenue que vous vouliez son terrain.

— Comment ! rugit M. Pirotte, tu t'es mêlée de cela ?

De riant, il était devenu furieux.

Suzette répartit imperturbable :

— Elle a été fort divertie de connaître vos vues.

— Elle a dû joliment se moquer de moi ! cira M. Pirotte de plus en plus agité.

— Vous n'ignorez pas, M. Pirotte, que la moitié du monde se moque de l'autre moitié.

— Tu es inouïe.

— Vous parlez comme maman. J'ai voulu vous éviter des mensonges et des courses inutiles qui paraissaient vous déplaire. Je vous ai rendu un grand service, croyez-moi, ayant appris que cette dame a donné, depuis plusieurs mois déjà, ce terrain à son neveu.

— Scélérate !

— Qui... la dame ?

— Oui, et toi, aussi ! mais elle t'a menti, j'en suis sûr !

— Vous tenez donc à lui donner vos fraises vos poires, vos...

— Mon projet est éventé ! tu me fais un tort considérable !

— Que non ! c'est vraiment dommage, Monsieur, que vous aimiez vivre ainsi dans le mensonge, sans quoi, vous me seriez fort sympathique.

Bouche bée, M. Pirotte ne peut rien trouver

à répondre. Suzette en profita pour continuer le récit de ses exploits.

— J'ai voulu vous rendre service, et je suis allée rendre visite à ce neveu. Je dois dire qu'il manque de savoir-vivre. Il a gardé son chapeau sur son crâne, tout au long de notre entretien, et cependant, nous étions à l'ombre.

— Tu t'es occupée même de la politesse ! Qui le croirait !

— Vous me jugez à côté, tout simplement. Bref, je lui ai exprimé votre désir, j'ai traduit vos propres paroles, afin de lui démontrer que ce champ était gênant dans les vôtres, qu'il faisait tache.

— Quoi ! quoi ! s'exclamait M. Pirotte dont le tic sautait sans arrêt comme un ressort.

— Alors, Monsieur, vous aurez ce champ, grâce à la vérité. Et vous pouvez garder vos poires, vos pommes et vos grâces. Le neveu est prêt à vous être agréable et il viendra demain s'entendre avec vous.

— Tu... tu...

— Turlututu ! oui, Monsieur, l'affaire est arrangée.

— Je ne rêve pas ?

— Non, Monsieur. Je vous laisse à votre émotion, je vais aller aider la fermière à distribuer le lait. Il y a de quoi s'occuper ici.

Suzette courut aux bâtiments de la ferme pendant que M. Pirotte essayait de vaincre sa stupéfaction.

Il bondit à la rencontre de son ami et des deux dames qui rentraient de promenade et leur narra avec enthousiasme l'heureuse intervention de Suzette.

— Pour une issue satisfaisante, dit M. Lasonat, il y en a cent qui ne le sont pas.

Mme Lasonat était contente et oubliait les insuccès de sa fille.

— Quelle chance ! répétait le propriétaire, je n'aurai plus besoin d'aller faire des courbettes devant cette Durtêt. Elle a été habile cette petite.

Tout était pardonné à Suzette.

Mme Pirotte se montrait un peu plus réservée.

Tout en accordant un tribut d'admiration à Suzette, elle craignait maintenant quelques susceptibilités de son personnel. Des échos fâcheux lui revenaient. La vérité sortait de toutes parts.

Suzette relevait les propos inexacts et ramenait tout à des proportions justes.

Il s'ensuivait quelques énervements et on se demandait pourquoi cette petite demoiselle se permettait de rectifier certaines phrases lancées avec insouciance.

— Ma robe ne me semble pas propre, Ursule.

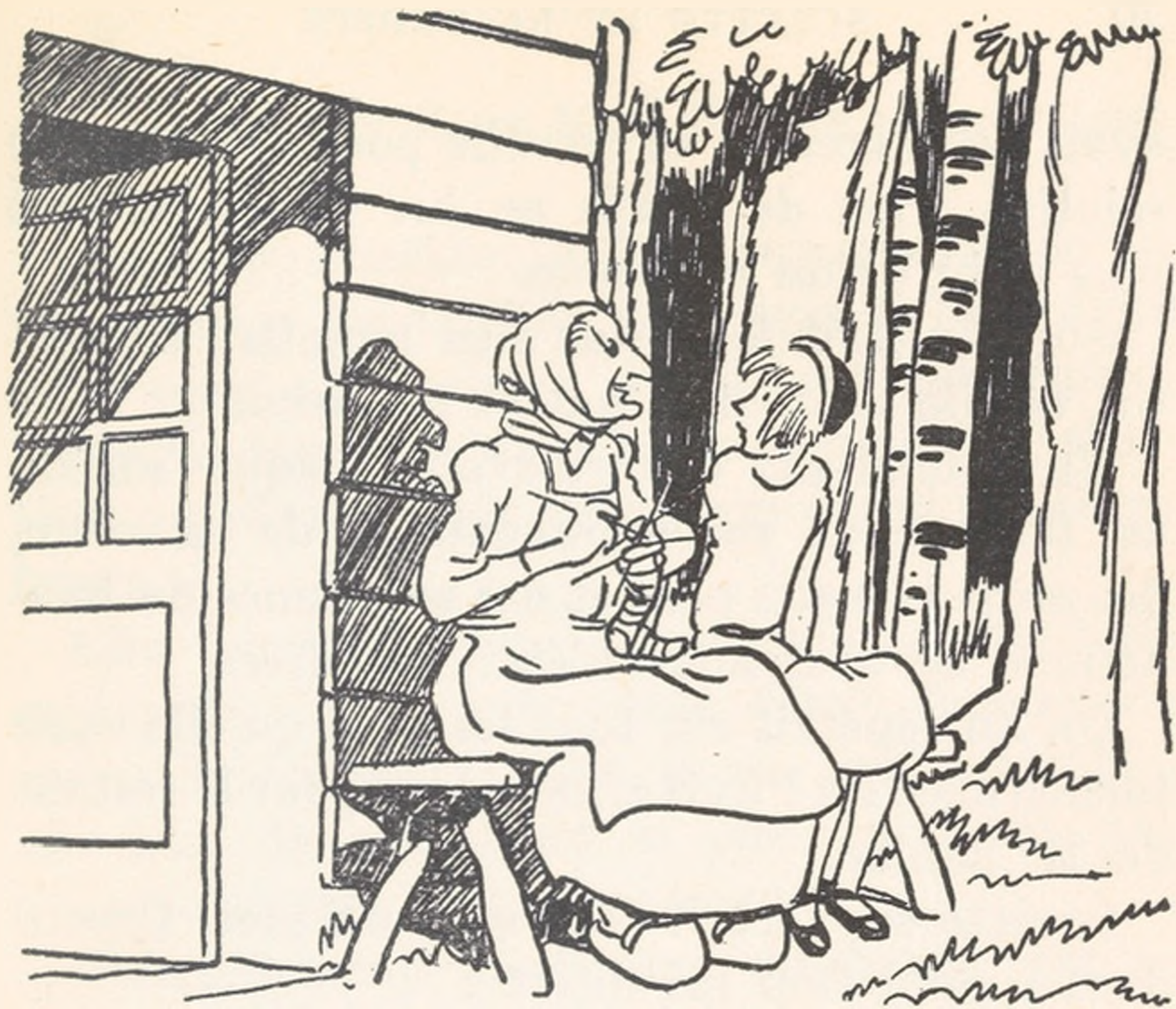
— J'ai cependant brossé cette robe, Madame, pas plus tard qu'hier.

— Oh ! protestait Suzette, vous perdez la mémoire, Ursule, vous étiez fatiguée, hier,

et vous l'avez rentrée sans la nettoyer. Vous l'avez même dit tout haut.

— Ah ! oui, c'est vrai, je ne m'en souvenais plus. La femme de chambre mortifiée, estimait que cette jeune parisienne abusait de l'hospitalité.





IV

Malgré le service que Suzette avait rendu à M. Pirotte, elle était cependant tenue en méfiance. On n'était plus en sécurité près d'elle et cela désolait cette redresseuse de vérité.

Elle sentait cette suspicion et elle ne pouvait comprendre qu'on lui tint rigueur. Ne tenait-elle pas un rôle de sacrifiée ? Elle estimait qu'on aurait dû lui en être reconnaissante.

En même temps, elle pensait toujours à la rancune des Brabane, et elle ne perdait pas de vue une réconciliation. Cependant, elle

avait beau creuser sa cervelle pour trouver une solution, rien de précis ne lui venait. C'était plus ardu qu'un problème.

Suzette était forcée de s'en remettre au destin, et elle ne doutait pas de son secours.

En attendant, elle recevait chaque matin, un fardeau de recommandations de sa mère, des ordres de son père et des sarcasmes du bonhomme de neuf ans qu'était son frère.

On lui répétait sur tous les tons qu'elle était tolérée chez les Pirotte, par égard pour le restant de la famille.

Suzette supportait tout sans un mot. Cependant quand Bob lui disait :

— N'oublie pas de distribuer les vérités !

Elle répondait :

— Je ne cherche pas à en dire, mais quand je vois qu'un mensonge est trop gros, je déclare ma façon de penser.

— Malheureusement, elle ne fait pas le bonheur à tout le monde.

Suzette finissait par croire que la vie au milieu des humains était chose impossible. Elle préférait la société des animaux pour le moment.

Ils étaient simples comme la nature. Les chiens aboyaient, mais jamais contre leurs convictions. Quant aux chats, ils étaient d'une indépendance absolue et quand ils miaulaient c'était qu'ils avaient faim ; on était sûr qu'ils ne mentaient pas.

Aussi Suzette profitait-elle des promenades

dans les bois où M. et Mme Pirotte emmenaient leurs hôtes.

Un jour, Suzette fit la connaissance de la femme d'un garde. Elle se trouva si bien dans cette maison forestière, qu'elle eut subitement l'idée de demeurer dans cette forêt. Il lui semblait qu'elle était née pour vivre parmi la nature fruste.

Elle demanda donc à ses parents, l'autorisation de causer avec cette brave femme, ce qu'on lui accorda. Elle avait, au préalable, cru bon de s'informer si elle ne serait pas gênante durant une demi-heure.

Naturellement, la femme du garde qui se prénommaït Elvire, avait acquiescé à cette requête, heureuse de plaire à une jeune invitée de son maître.

Il fut donc convenu que Suzette serait reprise à la fin de la promenade.

Dès quelle fut seule avec Elvire, elle lui dit :
— Je voudrais vivre en paix, dans une belle forêt.

— La paix, répondit la femme, on ne l'a pas toujours, il y a les animaux.

— Les animaux sont véridiques, prononça Suzette. Quand on connaît leurs instincts, on s'arrange pour ne pas leur laisser de prise. Ainsi tout le monde sait, que quand un chat a faim, il vole. Si on lui donne de la nourriture en suffisance, on n'a pas à craindre ses larcins.

— C'est juste, mais il faut y penser. Alors,

vous aimeriez vivre comme moi, dans la forêt ?

— Oh ! oui.

— Et moi, je voudrais être dans une ville ! Vous avez pourtant l'air d'être heureuse chez vos parents.

— Qu'appellez-vous être heureuse.

La femme se gratta la tête avec son aiguille à tricoter.

— Dame ! vous avez vot'manger et vot'boire, et peut-être des chatteries avec. Vous avez une belle robe et c'est possible que vous vous amusiez encore à aller à l'école.

Suzette admira la naïveté de cette paysanne pour qui « aller à l'école » constituait un amusement.

Elle répondit cependant sans allusion à cette réflexion :

— Oui, j'ai tout cela... mais malheureusement il faut mentir.

— Mentir... et pourquoi ?

— Vous allez comprendre tout de suite... prononça Suzette. Supposez que vous soyiez très laide et que je vous laisse croire que vous êtes belle.

— Comme qui dirait pour m'encourager, interrompit la femme.

— Ce n'est pas tout à fait cela... Je vous dirais par exemple : « Ma belle dame, comment vous portez-vous ? » donc, je mentirais, puisque vous seriez laide.

— Je comprends maintenant.

— Eh ! bien, ces mensonges-là, je suis obligée d'en débiter toute la journée, et je trouve que c'est offenser Dieu, qui a eu son idée en créant des gens qui sont bien, et d'autres qui sont plus mal.

— C'est certain... mais il y a l'amabilité.

— Vous avez la même idée que maman, et c'est cette amabilité-là qui est dangereuse. Je voudrais donc vivre comme je l'entends, parler sincèrement et ne pas être tenue à des choses qui me sont insupportables.

Depuis quelques instants, la paysanne contem-
plait Suzette. Elle lui dit :

— Vous, Mam'zelle, vous êtes une paresseuse, et sans doute, n'aimez-vous pas le travail ?

— Je ne suis nullement une paresseuse !
riposta Suzette interloquée.

— Ce n'est pas une menterie que vous débi-
tez ?

— Puisque je ne mens pas !

— Je me demande pourquoi vous êtes res-
tée à côté de moi, au lieu d'aller vous promener
avec vot'papa et vot'maman.

— Je voulais causer avec vous tout en me
reposant. Vous êtes une femme simple comme
je les aime. A Paris, tout est compliqué, les
choses et les gens. Et quand je dis ma façon
de penser aux personnes qui me la demandent,
elles se fâchent, tellement leur amour-propre
est grand.

— Je vois que vous n'êtes pas toujours polie.

— C'est possible, mais au moins, je suis juste.

A ce moment, le garde entra.

Il vit Suzette qui le salua d'un aimable :

— Bonjour, Monsieur le garde !

— Bonjour, Mam'zelle.

— Je tiens compagnie à votre femme et je lui dis que je voudrais bien passer mes jours dans la forêt.

— C'est facile.

— C'est que Mam'zelle a des idées qui ne sont pas pareilles à celles des autres... Elle déteste le mensonge et elle dit aux gens ce qu'elle pense sur eux.

— C'est-y que vous seriez une somnambule comme on en voit dans les foires ?

— Oh ! non.

— Enfin, c'est drôle tout de même, que vous ne disiez jamais de mensonges et que vous vouliez rester avec nous qui sommes de pauvres gens, dit la femme.

— Pour ça, oui, c'est de la bizarrerie...

Le garde examinait Suzette avec beaucoup d'attention. Il se disait : C'est une « innocente » c'est sûr, et ses parents doivent avoir du mal. Ces arriérés-là ne sont pas commodes. M'est avis qu'elle divague un peu. C'est dommage, parce que c'est une belle fillette. C'est pas ordinaire qu'elle ne mente pas ! A cet âge-là, il y en a qu'on roue de coups, parce qu'ils mentent trop, et celle-ci, à son dire, on la punit,



— Je pense que vous devez boire beaucoup !

parce qu'elle ne ment pas assez. Elle a le cerveau fêlé, c'est certain. Je ne veux pas la contrarier, elle pourrait devenir méchante. Ses parents vont venir la rechercher tout à l'heure, et ce n'est pas la peine de l'exciter...

— Alors, comme ça, reprit-il tout haut, vous allez demeurer avec nous, dans c'te cabane des bois ?

— Oui, si cela ne vous dérange pas. Je paierai ma part.

— Ça nous fera une compagnie. Nous n'avons qu'un chien. Nous sommes de braves gens et nous aimons obliger le monde.

— Je serai bien contente de connaître la vie des bois. Vous vous promenez toute la journée ?

— A peu près ! Je visite mes pièges et je surveille les braconniers.

— Ce n'est pas très difficile en somme !

— Cela demande du flair, de la ruse et de l'habileté... j'suis plus malin que je n'en ai l'air, vous savez !

— Ah !

Cet « ah » un peu douteux plongea le garde dans un malaise. Il reprit :

— Vous ne me trouvez pas malin ?

— A dire vrai... non... répliqua Suzette.

— Oh ! peut-on ! cria la femme rouge comme une fraise.

— Non ? hurla le garde offensé, comment que vous me trouvez alors ?

— D'autres ont pu vous assurer que vous étiez intelligent, moi, je trouve surtout que vous avez un aspect bon, mais votre front est têtue et votre œil est vague.

« Elle est cinglée, c'est bien ce que je pensais », murmura le garde à part soi.

Il eut un signe vers sa femme qui comprit ce qu'il voulait dire en le voyant toucher son front de son doigt.

— Notez que je ne veux nullement vous causer de la peine, continua Suzette avec supériorité, l'intelligence n'est pas toujours utile, et vous n'en avez pas grandement besoin pour attraper les animaux. Dans la vie, il s'agit simplement pour réussir, de se placer au-dessus de ce qui est plus bête que soi.

Cette phrase avait été retenue par Suzette qui l'avait entendue d'un des familiers de la maison.

— C'est vrai que vous êtes un peu malpolie, tout de même, risqua la femme du garde, vexée.

Mais son mari lui imposa silence.

Comme il était persuadé que la fillette ne possédait pas tout son bon sens, il essaya de prendre un sujet anodin, et lui demanda :

— Comment vous appelez-vous, Mam'zelle ?

Suzette trouvant cette question indiscrette, riposta :

— Que peut vous faire mon nom ? je ne m'inquiète pas du vôtre. Je suis en séjour

chez M. Pirotte et je sais que vous êtes, un de ses gardes. Cela suffit.

— Ça, vous avez de la répartie...

Il pensa : Elle a encore de la logique tout de même... Puisque sa manie est de dire des insolences aux gens sur leur beauté, à ce que prétend ma bourgeoise, j'vas flatter c'te manie...

— Me trouvez-vous beau ? questionna-t-il.

— Vous avez dû l'être. Vos traits sont réguliers selon ce que j'apprends en dessin.

— Eh ! mais, répliqua le garde en se rengorgeant, vous voyez juste. J'étais dans les mieux, pour ne pas me vanter d'être le mieux de mon village, n'est-ce pas, ma femme ?

Le garde songeait maintenant : elle n'est pas aussi piquée que je le croyais. elle est encore futée dans son malheur.

Suzette était enchantée par la perspective de séjourner dans cette forêt. Elle se promettait d'arracher à ses parents, l'autorisation de rester quelques jours dans cette solitude.

Voulant tout mettre au point, elle s'enquit :

— Où est-ce que je coucherai ?

— Ici, dit le garde. Ma femme vous préparera une pailleasse.

— Elle est propre ?

— Hein ! faudrait voir à être sérieuse. J'suis un ancien soldat et vous pouvez vous rendre compte que ma femme tient proprement la cagna.

— Je ne voulais pas vous blesser. Ah !

nous serons heureux tous les trois, lança joyeusement Suzette, j'ai appris que Virgile aimait la vie des champs... nous serons comme lui...

« Crac ! la v'la qui déraille. Eh ! ben, c'est pas moi qui voudrait garder une pareille moucheronne... çà vous étranglerait comme rien, la nuit. Je voudrais bien que ses parents reviennent la chercher. »

Il reprit tout haut, un peu inquiet :

— Qu'avez-vous donc à me dévisager de cette façon, petite Mam'zelle ?

— Je pense, répondit franchement Suzette, que vous devez boire beaucoup, Monsieur le garde.

— Quoi ! cria l'autre, décontenancé, je bois parce que j'ai soif.

— Eh ! bien, vous avez soif trop souvent, voilà tout, dit Suzette avec calme. L'ivrognerie est un horrible vice.

Ahuri, le paysan la regarda et répliqua non sans violence :

— Dites donc, cela ne vous regarde pas !

— Calme-toi, mon homme, tu vois bien qu'elle est un peu toquée. Tu viens de recevoir quelque chose sur le museau, ne t'excite pas...

Suzette, sans prêter attention à cette interruption, poursuivit :

— Cela me regarde, mon brave garde, parce que je suis bonne. Vous aimez l'existence, n'est-ce pas ? eh ! bien, si vous continuez, une maladie abrégera vos jours...

— Mais... mais... qui vous a permis de me donner ce paquet ? rugit le garde.

Evidemment, il avait un vilain penchant pour la boisson. Son nez et ses joues cramoisies l'avaient trahi et Suzette, observatrice, s'était emparée de cet atout, mais elle était bien jeune pour le sermonner.

Pendant qu'il allait devant sa porte pour calmer l'irritation qui montait en lui, sa femme restée seule avec Suzette, se rapprocha d'elle pour lui souffler tout bas :

— Je suis bien contente que vous ayez prévenu mon mari de son défaut. Il boit trop, c'est la vérité, et cela me donne bien du souci...

Enfin Suzette était comprise ! Cette femme lui savait gré de sa franchise. Quelle satisfaction de constater que son effort était couronné de succès.

Elle se redressait et oubliait les algarades subies.

Elle répondit d'un ton légèrement protecteur :

— Ma pauvre femme, je ne sais pas s'il y a grand'chose à faire. Il faudrait que votre mari se persuadât lui-même du désastre où il court.

Ces paroles frappèrent vivement la paysanne. Elle leur trouvait un sens juste et elle s'étonna que son mari eût qualifiée cette fillette de simple d'esprit.

Elle risqua timidement :

— Puisque vous avez si bien découvert ce qui

nuisait à mon mari, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de vous occuper de moi, maintenant ?

Suzette hésita. Sa fierté grandissait cependant et cette femme lui parlait avec respect.

Mais une prudence la retenait. Les petits yeux vifs qui la regardaient ne lui inspiraient aucune confiance. Elle se disait que la dame devait avoir des colères terribles. Suzette connaissait une personne qui lui ressemblait et qui ne passait pas pour être bonne.

De plus, maints détails laissaient penser à Suzette que l'avarice devait être son péché favori. Elle avait entendu un jour son papa faire cette remarque : quand on a un menton aussi recourbé, rejoignant le nez, trois fois sur quatre, on peut être sûr d'avoir affaire à un avare.

Suzette cependant, était sollicitée de révéler la vérité et elle obéit courageusement.

— Ecoutez bien, Madame. Le garde est allé boire au cabaret parce que vous lui avez refusé le vin qu'il voulait pour son repas. Vous avez fait des économies. Donc, si vous aviez été moins avare, il n'aurait sans doute bu que chez lui.

La fillette adaptait au cas présent une théorie qu'elle avait retenue et qui émanait de Justine.

La femme du garde devint instantanément une furie :

— Ah ! je suis une avare, ma belle Mam'zelle ! et vous venez ici pour me raconter des inso-

lences ! Je le dirai à M. Pirotte et je m'en irai de sa maison... C'est lui, sans doute, qui vous a chargée de cette commission ?

Elle brandissait une longue cuillère à pot, et Suzette avait très peur de recevoir cet ustensile de cuisine à la tête.

Elle répliqua cependant :

— Je me figurais que vous me compreniez, je croyais que vous étiez intelligente.

— Ça ! ça ! vous voulez encore me faire passer pour une bête !

Ses cris attirèrent son mari qui rentra.

— Tu as donc eu une vérité, toi aussi ?

— Elle m'a dit que j'étais avare !

— Eh ! eh ! ce n'est pas mal trouvé ! mais elle a un peu trop dit que j'étais un ivrogne...

Le respect avait totalement disparu, Suzette contemplait les deux offensés qui se démenaient cherchant des excuses à leurs défauts mutuels.

Elle restait impassible, ne pouvant que répéter :

— C'est curieux que vous ne puissiez supporter qu'on vous avertisse de vos tares. Ce serait si facile pour vous de vous corriger.

Le couple ne s'occupait plus d'elle. Leur colère se tournait l'un contre l'autre et quand les parents de Suzette revinrent en compagnie de M. et de Mme Pirotte, ce fut pour assister à une avalanche de reproches que se lançaient les deux époux.

M. Pirotte ne comprenait rien à ce qui se passait. Il était content de son garde et n'avait qu'à se louer de la femme qui lui apportait des fraises des bois, des nèfles, des cornouille; selon les saisons.

Il demanda :

— Voudriez-vous me dire ce que vous avez ?

Les deux belligérants parlèrent à la fois, et Suzette crut devoir intervenir :

— Ils m'ont demandé leurs vérités et je me suis exécutée...

M. Pirotte s'exclama, sa femme éclata de rire. M. Lassonat était furieux et Mme Lassonat prit sa fille par la main et l'entraîna.

Durant ce temps, le garde criait qu'il ne resterait pas au service de « Monsieur » qui avait des invités insupportables chez lui et qui venaient faire la loi dans sa forêt.

La femme glapissait d'une voix suraiguë pour donner le tumulte et accusait son maître d'avoir envoyé cette Mam'zelle pour les humilier.

M. Pirotte étendait les mains comme un chef d'orchestre pour essayer de calmer le ménage, mais il perdait sa peine.

Il fut obligé de quitter la place, assourdi, se contentant d'intimer à son garde, l'ordre de venir chez lui le lendemain.

Il rejoignit les Lassonat qui morigénaient Suzette. Cette dernière, fort calme, écouta l'admonestation, se bornant à déclarer :

— Des gens qui me demandent ce que je

pense d'eux, n'avaient qu'à écouter tranquillement ce que je leur disais. Au lieu de cela, ils sont entrés dans une colère folle.

— Si on t'abreuvait de tout ce que l'on pense de toi, serais-tu ravie ? dit Mme Lassonat.

— Personne ne se gêne, riposta Suzette avec assez de logique.

— En attendant, je perdrai peut-être deux bons serviteurs, murmura M. Pirotte mécontent.

— Tu vois tous les ennuis que tu causes ! renchérit M. Lassonat.

Suzette ne répliqua plus. Elle ne se donnait pas tort et elle persistait à s'étonner que les gens ne fussent pas plus conséquents avec eux-mêmes.

Elle s'en ouvrit à Bob qu'elle trouva jouant tranquillement avec le fils du fermier.

Aux considérations que sa sœur lui exposa, le jeune garçon répondit :

— Moi, je n'y comprends rien. Je croyais que mentir était laid et je constate que dire la vérité provoque des drames. Dans tous les cas, je sais une chose, c'est que, nous, les enfants, nous sommes moins susceptibles que les grandes personnes. Avec Jules, le petit fermier, nous nous traitons d'idiots ou de mauvaise tête, et nous restons toujours aussi bons amis.

— Oui, c'est vraiment étrange, murmura Suzette pensivement.

— A ta place, je ne m'entêterais pas à corriger les gens de leurs défauts.

— C'est pourtant charitable de les éclairer.

— Non, parce qu'ils deviendront méchants avec toi, moi, maintenant, je mentirai.

— Oh ! Bob !

— Tant pis ! tu vas voir. En rentrant à Paris, je commencerai.

— Ce sera très laid... tu commettras des péchés affreux.

— Pas plus gros que les tiens. Tu nous as brouillés avec les Brabane, Justine et Sidonie sont tout le temps furieuses, M. Pirotte pleure son garde. Tu en as sur la conscience !

— C'est désolant, convint Suzette, mais je ne perds pas courage. Il me semble que tout tournera pour le mieux. Je sème du bon grain.

— Heuh ! heuh ! fit Bob en imitant son père.

Suzette, cependant était indécise. Elle voyait M. Pirotte soucieux et ne savait comment lui exprimer son regret. Elle voulait se le concilier avant l'entretien qu'il devait avoir avec son garde.

Elle le guetta et lui dit :

— Je voudrais vous parler, Monsieur, si je ne vous dérange pas ?

— Mais non, Suzette... tu es quelquefois intéressante quand tu ne bouleverses pas tout.

Suzette négligea cette allusion et commença :

— Je tiens à vous affirmer que je ne suis pas coupable de la scène d'hier, survenue chez votre garde. Je me plaisais beaucoup chez eux, et j'avais envisagé d'y passer quelque temps.

— Quoi... chez mon garde ?

— Parfaitement. Je jugeais que vivre au milieu de la nature ne pouvait que m'être salutaire. J'ai exprimé ces pensées à ces deux êtres primitifs, mais plus je développais mes idées, moins ils les comprenaient. Au lieu de se dire qu'ils étaient sans doute bornés dans leur intelligence, ils ont cru plus simple, de me prendre pour une toquée.

— Seigneur ! s'écria M. Pirotte en riant.

— Je n'invente rien. Tant que j'ai gratifié ces gens stupides de louanges, ils me prenaient pour une jeune fille sensée, mais dès que la balance penchait sous le poids d'un de leurs défauts, je redevais folle pour eux. Puis, quand enfin, j'ai voulu leur rendre service en les éclairant sur leurs propres personnages, ils ont fait un charivari honteux. Vous voyez donc, Monsieur que je ne suis pas responsable.

M. Pirotte se serait amusé s'il n'avait pas craint la désertion de son garde. Aussi conservait-il un peu d'humeur contre Suzette.

— C'est fort regrettable, dit-il, que tu te sois permis de pareilles libertés. Tes parents t'ont souvent répété qu'une fillette de ton âge devait se taire et non pas donner des leçons.

— Je le sais, Monsieur, mais n'oubliez pas que j'ai le désir de me perfectionner et que le mensonge est un terrible péché. Il cause des malheurs.

— Qui te parle de mentir ? on te prie simplement de te taire.

— Vous savez bien que c'est impossible dans le monde. Les premières paroles que l'on prononce quand on voit une personne sont souvent un mensonge.

— Comment cela ?

— Par exemple : « Bonjour chère Madame, comment vous portez-vous ? — Bien, chère Madame. — C'est vrai, vous avez une mine charmante. » Parfois, Monsieur, la dame à qui l'on dit ces mots, a une figure pâle et tirée, mais on ment pour ne pas l'effrayer. Résultat : elle ne se soigne pas. C'est ce que maman a dit à Mme Pirotte quand nous sommes arrivés.

— Quoi ! ma femme est souffrante ?

— Et comment ! Maman a confié à papa : cette pauvre amie a vieilli de dix ans ! que peut-elle avoir ?

— Tu me confonds et tu m'alarmes. Quand on vit près des personnes on ne les voit pas changer.

— Faites soigner votre femme.

— Je vais téléphoner au docteur tout de suite. Sans attendre, M. Pirotte appela le docteur au téléphone et il fut convenu qu'il passerait dans la journée.

Suzette sortit de cet entretien, grandie dans sa propre estime.

Le garde vint et tout se termina bien. Il s'excusa d'avoir été un peu vif et avoua qu'il buvait un peu plus qu'il ne devait et que sa femme était « regardante » sur l'argent. Elle

ne lui octroyait aucun verre d'extra, alors il avait une petite réserve achetée sur l'argent qu'il gagnait avec ses bénéfices de bêtes tuées. Désormais, tout allait changer. Cette Mam'zelle avait du bon avec sa manie de débiter la vérité à ceux qui la lui demandaient et à ceux qui ne la désiraient point.

M. Pirotte était enchanté.

Quand à Mme Pirotte, elle fut très surprise en voyant le docteur qui s'écria en la regardant.

— Mais vous avez le foie en mauvais état, bonne voisine ! Pourquoi ne pas m'avoir appelé plus tôt ?

Il résulta de la consultation qu'il était temps que Mme Pirotte se soignât.

Son mari félicita Suzette :

— Grâce à toi, mon enfant, nous couperons le mal dans sa racine.

— Ne me remerciez pas, Monsieur, et gardez-moi le secret... que maman ne sache rien, cela compliquerait encore mon cas. Réjouissons-nous et ne nous vantons pas.

Et M. Pirotte admira Suzette.





V

La famille Lassonat réintégra son logis parisien. Mme Lassonat n'en était pas fâchée, les excentricités de Suzette lui causant de l'épouvante.

Elle avait beaucoup agité avec son mari, la question de savoir si Suzette irait en pension ou non. Mais aucune décision n'avait encore été prise. On convint seulement que la surveillance serait sévère autour de leur fille et qu'on la corrigerait de ses tentatives de trop grande franchise.

Mais Suzette semblait s'être un peu calmée. Ce fut Bob qui donna quelques inquiétudes.

Jusqu'alors assez docile, pourvu qu'on ne le contrariât pas trop, ses parents n'avaient pas eu à s'élever contre des prouesses outrancières.

C'était un jeune garçon qui allait tranquillement dans la vie, sans se préoccuper immodérément de ses voisins. Il rendait service quand on l'en priait mais il ne s'imposait pas..

La conduite de sa sœur le transforma.

De la voir sans cesse en lutte avec la vérité, il voulut inaugurer un autre genre et il prit la contre partie sans en prévenir personne.

Il commença par le livreur de l'épicerie. Ce jeune homme vint un jeudi apporter des denrées et Bob se trouvait dans la cuisine par hasard.

Le pauvre garçon était mal partagé par la nature en ce sens qu'il avait des yeux bigles.

Bob le regarda en souriant et lui dit :

— Comme vous avez de jolis yeux, mon ami.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Justine attérée, laissa tomber un sac de sel qui se répandit dans la cuisine.

— M'sieu Bob... murmura-t-elle.

— Si c'est pour vous moquer de moi, reprit le livreur, le patron sera tenu au courant. J'ai un œil qui trempe la soupe et l'autre qui épluche une pomme de terre... ben quoi ! ce n'est pas de ma faute, n'est-ce pas ?

— J'aime ces yeux-là, répartit Bob avec un grand sang-froid.

Sidonie étant entrée, alors que cette phrase était prononcée, poussa un cri d'horreur en

s'avisant que Bob adressait ce compliment au garçon épicier.

— M'sieu Bob ! cria-t-elle, je ne vous croyais pas méchant !

— Je suis très gentil, assura Bob.

— Vous vous arrangerez avec mon patron ! hurla le livreur. C'est la dernière fois que je mets les pieds dans cette cuisine, Mam'zelle Justine ! bien le bonjour !

Le jeune homme s'en alla, en claquant la porte avec dignité.

— Et ! ben, c'est du joli ! j'en ai les jambes fauchées ! s'écria la cuisinière en s'asseyant.

— Est-ce Dieu possible ! s'exclama Sidonie.

Bob les contemplait tour à tour et il dit non sans sagesse :

— Quand Suzette dit la vérité, on crie, et quand je mens, on crie encore.

— Oh ! la la ! s'écria Sidonie, si M'sieur Bob se mêle de corriger le monde à son tour, qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Si je m'attendais à ce que notre petit Bob devienne malin ! continua Justine. On était tranquille de son côté, et voici que ça craque !

— Allons, reprenez votre aplomb, conseilla Bob, et n'ébruitez pas cette histoire, sans quoi Robert et Jeanne Lassonat auront leur sang tourné en encre.

— Ciel ! cria Sidonie.

— Doux Jésus ! hurla Justine. Il appelle ses parents Robert et Jeanne !

— Je m'appelle bien Bob, moi. Personne ne se prive de m'appeller Bob. Ce n'est pas parce que papa et maman sont des parents qu'ils n'ont plus de nom.

— Et le respect ? glapit Justine.

— Quand je vous appelle Justine, je ne vous manque pas de respect.

La cuisinière se rassit encore une fois, les yeux comme des billes.

— Il a réponse à tout, comme sa sœur, s'apeura Sidonie. Qui donc que vous avez fréquenté dans cette campagne d'où vous revenez ? au moins des vilains hommes à casquettes.

— Mais oui.

— Là, quand je le disais ! s'écria triomphante la fine Sidonie.

— Oui, leurs casquettes leur allaient bien mal... c'étaient papa et M. Pirotte, dit Bob paisiblement.

— Le diable l'a ensorcelé ! cria Sidonie en se reculant.

— Mes bonnes femmes, prononça Bob j'espère que votre déjeuner ne sera pas brûlé.... cela ne sent pas encore le soufre, mais cela empeste le gaz.

Et il s'en alla en sifflant comme un vrai garçon des rues.

Justine s'était précipitée vers le fourneau à

gaz où une bouilloire débordante avait éteint la flamme.

— Quelle affaire ! murmura-t-elle, il était si gentil ce petit... le voici détraqué.

— Notre bon temps est fini, soupira Sidonie. Une fois que ces garçons commencent à vouloir être des hommes, il n'y a pas de remède.

— Jusqu'ici, on en venait à bout avec une bonne crème, mais ouiche ! je suis sûre qu'il me rirait au nez à c't'heure !

— C'est gros comme une mouche, et ça veut se faire entendre ! où qu'on va !

— Qu'est-ce qu'on va devenir !

Bob, lui, ne pensait plus à l'incident, et il alla prendre sa leçon de violon.

On le laissait s'y rendre seul, son professeur habitant le même immeuble, dans un appartement donnant sur la cour.

C'était un violoniste remarquable, et s'il donnait des leçons à un aussi jeune garçon, c'était par haut-privilège, M. et Mme Lassonat lui en étaient bien sincèrement reconnaissants.

Malheureusement pour lui, ce professeur ne possédait plus qu'une couronne de cheveux. Le sommet de sa tête était une bille d'ivoire.

Bob contemplait parfois ce parchemin lisse en un silence où se mêlait peut-être un certain étonnement.

Mais aujourd'hui, sa nouvelle manière l'incita à ne plus se taire.

Après les salutations d'usage, alors qu'il

retirait le violon de sa boîte, il dit aimablement :

— Votre crâne luit comme un satin, on dirait un morceau de la robe de mariée de maman. Jamais je n'ai vu une tête aussi brillante. Je trouve cela très beau.

Le professeur ne sut pas d'abord ce que Bob voulait dire, mais quand il crut comprendre que ce bonhomme de neuf ans se moquait de lui, sa voix se fit sèche pour prononcer :

— Je vous croyais un jeune garçon bien élevé. Trouvez-vous que ce soit poli de me tourner en dérision ?

— Oh ! monsieur, je voulais vous adresser un compliment gracieux. Ma sœur qui dit toujours la vérité est parfois malhonnête, et c'est pourquoi je ne veux pas être comme elle. Je dis ce que je pense, je trouve très jolie, cette boule qui brille.

Le professeur resta sidéré il regardait son élève avec un effroi assez visible. Il ne démêlait rien à cette vérité et à ce mensonge.

Bob, les yeux calmes, l'archet à la main, s'apprêtait à préluder.

Le maître l'arrêta.

— Mon ami, restons-en là. J'aurais dû vous prévenir lorsque vous êtes entré, que j'avais un rendez-vous urgent. Je suis sûr que vous ne vous plaindrez pas d'avoir une heure de plus de liberté... au revoir, mon jeune ami.

— Au revoir, Monsieur.

Bob partit, l'âme en joie. Cette corvée de

moins l'enchantait. Quelle drôle d'idée ont les parents de faire étudier le violon à leurs fils !

Durant son trajet, il rencontra la concierge.

C'était une femme d'un embonpoint qu'on remarquait.

Bob, en veine de commentaires obligeants, lui lança :

— Moi, je trouve que les grosses femmes sont les plus belles.

La concierge s'immobilisa net, dans son mouvement de balayage :

— Quoi que vous prétendez, mon petit M'sieur ?

— Les grosses femmes sont les plus belles.

— Dites donc, faudrait pas vous moquer d'une infirme ! On est comme on peut.

— Me moquer ! protesta Bob... vous croyez que des femmes comme des manches à balai, sont belles ? c'est affreux.

— M'est avis, que vous êtes bien malin pour votre âge. C'est-y votre affaire d'avoir une opinion sur les dames minces ou grosses !

— Oh ! la la ! répliqua Bob, on me demande bien mon avis sur les thèmes ou les versions !

— Y a pas à dire... vous avez l'air de me manquer de respect, et vos parents seront au courant. C'est la première fois, depuis que je suis concierge, que j'entends une chose pareille.

— Les gens ont si peu de goût ! lança Bob avant de s'engouffrer dans l'ascenseur.

Suzette attendait son frère pour se rendre avec lui, chez leurs amis Dravil.

Mme Lassonat fut surprise de le voir rentrer si vite.

— Ce n'était donc pas l'heure de ta leçon ?

— C'était bien le jour, mais le professeur n'avait pas le temps. Il allait à un concert.

— Tant mieux, dit Suzette, nous partirons plus tôt.

Mme Lassonat les conduisit chez leurs amis et les y laissa.

Bob était ravi de s'amuser avec Jacques et Suzette enchantée de passer quelques heures en compagnie d'Huguette.

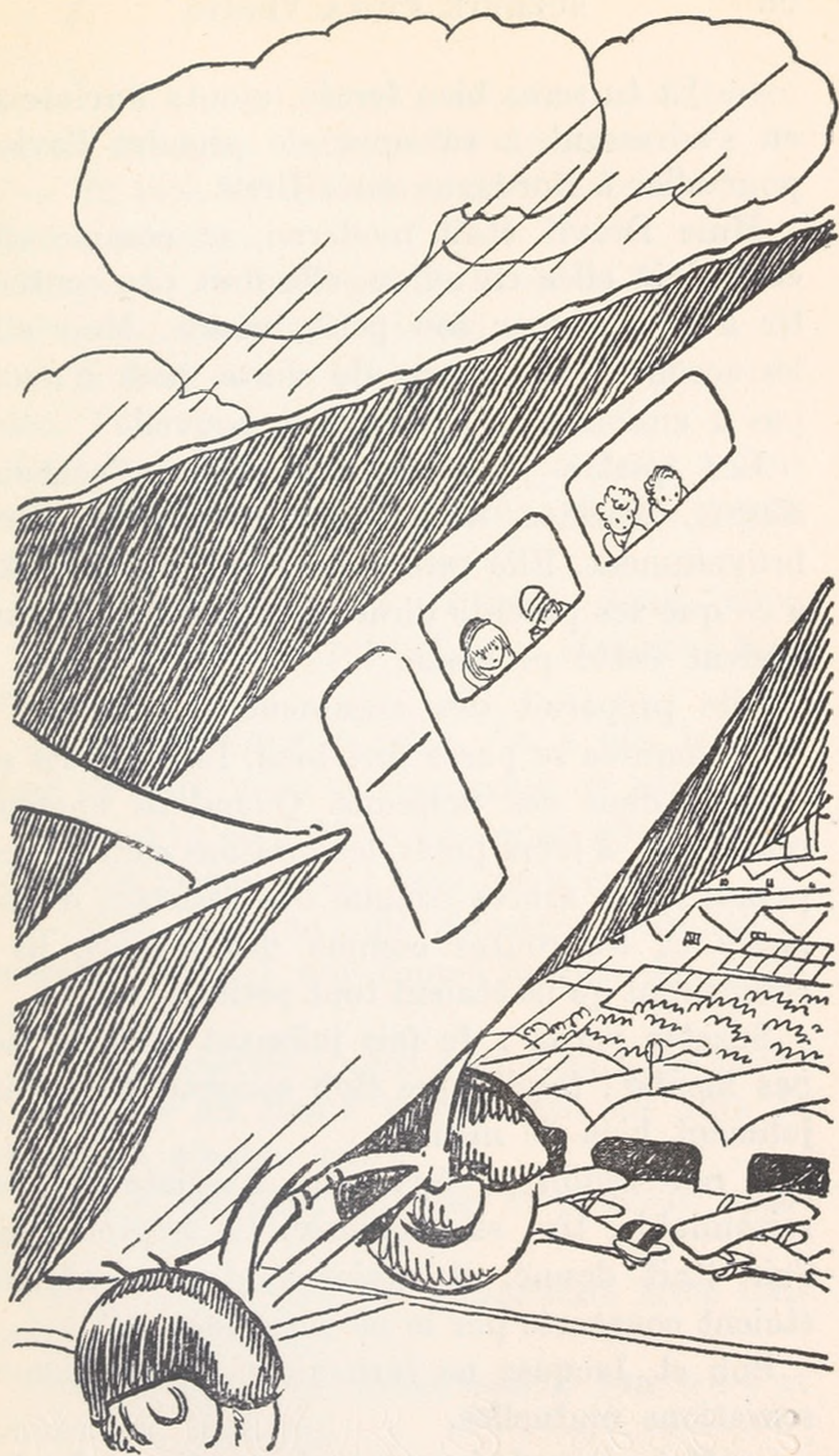
Une diversion inattendue leur fut procurée.

Mme Dravil avait un frère aviateur. Ce jeune homme vint chez sa sœur. Les enfants l'entourèrent et une idée singulière traversa l'esprit de cet intrépide : celle d'emmener ses neveux et leurs invités en une promenade en avion.

Ce furent des cris de joie. Mme Dravil s'y opposa de toutes ses forces, mais comme l'aviateur assurait que ce ne serait qu'un simple décollage avec le retour à terre immédiat, elle se laissa persuader.

— Il faut bien nous habituer au mode de locomotion qui sera le nôtre dans quelques années, dit Bob.

— Oui, appuya Jacques, les chemins de fer seront supprimés, les autos ne seront plus que pour les petits parcours.



Ils aperçurent les arbres comme des assiettes d'épinards

SUZETTE ET LA VÉRITÉ



— Et tu seras bien forcée, ajouta l'aviateur, en s'adressant à sa sœur de prendre l'avion pour aller à Bordeaux ou à Brest.

Mme Dravil était moderne, et comme elle était déjà allée en avion, elle finit pas consentir à y emmener son petit monde. Mais elle les accompagna, au cas de chute, pour n'avoir pas à annoncer une mauvaise nouvelle !

Les quatre jeunes étaient dans l'enthousiasme. Suzette ne manifestait pas le sien bruyamment. Elle restait calme et réfléchissait à ce que ses parents diraient quand ils apprendraient cette prouesse.

Elle préparait des arguments.

La montée se passa fort bien. Les enfants se crurent dans des fauteuils. Quand ils aperçurent Paris, à leurs pieds, les maisons comme des pommes, les arbres comme des assiettes d'épinards et les routes comme des rubans, ils comprirent qu'ils étaient tout petits.

Suzette pensa : Je fais joliment bien de ne pas mentir ! tandis que Bob songeait : Je fais joliment bien de mentir.

Ils redescendirent fort vite. L'aviateur, très raisonnable, tint sa promesse. Le baptême de l'air était donné, et maintenant, les enfants étaient consacrés par le modernisme.

Bob et Jacques ne tarissaient pas sur leurs sensations mutuelles.

— Moi, quand je me suis senti en haut,

je me suis cru un oiseau... mes bras s'agitaient comme des ailes... affirmait Jacques.

— Et moi, dit Bob sans rire, je sentais mes plumes pousser.

Huguette avouait qu'elle avait eu très peur, et Suzette assurait en toute simplicité.

— Il faut avoir été en avion. C'est nécessaire.

Les deux Lassonat furent reconduits à leur porte par Mme Dravil. Pressée, elle ne monta pas chez son amie.

— Bonsoir maman ! crièrent deux voix.

— Bonjour, mes petits ! vous êtes-vous bien amusés ?

— Oui, répliqua Suzette. On a pris le baptême de l'air, nous sommes allés en aéroplane.

— Quoi ! s'écria Mme Lassonat affolée, vous vous êtes permis cela ! sans me prévenir !

— Mais, maman, dit Suzette, pourquoi te prévenir ? c'était une course inutile, du temps perdu.

— C'est insensé ! vous auriez pu vous tuer ! Bob, tu ne dis rien ? Vous n'êtes pas allés en aéroplane n'est-ce pas ?

— Non, maman, répondit le nouveau menteur.

— Ah ! tu me rassures... murmura Mme Lassonat soulagée.

Suzette regardait curieusement son frère et celui-ci la bravait.

— Pourquoi as-tu menti, Suzette ?

— Je ne mens pas, maman.

— Ah ! ça... que signifie tout cela ? ces enfants me rendront folle.

Elle terminait à peine le dernier mot de sa phrase que la porte s'ouvrit devant Sidonie qui annonça :

— Il y a le patron de l'épicerie de Madame qui veut parler à Madame.

— Bien, j'y vais.

Mme Lassonat se rendit à l'office où un monsieur l'attendait :

— Madame, je viens au nom d'un de mes employés pour savoir si Monsieur votre fils s'est moqué de lui ou pas. Ce jeune homme a l'ennui de loucher et Monsieur votre fils a eu le manque de charité de tourner ses yeux en ridicule.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Sidonie, cherchez monsieur Bob.

Durant ce temps, Justine prenait le parti de l'épicier.

— C'est exact, Madame, ce que Monsieur raconte, M'sieu Bob a été malpoli.

— C'est inimaginable !

— Oh ! avec les enfants, Madame, on ne sait jamais ce qui va survenir, dit l'épicier. Mais il faut bien que je donne satisfaction à mon personnel, n'est-ce pas ? D'autre part, je ne veux pas perdre votre clientèle. Et puis, il est bon de relever les fautes des enfants.

Bob arrivait :

— Tu sais ce que Monsieur m'apprend ?

— Non, répondit Bob.

— Tu as été impoli avec le livreur, tu t'es moqué de ses yeux qui louchent.

— Je lui ai dit qu'il avait de jolis yeux, moi, j'aime ces yeux-là.

L'épicier abasourdi, Mme Lassonat ahurie, Justine atterrée et Sidonie stupide d'étonnement, formaient un tableau qui fit demander à Bob :

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Bien... balbutia l'épicier, je ne savais pas que le petit monsieur aimait les yeux loucheurs... Cela change la question. Je vous fais mes excuses pour le dérangement, Madame. Il n'y a rien à dire... mon employé a mal compris. Il est un peu borné. Vous m'excuserez. Pendant que je suis là, je pourrais peut-être prendre une commande.

— Je... demandez à Justine, articula la maîtresse de maison qui se remettait.

Justine qui murmurait : Ah ! ben ! ah ! ben ! en v'là une histoire ! se précipita sur ses boîtes et dit d'un ton d'autorité :

— Voilà : sucre, café, tapioca, nouilles... et pis, j'aime le vermicelle... mettez deux paquets.

Le commerçant souriant, inscrivait sur sa liste, tandis que Mme Lassonat entraînait son fils.

— Enfin, Bob, m'expliqueras-tu ? pourquoi aimes-tu les yeux qui louchent.

— Mais, maman, pourquoi est-ce si extraordinaire de les aimer ? c'est drôle, c'est gai.

Bob donnait ses raisons avec abondance quand on sonna à l'entrée. Sidonie introduisit quelques instants après, M. le professeur de violon dans le salon où Mme Lassonat le rejoignit en hâte.

Elle pensait : Ce cher monsieur vient me faire des excuses parce qu'il n'a pas pu donner de leçon à Bob.

— Je vous présente mes hommages, Madame.

— Bonjour, Monsieur.

— Je viens vous entretenir d'un sujet assez délicat... votre fils, jusqu'alors, ne m'avait montré que politesse et respect. Cet après-midi, son attitude a été si singulière que je crois devoir vous en prévenir.

— Mon Dieu, que s'est-il passé ? murmura Mme Lassonat inquiète.

— Oh ! rien de grave. Vous avez constaté Madame, que je n'ai plus guère de cheveux. J'apparais à mes contemporains avec un crâne dénudé que chacun a respecté jusqu'à présent. Cependant, le jeune Bob, dans une insolence qui ne lui est pas coutumière, m'a dit textuellement : Votre crâne luit comme un satin... on dirait un morceau de la robe de mariée de maman.

— Ciel ! interrompit Mme Lassonat cramoisie.

— Je vous vois consternée, Madame, et je ne l'étais pas moins. J'ai pensé d'abord que votre fils avait un coup de soleil, ces rayons printaniers étant traîtres mais, raisonnant avec lui, j'ai vu qu'il jouissait de son bon sens, si

on peut appeler bon sens, une impertinence qu'il a soutenue de toutes ses forces. Il a prétendu comme défense, qu'il aimait les crânes polis, or, moi, Madame, si je puis jouer avec les mots, je vous avouerai que j'aime les jeunes garçons polis. J'ai donc le regret de vous déclarer que je ne perdrai plus mon temps à donner des leçons à votre fils.

Sidérée, Mme Lassonat articula :

— Je vais chercher Bob afin qu'il vous demande pardon.

Elle sortit aussitôt du salon et ramena Bob qu'elle avait pris par le bras sans un mot :

— Qu'as-tu dit à Monsieur cet après-midi ?

Le jeune Bob comprit tout de suite quel était le sujet de cette visite.

— Tu as dit que tu aimais les... les...

... crânes brillants, acheva Bob avec calme. Je le répète. Je trouve très belles les têtes sans cheveux... c'est propre et c'est commode.

Devant cette profession de foi qui paraissait aussi sincère qu'inattendue, le professeur resta bouche bée et Mme Lassonat, interdite.

Bob les contemplait l'un et l'autre.

— Sors, Bob... murmura faiblement Mme Lassonat, fort pâle maintenant.

Le jeune garçon franchit le seuil du salon sans un mot.

Mme Lassonat aspira de l'air avec force et prononça :

— Monsieur, je vous en prie, agréez nos

excuses... je ne sais ce qu'à Bob en ce moment, mais il nous dérouta, complètement. Je regrette, ce qui s'est passé. Veuillez ne pas nous en tenir rigueur.

— Je vous en prie, Madame, l'incident est clos... j'ai jugé que mon devoir était de vous avertir... on ne s'y prend jamais assez tôt avec les enfants pour les corriger de leurs défauts.

— Je vous remercie bien, Monsieur, articula péniblement Madame Lassonat, frémissante de confusion et de colère rentrée.

Quand la porte se fut refermée sur le professeur, elle ne fit qu'un saut jusqu'à la pièce où se trouvaient Bob et Suzette. Elle s'écria :

— Que signifie tout cela, Bob ? quelle mouche te pique en ce moment, pour adresser des compliments équivoques à des personnes à qui tu ne parlais jamais ?

— C'est que, commença Bob.

Il fut interrompu par une altercation qui semblait provenir de la cuisine. Puis, Sidonie entra, rouge comme de la braise, les bras en l'air, et elle glapit :

— Madame ! Madame ! c'est la concierge !

— La concierge, que veut-elle ?

— Elle veut expliquer à Madame, que...

Alors Justine arriva essoufflée.

— Madame, c'est la concierge !

— Eh ! bien oui, que désire-t-elle ?

— Elle dit comme ça, hurla Sidonie que M'sieu Bob l'a insultée.

— Oh ! s'exclama Mme Lassonat, pétrifiée par l'horreur.

— Oui renchérit Justine, y paraît que M'sieu Bob a ri d'elle parce qu'elle est trop grosse.

— Ah ! ça ! ah ! ça ! bégaya Mme Lassonat, je n'y comprends plus rien.

La concierge s'introduisit dans la pièce sous sous l'œil exorbité de la maîtresse de maison qui ne savait comment s'opposer à cette invasion.

— Oui, Madame, c'est comme on vous le dit ! moi, qui suis déjà si affligée avec mes kilogs, je me suis fait moquer par votre mouche-ron de fils. Mais le propriétaire le saura et il vous donnera vot'congé. Je ne me laisserai pas mener par un galopin de neuf ans ! vous verrez ce que vous prendrez au terme !

— Bob, cria Mme Lassonat, plus morte que vive, qu'as-tu fait, malheureux.

— Je n'ai rien fait, répliqua Bob avec sang-froid, j'ai simplement dit à Mme Loge que je trouvais que les grosses femmes étaient les plus belles.

— Ah ! Seigneur ! gémit Mme Lassonat en manquant de s'évanouir.

— Vous l'entendez, Madame ! cria la concierge.

— Ce qu'on voit tout de même ! s'indigna Justine.

— C'est-y possible ! gronda Sidonie.

— Il aura tous les aplombs ce gamin-là !

rugit Mme Loge... ah ! que je voudrais pas être sa mère.

— Taisez-vous ! ordonna Mme Lassonat qui revenait à la vie.

— Non, je ne me tairai pas : vot'fils est un malpoli ! je ne lui disais rien, je balayais devant la cage de l'ascenseur. J'étais toute douceur et bravoure... le v'là qui passe. Ça a suffi pour que mes sangs « soyent » tournés pour toute la journée... je sais bien que je pèse cent kilogs, mais est-ce de ma faute ? peut-on m'en faire reproche ?

— Pauvre Mme Loge, larmoya Justine.

— Les enfants d'aujourd'hui, tout de même ! murmura Sidonie, les poings sur les hanches.

— Bob, gronda Mme Lassonat, fais des excuses à Mme Loge.

— Madame, commença Bob, je vous fais mes excuses... je ne savais pas que vous pesiez cent kilogs, c'est encore plus beau que je ne pensais...

— Oh ! hurla Sidonie, M'sieu Bob est piqué !

— Juste Ciel ! proféra Justine, qu'est-ce qu'il a mangé aujourd'hui ? c'était pourtant du persil que j'ai mis sur mes pommes de terre, et non de l'herbe qui rend fou... de l'ellebore à ce qu'on dit.

— L'ellebore rend sage, intervint Suzette pour la première fois.

Mme Lassonat enfouit sa tête dans ses mains et soupira :

— Je ne sais plus où j'en suis, ayez pitié de moi, Mesdames ! Allez-vous en.

Justine entraîna ses deux compagnes en leur disant :

— Laissez Madame, vous comprenez qu'elle a de la peine.

— Il y a de quoi, appuya la concierge, c'est une pauvre mère qui aura du mal avec son galopin. A t-on idée de s'attraper à une travailleuse qui n'a que son métier pour avoir de la satisfaction ? il faut se défendre, tout de même !

Sidonie dit sentencieusement :

— Les enfants sont terribles, Mame Loge.

— Oh ! oui, ceux d'aujourd'hui, ajouta la cuisinière... De notre temps, on était poli avec le monde, et doux et pis tout. Mais à c't'heure !

— Ça, c'est du vrai. Moi, quand je faisais la mauvaise tête, j'étais gifflée, je vous l'assure ! et pourtant, Mam'zelle Justine, quel mal que je faisais ? De la fenêtre de la loge où que maman était concierge, je lançais un peu d'eau sur les passants, oh ! mais, moins que rien... eh ! bien ! quand ma mère me surprenait, quel raffût !

— C'est-y Dieu possible, Mame Loge.

— C'est comme je vous le raconte. Ah ! les parents étaient sévères, aussi on était bien élevé. Ainsi un jour que j'avais fait un pied de nez à un locataire, j'ai été au pain sec.

— Ah ! s'effara Justine.

— Oui, c'est comme ça ! Vous voyez que

j'ai été dressée. Oh ! la la ! si j'avais dit à quelqu'un ce que M'sieu Bob m'a dit, quelle râclée !

Justine qui était ronde comme une tour, prononça timidement.

— Cet enfant ne vous a pas jeté d'eau, ni fait de pied de nez. Il vous a poliment confié que les grosses femmes étaient les plus belles.

— Ce sont ses paroles.

— Ben, moi, j'suis flattée qu'il ait un si bon jugement. Ce qu'il vous a dit, à vous, je le prends pour moi.

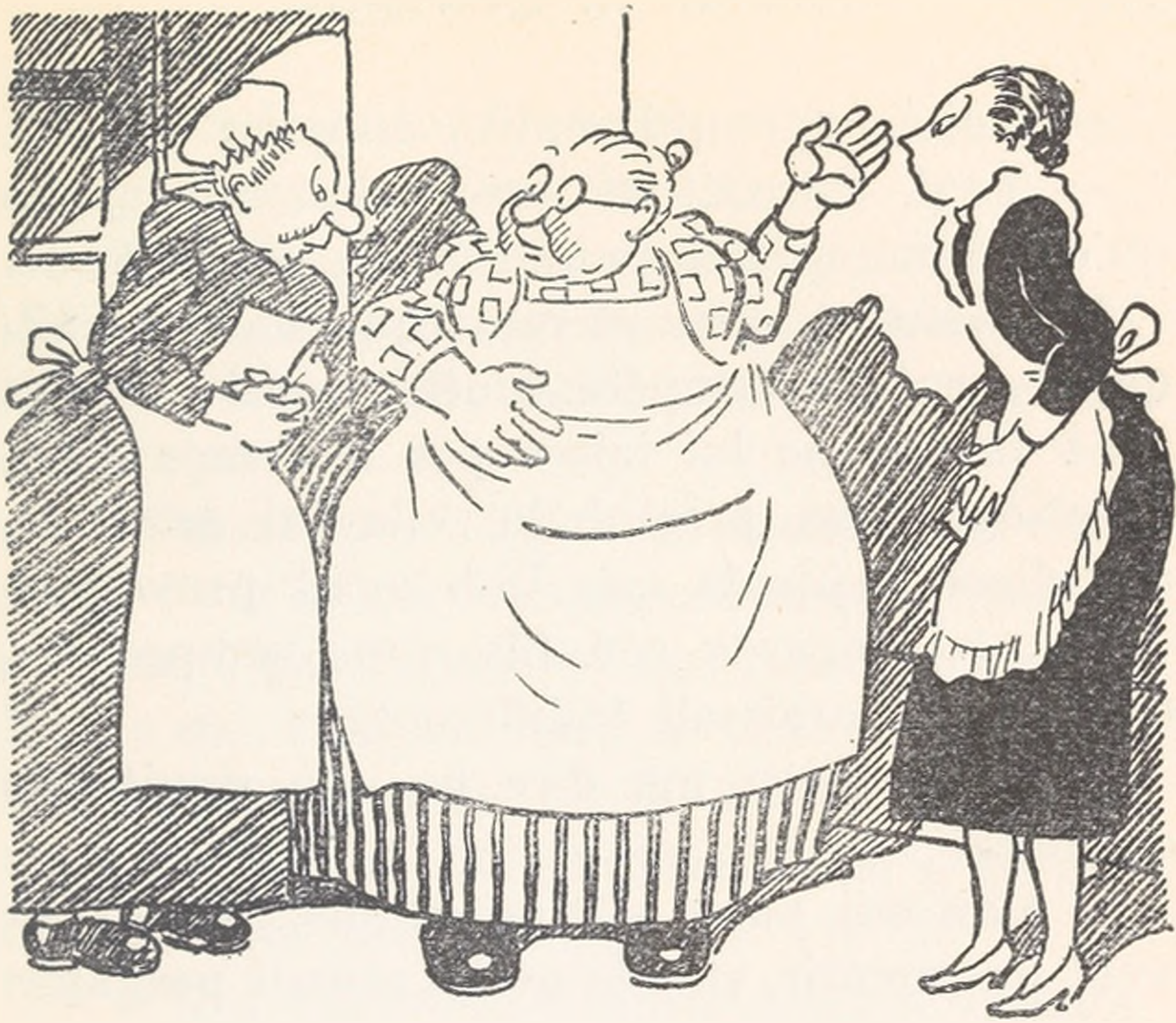
Sidonie s'écria :

— Ma foi, c'est vrai, M'sieu Bob peut avoir une idée...

La concierge conclut :

— C'est vrai... Il n'y a pas de quoi fouetter une puce... j'étais mal lunée. Ce petit, s'il a du goût, faut pas lui en vouloir.





VI

Mme Lassonat, pendant que les trois femmes s'épanchaient dans l'office, tenait tête à Bob.

Mais enfin, qu'as-tu donc ? Voici trois plaintes que j'entends à ton sujet ! Jusqu'ici, Suzette seule bouleversait l'harmonie, et voici que tu t'en mêles ! c'est à perdre son bon sens !

— Les enfants sont odieux, répondit Bob.

— Je ne veux pas de tes appréciations plus ou moins ironiques. Je veux que tu t'expliques en toute loyauté. Je suis bouleversée par ces visites inattendues et je ne tiens pas à ce qu'elles se renouvellent.

— Voici papa qui rentre, annonça Suzette.

— Tant mieux ! je serai soutenue, parce qu'en ce moment-ci, je ne sais plus où j'en suis.

M. Lassonat entra et remarqua tout de suite qu'un vent de tempête courait sur les fronts.

Sa femme ne lui laissa pas le temps d'une question. Sans préambule, elle lui narra les singuliers incidents que Bob avait provoqués.

Le père regarda son fils, sans comprendre. Ce dernier paraissait indifférent.

— Voudrais-tu me dire ce que signifie ta conduite.

— Mais oui, papa, elle est simple... Suzette ne veut pas mentir, et cela ne lui réussit pas, alors j'ai voulu mentir pour savoir si cela irait mieux.

Les parents restèrent un moment sans voix.

Suzette, elle-même, qui d'habitude se montrait assez blasée, ne put retenir une exclamation.

M. Lassonat se reprit le premier et il s'écria :

— C'est du joli ! tu vas être sévèrement puni, mon garçon !

Bob entendit cette phrase sans sourciller.

— Ainsi, s'écria sa mère, tu as menti en disant que tu n'étais pas allé en avion ?

— Oui, maman... c'était si drôle de te voir entre ces deux réponses.

— Oh ! c'est un comble ! Je suis ahurie. Je ne savais que croire, expliqua-t-elle à son mari. J'étais perplexe entre l'assurance de Bob qui ne mentait pas jusqu'alors, et celle de Suzette qui dit la vérité.

— C'est à perdre l'esprit ! et tu as continué tes exploits en insultant l'épicier ?

— Non papa, j'ai commencé par lui.

L'impertinence de ce rétablissement des faits, médusa d'abord M. Lassonat, puis sa colère éclata :

— N'ajoute pas d'autre insolence à ton cas... tu as osé soutenir à ce malheureux que tu aimais les yeux bigles ! Mais ce qui me consterne le plus, c'est l'affront fait à ton professeur... C'est un manque de bonté, de tact. Je suis désolé d'avoir un fils semblable. Et si le propriétaire nous donne congé ?

— Il y a beaucoup d'appartements vacants, dit Bob.

— Et c'est tout ce que tu trouves à me dire comme excuses ?

— Ecoute, papa, et comprends bien je voulais les complimenter sur ce qui me semblait devoir les gêner le plus. C'était un acte de charité de ma part... « Ils » étaient tous furieux, c'est certain. Si Suzette leur avait dit : Vos yeux louchent, votre tête est comme une bille de billard, vous êtes grosse comme un hippopotame, ils se seraient fâchés pareillement. Peux-tu m'expliquer pourquoi ?

M. Lassonat ne montra pas son embarras et il s'écria :

— Tu oses raisonner ! Tu ne sortiras pas dimanche après-midi... et si tu te permets de

commettre encore un mensonge, je prendrai des dispositions extraordinaires.

— C'est-à-dire le couvent du Sacré-Cœur... non, je me suis trompé... le Collège... le Collège pour moi...

— Ah ! je croyais que tu te moquais de nous !

— Non... je n'aime pas l'exagération.

— Veux-tu te taire.

Bob finit par être ramené à une plus juste compréhension des choses. Il lui était interdit d'adresser des compliments à qui que ce fût.

Suzette écoutait ces choses. Elle était un peu surprise par la conduite de son frère, et, quand elle se retrouva seule avec lui, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Comment pouvais-tu avoir de tels mensonges sur la conscience ?

— Oh ! quand on prend une résolution comme celle-là... ce n'est plus un péché... Je devenais un martyr comme toi. Il me fallait du courage !

— Je crois qu'il faut plus de courage, pour affronter la vérité, risque Suzette.

— Non, ma fille... quand j'ai dit à mon professeur que j'aimais son crâne brillant comme un satin, je t'assure que je ne riais pas ! Et la concierge que je trouve abominable... quelle énergie ne m'a-t-il pas fallu pour oser lui dire ce que je ne pensais guère. Et je n'ai obtenu ni un merci, ni une félicitation ! Ah ! le monde est ingrat...

Bob avait un pauvre petit air désabusé.

Le lendemain, Justine annonça à Mme Lassonat :

— La concierge n'est plus du tout de mauvaise humeur... Je lui ai assuré que M'sieu Bob, m'avait souvent dit que les grosses femmes étaient plus belles que les maigres. Mais, n'est-ce pas, on a du mal à croire qu'un jeune garçon ne se moque pas. Enfin, je peux rassurer Madame, il n'y aura pas d'appartement à chercher.

Mme Lassonat respira.

Des jours assez calmes suivirent. Bob ne mentait plus et Suzette cessait quelque peu d'accabler les uns et les autres de leurs vérités.

L'heureuse mère se félicitait de voir son intérieur revenu à l'harmonie.

M. Lassonat dit un soir :

— J'ai reçu un coup de téléphone de ma cousine Bertille. Elle demande avec instance que Suzette aille passer une quinzaine de jours près d'elle. Il paraît qu'elle est prise de douleurs, qu'elle ne peut se mouvoir et il lui serait agréable d'avoir une enfant autour d'elle.

Mme Lassonat se récria.

Elle savait que Mlle Bertille Duboul n'était point d'une sécurité absolue au point de vue caractère. C'était une personne assez fantasque, mais on l'excusait à cause de son âge : elle avait soixante-dix ans. Beaucoup de choses lui étaient aussi pardonnées parce qu'elle était bonne et riche et qu'elle employait sa

fortune à soulager bien des malheureux. A part cela, elle se montrait une enfant gâtée.

Elle possédait des parents plus proches que ses cousins Lassonat, mais elle aimait Suzette dont les idées rappelaient les siennes.

Cependant Mme Lassonat ne tenait pas beaucoup à la fréquentation assidue parce que cette personne excentrique, se livrait avec Suzette à des discussions qui dégénéraient en suites d'humeur plus ou moins agréable.

Elle craignait donc pour le caractère de sa fille déjà enclin aux tournures originales. Elle se demandait avec terreur ce que serait une cohabitation, alors qu'en l'espace de quelques minutes, la situation se tendait à craquer.

Suzette ne demandait qu'à rendre service à sa cousine Bertille, d'autant plus que cette dernière assurait qu'un professeur viendrait à demeure afin que Suzette ne perdît rien en ce qui concernait ses études.

Mlle Duboul habitait une sorte de castel sur la colline de Montmartre, à côté de la basilique du Sacré-Cœur. Elle dominait Paris et en était fière, traitant tous ceux qui habitaient dans « la vallée » comme des pauvres malheureux rats.

M. Lassonat dit !

— Je ne vois guère la possibilité de refuser ce qu'elle désire, à ma cousine Bertille. Cela ne t'ennuie pas. Suzette ?

— Au contraire, papa.

— Je te conseille cependant, de ne pas écraser ta cousine sous le poids de ses vérités. Tu lui ferais de la peine, parce qu'elle t'a en affection, et il est inutile de vouloir lui dicter une autre ligne de conduite à son âge.

— En effet, ajouta Mme Lassonat, c'est plutôt à toi de régler la tienne sur l'entourage où tu te trouveras.

Suzette ne répondit pas.

Il fut convenu qu'elle partirait le lendemain dans la matinée.

Bob ne put s'empêcher de lui reprocher :

— Tu me laisses seul.

— Je n'y suis pour rien.

— Si encore, j'avais Paul Brabane... mais ils restent stupidement fâchés.

— Oui, et c'est de ma faute, soupira Suzette. Ah ! je pense toujours à une réconciliation, mais je ne sais plus comment m'y prendre...

Quelques minutes après cet échange de paroles M. Lassonat, revint sur le sujet des Brabane, en disant :

— Brabane va mettre de gros capitaux dans une affaire qui se fonde. Je suis désolé de n'être plus en bons termes avec lui, parce que cet argent eût été bien placé dans l'usine. J'aurais décuplé mes affaires.

Suzette eut un serrement de cœur. Elle était la cause de cette mésentente et elle empêchait l'industrie de son papa de s'agrandir. Quelle lourde responsabilité !

Elle fut triste toute la soirée, dormit mal, et partit sans entrain pour l'ascension du castel Duboul.

Elle arriva vers onze heures chez sa cousine.

Les domestiques lui firent fête. Il y en avait trois : le bon valet de chambre, Sosthène, mari de la cuisinière, Virginie, et la femme de chambre qui s'appelait Claire.

— Quel bonheur ! voici Mam'zelle Suzette, la maison va devenir plus gaie.

— Mam'zelle est bien contente !

— Merci, merci, mes amis, pour votre bon accueil.

Sosthène, prenez ma mallette. Cousine Bertille est dans sa chambre ?

— Que non... dans le salon.

— Bon... je cours la saluer.

Suzette se précipita et s'écria, toute joyeuse, en ouvrant la porte.

— Bonjour, cousine Bertille ! Pourquoi êtes-vous malade ?

— C'est une question que je voulais te poser. Et toi, tu te portes bien ?

— On ne peut mieux ! Je suis ravie de venir passer un moment près de vous.

— Tu es bien gentille de me le dire.

— C'est la vérité ! Vous savez, cousine, il vaut mieux que je vous prévienne tout de suite : j'ai pris le parti de proclamer la vérité telle qu'elle est, et où elle se trouve.

— Oh ! que c'est beau ! je ne puis que t'en féliciter.

— Attendez encore un peu, ma cousine. J'ai si peu de succès avec ces principes, que Bob, lui, a voulu mentir.

— C'est épouvantable.

Et Suzette raconta les événements récents, ce ce qui fit rire aux larmes la bonne demoiselle qui s'égayait facilement.

— Votre maison doit être un paradis ! finit-elle par dire.

— Ce n'est pas tout à fait l'avis de nos parents.

Sosthène entra. Il possédait un nez impossible, long et mince, avec une boule au bout.

— Oh ! Sosthène, comme votre nez me plait !

Le valet de chambre s'arrêta effaré, tremblant, angoissé, se figurant que Mademoiselle était devenue folle subitement.

Elle riait d'ailleurs aux éclats.

— Que veut dire Mademoiselle ? bégaya-t-il.

Alors Suzette éclaira le pacifique Sosthène qui joignit son rire à celui de sa maîtresse.

— M'sieu Bob a de drôles d'idées.

— Vous au moins, Sosthène, vous n'êtes pas fâché.

— Oh ! je connais mon monde.

— Oh ! tant mieux, répondit Suzette avec importance, c'est reposant.

Elle se trouvait très à l'aise, avec un soupçon d'autorité. Cette cousine qui ne pouvait

bouger, ces domestiques bien stylés lui convenaient. Il lui semblait être dans un royaume où elle allait régner.

— Qu'allons-nous faire, Suzette ? J'espère que tu vas me raconter une masse de bonnes histoires ?

— Je n'en connais pas beaucoup, répondit modestement Suzette.

Elle aurait volontiers narré la brouille Brabant-Lassonat, mais c'était plutôt mélancolique. Cette page de sa vie lui donnait des remords, et elle craignait la gaieté de sa cousine ce qui l'aurait désolée davantage.

— Nous pourrions commencer par une partie de dames, et plus tard, je t'apprendrai à jouer aux échecs.

— Ce sera bien volontiers, cousine.

Le jeu de dames fut installé, mais Suzette comprit très vite que Mlle Duboul trichait.

— Oh ! cousine, vous n'avez aucun droit pour prendre ce pion !

— Tu crois ?

— J'en suis sûre... cela s'appelle tricher.

— Tu n'es guère aimable envers une malade qui souffre !

— Tricher ne vous guérira certainement pas ! dit Suzette d'un ton sec.

— Tu aurais dû feindre de ne t'apercevoir de rien.

— Et la vérité,



— *J'en suis sûre... Cela s'appelle tricher*

— Le voici ton pion ! quel sermon pour si peu de chose !

La partie continua sous ces auspices peu favorables et Suzette gagna.

Mlle Duboul n'aimait pas perdre et elle dit aigrement à sa compagne :

— Quand une petite fille joue avec une dame elle la laisse gagner.

— Pourquoi ? demanda Suzette.

— Parce que c'est poli.

— Et ! bien, nous ne jouerons plus, parce que la seule manière intéressante est que celui qui joue moins bien, perde. A quoi servirait de se donner le mal de réfléchir pour ne pas en avoir le bénéfice.

Cette manière de penser stupéfia la cousine qui ne répliqua mot. Elle cacha son embarras sous des plaintes d'enfant martyrisé.

— Appelle Virginie... je souffre.

Suzette sonna pour que la cuisinière vint :

— Oh ! Virginie, c'est un enfer, ces douleurs !

— Pauvre Mademoiselle ! que désire Mademoiselle ? une infusion ? un cataplasme ? une friction ?

— Non... non.

— Je pense que Mademoiselle dînera ?

— Je ne sais pas.

— En se forçant un peu ?

— Je n'en sais rien.

— Pauvre Mademoiselle.

Cousine Bertille geignait comme un petit agneau qu'on a séparé de sa mère.

Suzette était tout émue et se demandait quel serait le baume qui pourrait calmer ces terribles souffrances.

— Trouvez quelque chose pour soulager cousine Bertille, bonne Virginie.

Cette dernière sortit sur la pointe des pieds et se retournant, elle fit un signe à Suzette pour l'inviter à venir lui parler.

Derrière la porte, la cuisinière lui raconta que quand Mademoiselle perdait au jeu, elle était toujours de méchante humeur et se plaignait ensuite pour être gâtée, flattée et entourée.

— Comment ! s'écria Suzette, ma cousine a de ces fantaisies ?

— Elle est âgée.

— Alors, elle ne souffrait pas ?

— Non, avoua la cuisinière, mais on affecte de croire Mademoiselle et on la plaint.... Aussi, faut-il que vous, Mademoiselle, vous procédiez comme nous.

— Jamais ! affirma Suzette.

— Eh ! bien, ce sera du joli ! et nous en supporterons tous les conséquences.

— Je n'ai pas peur.

— Que Mademoiselle réfléchisse bien.

— C'est tout réfléchi, répliqua Suzette, je dirai à ma cousine que c'est honteux de mentir.

— Juste Dieu !

Et Suzette, dans la fermeté de ses convictions, rentra dans la pièce où Mlle Duboul était étendue.

— Vous allez mieux, cousine ? demanda-t-elle doucement.

— Pas du tout.

— Eh bien ! moi, je crois que vous ne souffrez pas. Votre visage n'est pas altéré du tout et votre œil est vif. Auriez-vous par hasard, joué la comédie pour qu'on vous gâte ?

— Que dis-tu ?

— La vérité. Vous étiez vexée d'avoir perdu aux dames et vous avez voulu vous rendre intéressante.

— Tu oses !

— C'est très laid de tromper les gens. J'étais toute bouleversée de vous savoir malade, et ne savais comment vous soulager.

— Comment as-tu pu voir que je n'avais pas mal ?

— Je n'y aurais rien compris, si Virginie ne m'avait pas éclairée.

— Quoi ! elle a commis cette méchanceté ! sonne-la tout de suite ! je vais la renvoyer ! je vais les jeter tous les deux à la porte ! Ah ! ils disent que je ne souffre pas ! Ah !

Suzette considérait avec détresse le terrible résultat de sa franchise, mais elle était courageuse.

Virginie se présenta :

— Vous pouvez faire vos paquets, Virginie, s'écria Mlle Duboul, et vous en aller d'ici, en compagnie de Sosthène.

— Que dit Mademoiselle ? demanda la cuisinière stupéfaite.

— Vous racontez des mensonges à Suzette. Profitant de ce que Virginie était totalement pétrifiée. Suzette prit la parole :

— J'ai répété à cousine l'entretien que nous avons eu toutes les deux.

— Alors, je comprends, murmura Virginie, j'avais dit à Mademoiselle de bien réfléchir.

— Ma pauvre Virginie, on ne peut laisser de tels abus avoir lieu. Il faut être franc, tout le monde y gagnera. Je ne veux pas mentir. C'est indigne d'une personne intelligente.

La maîtresse et la domestique se regardèrent quelque peu interloquées. Puis, l'humeur fantasque de Mlle Duboul apparut avec son imprévu et la gaie demoiselle éclata de rire.

— Virginie, nous allons nous trouver à dure école... nous n'avons qu'à bien nous tenir. Quand le vieux M. Trodeau viendra, pourvu que Suzette ne dénombre pas ses fausses beautés, qui se composent d'un œil de verre, d'une perruque, d'une moustache teinte, etc.

Et Mlle Duboul continua de rire gaîment.

Suzette en fut soulagée, et, égayée à son tour, elle répliqua :

— Du moment que M. Trodeau ne mentira pas, je ne lui parlerai pas de sa perruque. Ah ! s'il me disait : j'ai de beaux cheveux... je lui demanderais l'adresse de son marchand pour lui faire honte.

Comme Suzette débitait ces choses sérieusement Mlle Duboul se reprit à rire.

Virginie comprit que l'incident était terminé, et elle en fut toute réjouie. Bien qu'elle sût que Mlle Duboul tînt à elle, la soignant depuis tant d'années, elle détestait les complications.

Elle arrangea les coussins, plaça les journaux à portée de sa main et sortit de la pièce.

Mlle Duboul dit à Suzette :

— Tu es une fameuse originale.

— Mais non.

— Je me demande comment tes parents arrivent à supporter tes idées imprévues.

— Oh ! ce n'est pas toujours agréable à la maison, à cause de moi. La vérité, je le confesse, ne réussit pas toujours, mais elle peut rendre de grands services.

— Entre nous, je crois que tu pratiques plutôt le manque de politesse !

— Pas toujours.

Le sujet ne fut pas poursuivi ce jour-là, le dîner ayant été annoncé.

Suzette commença une partie d'échecs avec sa cousine, lui fit une lecture, alla lui tenir compagnie quelques instants quand elle fut couchée, puis se retira elle-même dans sa chambre.

Claire, la femme de chambre, qui avait été mise au courant des détails de la soirée, affecta d'être une adepte de la vérité, et dit à Suzette tout en vaquant à quelques rangements.

— Je trouve que Mam'zelle a de grands pieds.

— Je le sais, Claire, mais cela ne me gêne pas du tout.

— Et puis je n'aime pas beaucoup le nez un peu pointu de Mam'zelle.

— Vous avez l'œil juste, ma fille, mais ne vous croyez pas obligée de m'imiter en excès de franchise, sans quoi nous n'en sortirions pas.

Suzette avait pris un ton un peu hautain pour régler cette ligne de conduite, et Claire sut ainsi que l'attitude de la fillette tenait davantage d'une conviction que d'un jeu.

Elle revint à l'office pour dire à Virginie :

— Oh ! mais cette petite demoiselle sait ce qu'elle fait et ce qu'elle dit. Elle est sérieuse comme un procureur de la justice. Je suis sûre qu'elle va changer la maison.

Le lendemain, Suzette fit la connaissance de son professeur. C'était un vieil homme qui avait passé une vie de travail, à enseigner des élèves plus ou moins dociles.

Mlle Duboul avait voulu lui offrir un appoint solide en le mandant auprès de Suzette. Il était enchanté d'ajouter cette aubaine à ses ressources modestes.

Il interrogea Suzette et s'aperçut qu'elle était très en avance.

Il lui décerna des éloges qu'elle reçut de son air grave. Le professeur voulut que le visage de son élève s'illuminât et il lui demanda :

— Vous êtes contente de mes compliments ?

— Mais, Monsieur, je m'y attendais, répartit simplement Suzette.

Interloqué par cette franchise, le professeur,

quand il eut repris sa maîtrise sur soi, prononça :

— Savez-vous que vous êtes quelque peu prétentieuse ?

— Pourquoi ?

— Vous attendiez mes compliments !

— C'était logique, Monsieur. Du moment que vous êtes juste, je devais en recevoir.

— Et si je n'étais pas un homme juste ? s'emporta le professeur abasourdi.

— Vous n'auriez pas fait votre devoir.

— Hein ? seriez-vous insolente, par surcroît ?

— Parce que j'exprime la vérité ?

— Ah ! oui, murmura le professeur radouci, comme s'il se souvenait tout à coup, Mlle Duboul m'a prévenu en riant, que vous pratiquiez la vérité. Votre genre de caractère peut être intéressant. C'est un cas assez exceptionnel et qui nécessite un certain courage.

Le professeur oubliait qu'il parlait à une jeune élève. Attiré par cette étude, il se laissait aller à ses impressions.

— Eh ! bien, murmura-t-il d'une voix plus ferme, je vais vous mettre à l'épreuve. Si je vous disais, par exemple, que je ne suis pas très intelligent, que répondriez-vous ?

— Je répondrais, Monsieur, que vous vous trompez sur votre compte, parce que je vous juge très intelligent.

— Merci, mon enfant. Ce jugement si net me plaît... et si je vous demandais si je suis un tantinet bavard.

Suzette n'hésita pas. Elle dit avec son sourire fermé :

— Je dirais que c'est la vérité.

Le coup était droit, mais le professeur le reçut sans broncher. Après un moment, il reprit :

— Ceci frise un peu l'impertinence... vous me connaissez peu pour avancer cette assertion.

— Pardon je n'ai pas besoin de vous connaître beaucoup, pour m'apercevoir que vous aimez parler... vous avez eu une conversation de trois quarts d'heure avec ma cousine, avant ma leçon.

— Hum ! hum ! passons. Comme il est de règle de poser trois questions depuis qu'Œdipe nous en a donné l'exemple, je voudrais savoir ceci : J'ai surpris parfois chez mes élèves, une certaine ironie au sujet de ma personne. En un mot, je suis distrait et parfois, j'ai l'air peu soigné. Est-ce ce sentiment que vous avez eu en me saluant ?

— Mon Dieu, Monsieur, je ne vous en aurais pas fait un grief, mais du moment que vous désirez être renseigné, je ne vous cacherai pas que votre veston et votre cravate sont tachés. Le professeur se leva congestionné, de son siège et tonitrua :

— Et vous vous permettez de me le dire en face... vous vous le permettez !

Les bras croisés, il lançait l'éclair de ses yeux vers Suzette.

Virginie, Claire, Sosthène accouraient et,

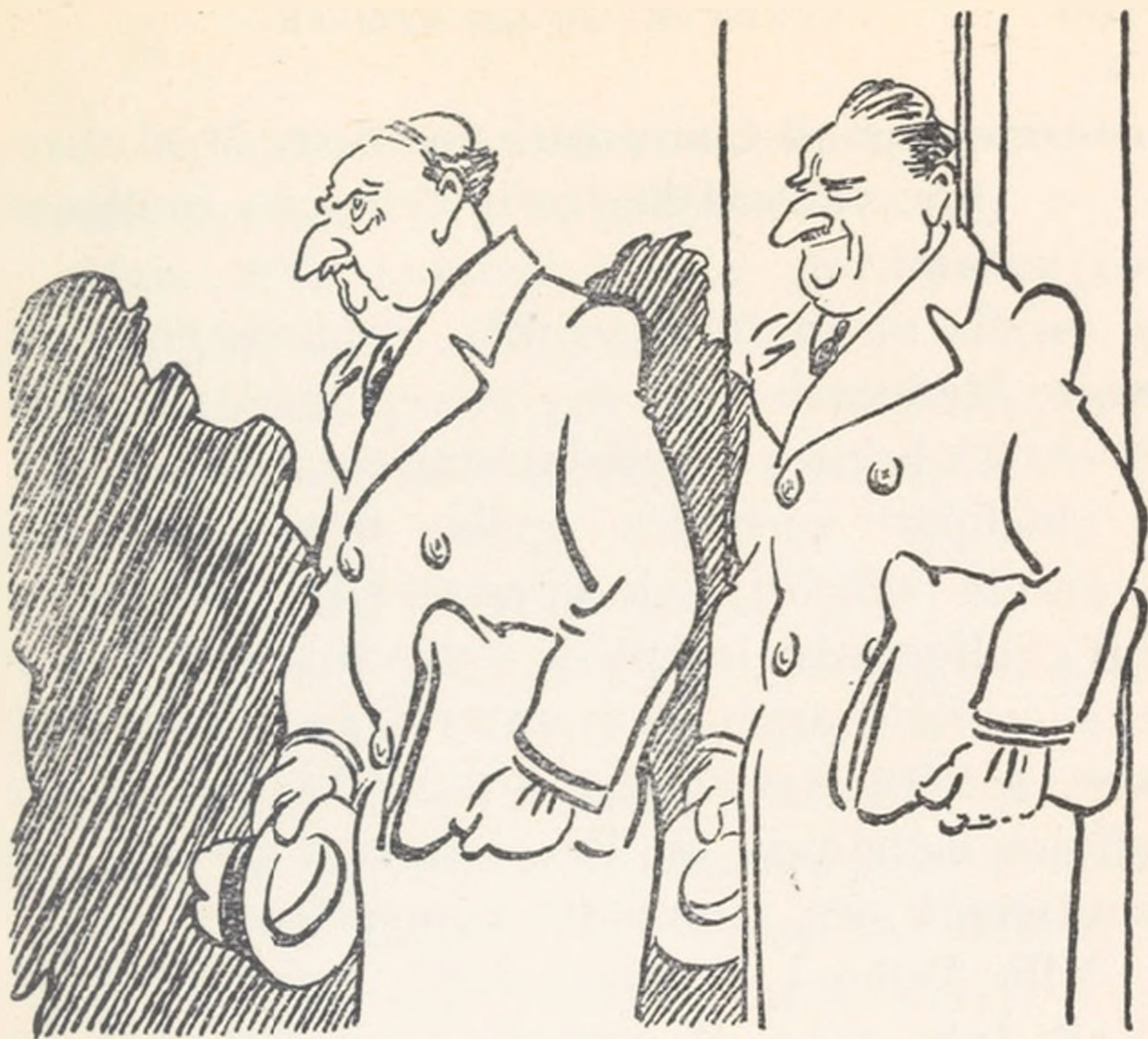
devant eux, le professeur s'agitait tout en s'adressant à un groupe d'élèves imaginaires :

— Oui, Messieurs, je n'ignore pas que la vérité est aussi noble que la mathématique, et qu'elle peut avoir son utilité. Mais il est interdit de la lancer sans prudence... cela peut entraîner des conséquences incalculables.

Et le professeur sortit de la pièce, sans un mot pour Suzette. Elle murmura :

— Il m'a demandé la vérité, je la lui dis et il se fâche... Que devais-je donc faire ?





VII

Mlle Duboul, craignant que Suzette ne recommençât un entretien tumultueux avec un autre professeur, s'abstint d'en faire appeler un autre.

Suzette travaillait donc sous sa direction, mais comme la fillette aimait les études, la surveillance était un plaisir.

Les heures s'écoulaient dans une paisible monotonie. Ce n'était pas que cousine Bertille la goûtât extrêmement, car elle aimait la diversion, et les nouvelles théories de Suzette la comblaient de joie.

Un matin, Suzette écrivait ainsi près de sa

cousine, quand Claire annonça deux Messieurs :

— Que veulent-ils ? s'informa la maîtresse de maison.

— Ils ne m'ont rien dit... ils insistent pour voir Mademoiselle.

— Eh ! bien, faites-les entrer.

Quelques secondes après, deux Messieurs élégants s'inclinaient devant Mlle Duboul et lui expliquaient le but de leur visite. Ils étaient des agents chargés de recruter des capitaux pour une société hors ligne qui se fondait. Cette affaire consistait en l'exploitation de terrains contenant des gisements merveilleux.

Mlle Duboul écoutait fort intéressée. Elle était très riche et passait pour favoriser les débuts d'entreprises courageuses mais elle ne dédaignait pas d'augmenter sa fortune. C'était en vue d'étendre ses aumônes.

Elle demandait donc des précisions que les deux visiteurs lui détaillaient avec une complaisance parfaite.

Suzette assistait à cet entretien et n'y prêtait pas une attention extrême, les questions de placements d'argent n'ayant pas le don de l'attirer.

C'était donc d'une oreille distraite qu'elle entendait : gisements aurifères, traces de diamants, société organisée, constructions en train, personnel nombreux, capital garanti, etc. etc.

Ces mots traversaient son cerveau sans s'y arrêter quand un nom éveilla brusquement son intérêt : Brabane.

— M. Brabane est un des nos principaux actionnaires son nom doit vous être connu.

Mais Mlle Duboul ne se souvenait plus.

Suzette faillit s'écrier : Cousine, vous en avez entendu parler par nous ! « mais un instinct la retint. On ne lui demandait rien, alors elle se tut. »

Mlle Duboul était conquise.

— C'est entendu... préparez-moi un contrat... je le signerai.

Les deux hommes étaient radieux. Ils promirent de revenir le lendemain avec le président de la Société. On agita un chiffre, et Mlle Duboul qui voyait grand, parla d'une centaine de mille francs.

Suzette restait toujours muette. Elle comprenait que cette affaire était la même que celle où M. Brabane engageait les capitaux qu'il destinait d'abord à son ami Lasselat.

Cette constatation la contrista fortement.

Ces visiteurs partis, elle n'eut plus le même entrain pour ses devoirs, mais sa cousine, toute à la joie d'augmenter son capital, ne s'en aperçut pas.

— Je te ferai un beau cadeau d'argent qui s'ajoutera à ta dot.

— Une dot, c'est ce qu'on donne à une jeune fille quand elle se marie ?

— C'est ça même.

— Eh ! bien, je ne veux pas de dot, parce

que j'aurais peur que mon mari fasse comme Bob.

— Et que fait-il le cher Bob ?

— Quand il veut quelque chose, il est fort, gentil, mais quand il l'a obtenu, je ne le reconnais plus, il retombe dans ses taquineries. Alors, mon mari pourrait vouloir mon argent et quand il l'aurait ses gentillesses seraient peut-être terminées. Et comme le dit maman, quand on est marié, c'est pour longtemps. Cousine, gardez votre argent, mon mari me prendra pauvre.

— Tu as d'excellents raisonnements, mais je crains que dans la pratique, ils ne soient pernicieux. Enfin, tu réfléchiras à ces choses plus tard. D'ici là, les traditions auront peut-être encore une fois évolué.

Le lendemain, Mlle Duboul attendit ses deux visiteurs de la veille. Ils se présentèrent exactement, accompagnés d'un personnage imposant, important, avec un nom ronflant, précédé d'un titre de marquis.

Suzette était là, mais elle s'en alla de la pièce quand ils entrèrent.

Dans le vestibule, elle remarqua des pardessus accrochés, et sous l'un deux, un papier déplié.

Elle le ramassa machinalement, parce qu'elle aimait l'ordre, et en y jetant un coup d'œil, elle lut dessus le nom de sa cousine. Une curiosité soudaine lui fit déchiffrer les mots qui venaient à la suite, et avec effroi, elle comprit que cette société était fictive et que tout serait

mis en œuvre pour soustraire de l'argent à deux capitalistes importants :

Suzette ne put poursuivre son intéressante lecture car une main s'abattit sur ses doigts qui tenaient la feuille. Des yeux injectés de sang la regardaient.

L'homme rentra dans le salon croyant avoir intimidé Suzette, mais la peur était inconnue à cette dernière.

Elle bondit dans la pièce et cria :

— Ne signez rien, cousine Bertille ! on veut voler votre argent !

— Cette enfant est folle, dit l'homme qui lui avait arraché le papier des mains.

— Que dis-tu ? interrogea Mlle Duboul.

— La vérité.

— Quelle vérité ? demanda brutalement le président si compassé quelques minutes auparavant.

— Je l'ai lu... sur un papier, affirma Suzette, et bien qu'il n'y eut que des initiales, j'ai compris qu'il s'agissait de vous.

— Cette fillette rêve... dit en riant l'un des complices.

— Ma pauvre Suzette, dit Mlle Duboul, tu as dû trop manger de beignets hier soir... cela te donne des cauchemars.

— Ne donnez pas d'argent, cousine... attendez encore un peu.

— Mlle Duboul a trouvé l'exacte raison de cette intervention saugrenue, dit l'homme qui

avait arraché la lettre des mains de Suzette et lui lançait des regards menaçants.

Mais Suzette était une nature pleine de bravoure et elle riposta :

— Je sais que cette affaire est mauvaise.

— Ne nous occupons pas de cette enfant, Mademoiselle, et réglons quelques détails.

L'un des visiteurs parla :

— Je n'ai plus besoin de rester plus longtemps, ayant une course pressée. J'ai l'honneur de vous saluer, Mademoiselle. Soyez assurée de notre reconnaissance, et bientôt nous aurons le plaisir de vous entendre nous assurer de la vôtre.

Il partit sans saluer Suzette.

Quelques minutes après, le téléphone retentit.

Mlle Duboul prit le récepteur, et durant qu'elle écoutait, elle poussait des exclamations apitoyées, mélangées à des mots, tels que : mais oui... tout de suite... je suis désolée... je souhaite que ce ne soit pas grave.

Quand elle eut quitté l'appareil, elle dit à Suzette :

— Ma petite fille, il faut que tu t'en ailles immédiatement. Ta maman est souffrante.

— Oh ! s'écria Suzette, alarmée.

— Ne t'affole pas... c'est sans gravité... elle a fait une chute, mais elle désire te voir.

Bouleversée, Suzette alla revêtir son manteau, mit son chapeau, empila des objets dans sa mallette et vint dire au revoir à sa tante.

— Dis à Claire de t'accompagner.

— Non, cousine, c'est inutile. L'autobus est à votre porte et il s'arrête devant la maison.

— Bon.

Les deux Messieurs, restés là, saluèrent Suzette poliment et l'un deux lui dit :

— Je vous souhaite un bon retour, mademoiselle.

Elle ne répondit pas, trouvant que cette phrase ne convenait pas au chagrin qu'elle éprouvait.

Elle dit adieu aux domestiques et s'en alla, descendant l'escalier quatre à quatre.

Sur le seuil de la voûte, un chauffeur l'accosta :

— Vous êtes Mlle Suzette qui retournez chez vos parents, parce que votre maman est souffrante ? je suis là pour vous reconduire.

— Ah ! très bien, répondit Suzette, toujours angoissée, ne se demandant même pas comment ce chauffeur se trouvait là si vite.

Elle monta dans la voiture, heureuse de se savoir rapidement menée vers sa chère maman.

Elle ne prêta nulle attention à la route au début de la course, toute préoccupée par son angoisse.

Soudain, regardant machinalement par la portière, elle ne reconnut pas son quartier. Un ennui la traversa : le chauffeur se trompait de chemin et elle serait retardée.

Elle patienta quelques instants, mais les rues lui devenaient de moins en moins familières. Elle s'apeura et frappa à la vitre qui la séparait du conducteur.

— Chauffeur ! chauffeur ! vous vous trompez de chemin... ce n'est pas par ici !

Mais l'interpellé ne tourna pas la tête, dédaignant de répondre. Il accéléra la vitesse et Suzette épouvantée, comprit qu'on la dirigeait vers une destination inconnue.

Que faire ?

Suzette était trop raisonnable pour penser qu'elle pouvait sauter par la portière. Ce n'était pas la peine de risquer de se tuer, alors que sa maman était déjà malade.

Mais pourquoi le chauffeur prenait-il cette route et marchait-il si vite ? Elle ne parvenait pas à saisir le mot de l'énigme.

Les minutes parurent longues à la malheureuse Suzette. Elle conjura son ange gardien de la protéger.

La voiture ralentit son allure. Soudain Suzette se figura que sa maman était peut-être dans une clinique et que c'était là qu'on la conduisait.

L'automobile s'arrêta. Suzette ouvrit la portière prestement et descendit. Elle demanda :

— Où sommes-nous ?

— Au delà de Vincennes.

— Maman est dans une maison de santé ?

Le chauffeur regarda le fillette et répondit :

— Oui.

— Ah ! bon... répliqua Suzette, soulagée d'une part et angoissée davantage de savoir que sa maman n'était pas dans leur appartement.

Le chauffeur ouvrit la porte d'une villa où

Suzette entra, derrière lui. Elle le suivit, alors qu'il montait deux étages rapidement. Il poussa la porte d'une salle, la referma sur Suzette et partit.

Celle-ci attendit, mais personne ne vint.

Au bout de quelques minutes, elle alla vers l'entrée et constata non sans stupeur que la porte était fermée à clef.

Intriguée, elle patienta encore, réfléchissant à son étrange situation. Elle en déduisit qu'on opérait sa maman et qu'il ne fallait pas qu'on la dérangeât. Elle finit par trouver tout naturel qu'on eût fermé la porte, car, sûrement, elle aurait couru au chevet de la chère malade.

Pleine d'inquiétude, elle pria pour que tout sa passât bien.

Les minutes passèrent, les heures s'écoulèrent, et Suzette, dans les larmes et les sanglots se demandait ce qui se passait.

Elle pensait qu'on la punissait pour ses fautes, pour son audace, le trouble qu'elle causait.

Elle était dans un état de surexcitation affreuse, et sentait la faim qui creusait son estomac.

Elle se figurait que sa maman n'était plus et elle poussa des gémissements désespérés, mais rien ne faisait se rouvrir cette horrible porte.

Depuis longtemps, elle avait compris que la maison était inhabitée.

Peu à peu, Suzette se calma et réfléchit.

Il lui parut bizarre soudain, qu'un des hommes en visite chez sa cousine, fût parti, laissant les autres. Elle trouva extraordinaire, maintenant que ce chauffeur fût là, si tôt, après le coup de téléphone.

Subitement, elle murmura : « Ils » ont voulu me tenir ici, enfermée, pour que je n'empêche pas ma cousine de donner son argent. « Ils » ont eu peur que j'aie propagé la vérité au dehors ce qui aurait fait manquer leur coup. « Ils » me délivreront quand ils auront l'argent de cousine Bertille et celui de M. Brabane. Eux, « ils » prendront la fuite. Il ne faut pas !

L'agitation de Suzette reprit. Comment faire pour s'évader de cette pièce. Comment prévenir à temps, M. Brabane.

Elle était désespérée. Elle frappa la porte avec furie, mais cette dernière résista. Elle regarda autour d'elle. Une seule fenêtre éclairait la pièce mais elle était close. Ses carreaux étaient brouillés de façon que l'on ne pût voir dehors. De plus, devant cette fenêtre, un grillage épais condamnait l'ouverture. L'air ne pouvait arriver que par le haut, d'une imposte que Suzette n'atteignait pas.

Puis, c'était un deuxième étage. Impossible de sauter.

La fillette comprit de plus en plus qu'on l'avait séquestrée là, et qu'elle y demeurerait jusqu'à ce que l'argent de Mlle Duboul fût entre les mains des aigrefins.

L'énergie lui revint et elle chercha le moyen de sortir. Elle murmura : Décidément, il n'y a que la porte pour m'en aller.

Elle examina la serrure et la gâche avec soin.

Ses réflexions se concentrèrent sur cette dernière.

Il fallait la démonter. Elle était pourvue de deux vis à tête ronde qui étaient quelque peu rouillées ce qui désola Suzette.

Elle était industrielle et avait observé beaucoup de choses. Elle avait retenu notamment qu'une vis se visse à droite et se dévisse à gauche.

Elle ne possédait pas de tournevis, mais elle savait qu'un petit sou de bronze pouvait en faire l'office. Son salut était dans ce petit sou, qui n'était plus bon à grand'chose maintenant, lui avait assuré Justine.

Cependant, aujourd'hui, il la sauverait peut-être et rendrait du même coup, service à Mlle Duboul et M. Brabane.

Elle chercha dans son sac, elle était presque sûre d'en avoir un troué comme fétiche. Elle le trouva.

Mais tant de poussière était accumulée dans les vis de la gâche qu'il lui fallut bien les nettoyer, ce à quoi elle procéda en employant sa lime à ongles.

L'ardeur qu'elle apportait à ces opérations l'empêchait de trop penser. Sa confiance reve-

nait et elle se persuadait de plus en plus que sa chère maman n'était pas malade.

Mais vite, vite, il fallait sortir avant que le but des escrocs fut atteint.

Et l'activité de Suzette reprenait un nouvel élan. Enfin, elle put appliquer le sou dans la vis, mais elle ne put la faire tourner. Ses doigts étaient faibles et fragiles. Elle prit son mouchoir pour envelopper le sou et avoir plus de prise.

La rouille serrait le fer. Navrée, elle se dit qu'il aurait fallu de l'huile pour graisser cette ferraille.

Elle chercha de ses regards, ce qui pourrait lui servir pour dérouiller. Ses yeux se posèrent sur une lampe à pétrole, dont la mèche balayait le récipient sans liquide. Peut-être restait-il dans la mèche une goutte de pétrole qui suffirait.

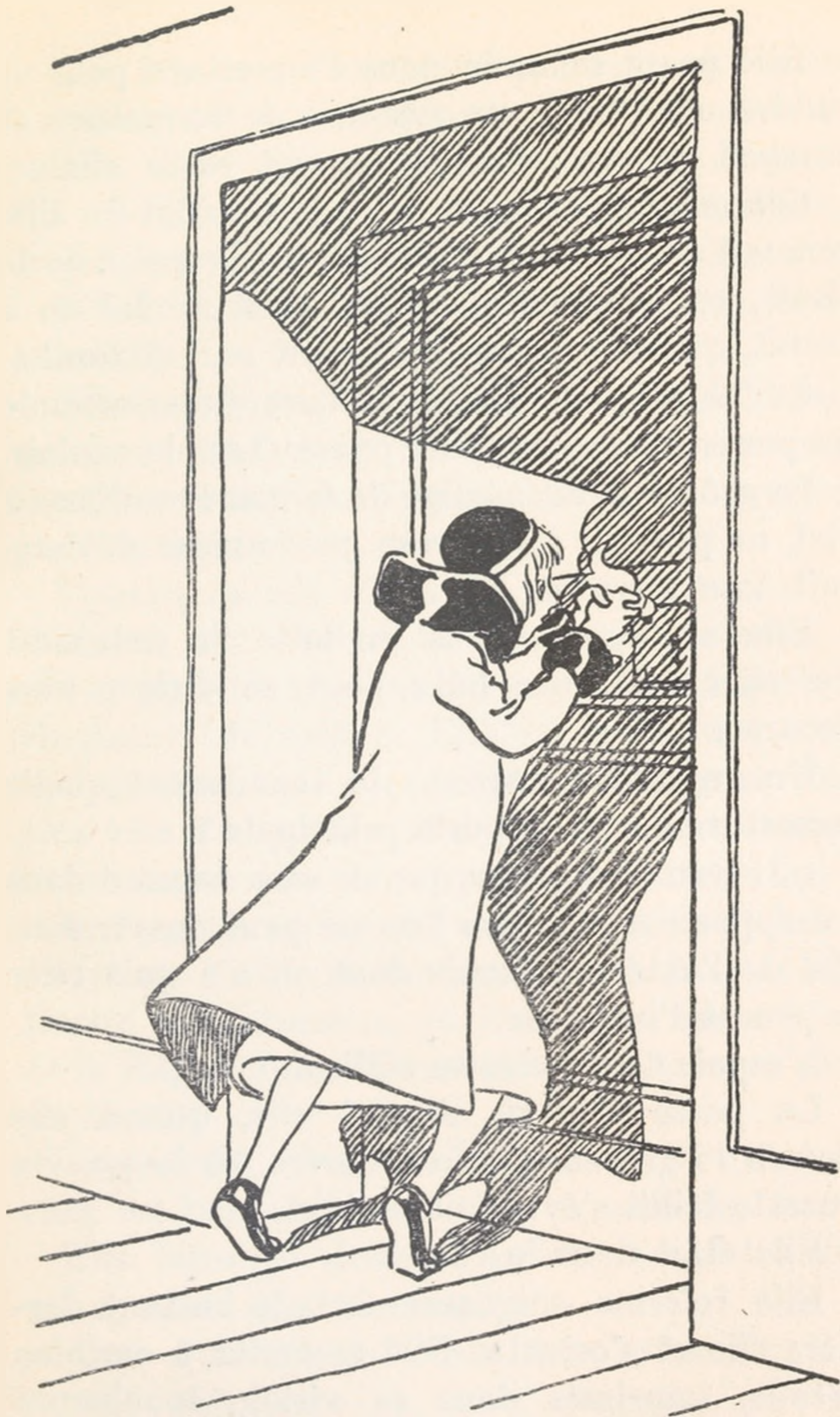
Elle enleva le bec et constata, non sans satisfaction que le coton était humide. Elle en frotta les vis, le pressant, afin d'extraire le plus possible de pétrole.

Elle attendit quelques minutes et reprit son travail. Elle eut le bonheur de sentir la vis bouger. Elle s'acharna et parvint à la sortir de son alvéole. Elle recommença le même travail pour la seconde et la gâche céda.

La porte s'entrebailla.

Suzette poussa une exclamation de joie et elle se crut délivrée. Elle tira sur la porte, mais une chaîne la retenait.

La malheureuse Suzette jeta un cri de désespoir.



Elle eut le bonheur de sentir la vis bouger

Elle passa sa main dans l'ouverture pour se rendre compte de ce système de fermeture et comprit qu'un cadenas fermait cette chaîne.

Comment parvenir à un résultat ? Elle remuait le cadenas d'une main, le palpait, le tirait, en se demandant s'il était à clef ou à secret, quand soudain il s'ouvrit seul et tomba.

Ce fut pour la fillette, l'affaire d'une seconde de pousser la porte et de passer dans le couloir.

Le geôlier avait négligé de fermer le cadenas à clef, ne pensant pas que sa prisonnière dévisserait une serrure.

Elle s'empara de sa mallette et descendit l'escalier en toute hâte pour se diriger vers l'entrée.

Une nouvelle angoisse la tenaillait ! quelle fermeture aurait la porte principale ?

« Je veux supposer que ce sera comme dans les appartements, que l'on ne peut ouvrir sans clef de l'extérieur, mais dont on n'a qu'à tirer le pêne à l'intérieur.

L'espoir de Suzette se réalisa.

La porte s'ouvrit devant elle, quand elle tourna le gros bouton de cuivre, et la pauvre Suzette faillit s'évanouir de joie.

Elle était dans la rue !

Elle referma soigneusement le battant derrière elle et s'orienta. Elle reconnut à certains détails, imprimés dans sa vision, le chemin par lequel elle avait passé.

Elle cherchait un tramway ou un autobus.

Une fois dans l'un de ces véhicules elle savait qu'elle serait hors de danger et près de son but.

Elle n'en apercevait nulle trace dans la rue où elle se trouvait et elle craignait d'avoir trop à marcher et le temps lui manquait.

L'endroit était assez désert malgré quelques passants.

Elle avança cependant assez rapidement bien qu'elle sentit la faim. Son déjeuner lui manquait et elle estimait que quinze heures ne devaient pas être loin.

Pourvu qu'elle n'arrivât pas trop tard !

Enfin, elle tourna le coin d'une avenue et elle aperçut un autobus qui se profilait à quelque vingtaines de mètres. Elle en éprouva un réel soulagement, et elle faillit courir pour être plus vite à sa portée. Mais elle se retint voulant rester calme afin de ne pas se faire remarquer.

Enfin, elle arriva devant la station et lut la direction : elle se trouvait entre Nogent-sur-Marne et Vincennes, et l'autobus allait place de la République. Elle n'était plus dans un pays perdu.

Cependant, elle ne voulait pas se rendre d'abord chez les Brabane, mais chez sa cousine.

Elle bifurqua donc et arriva chez cette dernière, vers seize heures.

Avec quelle satisfaction, elle salua Virginie, Sosthène et Claire !

Mais elle ne s'attarda pas à répondre à leurs questions. Ils lui demandèrent cependant des

nouvelles de sa mère, croyant qu'elle l'avait vue.

— Vous saurez tout un peu plus tard !

Elle s'engouffra comme un tourbillon dans le salon où rêvait Mlle Duboul et lui cria :

— Vous n'avez rien signé ?

— Tu m'as fait peur ! Et ta maman ?

— Maman se porte bien !

— Comment ! pourquoi m'a-t-on téléphoné quelle était très malade ?

— Je suppose qu'elle se porte bien, rectifia Suzette, qui avait parlé selon sa propre conviction, mais je ne l'ai pas vue.

— Quelle est cette énigme ?

— Ma cousine, je n'ai guère de temps à perdre... j'ai encore une tâche écrasante à remplir.

— Comment ?

— Sachez seulement que je sors d'un guet-apens. Séquestrée, je me suis évadée pour sauver votre argent.

— Que racontes-tu ?

— Ne signez rien, cousine, et ne donnez pas de capitaux à ces vampires.

Abasourdie, presque terrorisée, cousine Bertille s'écria d'une voix rauque :

— Est-ce imagination ou vérité ?

— Vérité ! vérité ! rugit Suzette. J'ai lu un papier, comme je vous l'ai dit, et pour m'empêcher de parler, ils m'ont enfermée. Le coup de téléphone provenait d'eux ! En bas, une automo-

bile m'attendait, c'était la leur avec un homme de leur bande ! Le chauffeur m'a emmenée du côté de Nogent.

— Ne viens-tu pas du cinéma ?

— Non... non

— Tu en es sûre ?

— Oui, cousine.

— C'est de la fantasmagorie !

— A quelle heure devez-vous signer ?

— Vers dix-huit heures et demie. J'ai fait demander à mon banquier quelles étaient mes disponibilités.

— Ah ! je suis arrivée à temps ! Je cours chez M. Brabane. Sans doute pour lui est-il trop tard, mais l'essentiel est que ces hommes n'aient pas encore pris la fuite.

— Tu me bouleverses ? Tu connais M. Brabane ?

— Ce sont de nos amis... il est sollicité aussi.

— Je crois bien ! il doit même apporter un gros appoint.

— Qu'ils « vous » disent ! pour que vous en donniez autant mais je vais l'éclairer.

— Je te conseille de prendre la carrière de détective.

— Oh ! non, j'aime la paix.

— Ah ! cela te va ! tu mets tout le monde en effervescence avec tes histoires.

— Ce n'est pas de ma faute. Au revoir, ma cousine je remets ma mallette dans ma chambre. Puis, je galope chez M. Brabane.

— Alors, tu ne vas pas voir tes parents ?

— Non, puisque vous avez besoin de ma présence.

— Et si ta mère était tout de même malade ?

— Mais non... c'était une feinte ?

— Quel instinct ! quel courage ! Tu n'as pas peur de rencontrer ici, ces gens, tout à l'heure ?

— Pas du tout... d'ailleurs je serai avec M. Brabane, j'y compte.

— Peste !

— Je vais prévenir à l'office qu'on ait l'œil sur vous.

— Ouais ! tu m'épouvantes ! et moi qui suis clouée ici.

— Justement... il faut prendre des précautions. Je vais recommander à Sosthène de poser un paquet de poivre à portée de votre main.

— Du poivre ? pourquoi faire ?

— Pour le jeter dans les yeux de ces malandrins, il paraît que cela fait tellement de mal qu'ils ne pensent plus qu'à eux.

— En voilà un système de défense ! Dis-moi... tu n'as jamais entendu de voix ?

— Des voix ?

— Oui, sans quoi je te prendrais pour Jeanne d'Arc.

— Ah bon ! non, ma cousine, mais je bouterai quand même dehors vos malandrins.

Et Suzette, avec son estomac demandant de

la nourriture s'en alla stoïquement vers la demeure des Brabane.

Elle avait prévenu Sosthène de bien veiller sur sa maîtresse, et elle lui recommanda de se faire raconter par Mlle Duboul les agissements des trois compères.

Les domestiques se précipitèrent près de leur maîtresse pour avoir des explications.

Ils la trouvèrent tellement agitée, qu'elle s'était redressée sans plus songer à ses rhumatismes. Elle narra la singulière confidence qu'elle venait de recevoir de Suzette.

— C'est-y Dieu possible ! s'écria Virginie

— Quelle énergie montre mademoiselle Suzette ! murmura Sosthène.

— Moi, j'ai peur, dit simplement Claire. Et quand je pense que je me suis moquée de Mam'zelle Suzette ! Je voulais dire la vérité comme elle et je lui ai reproché son nez pointu... termina-t-elle en éclatant en sanglots.

Sosthène répliqua gravement :

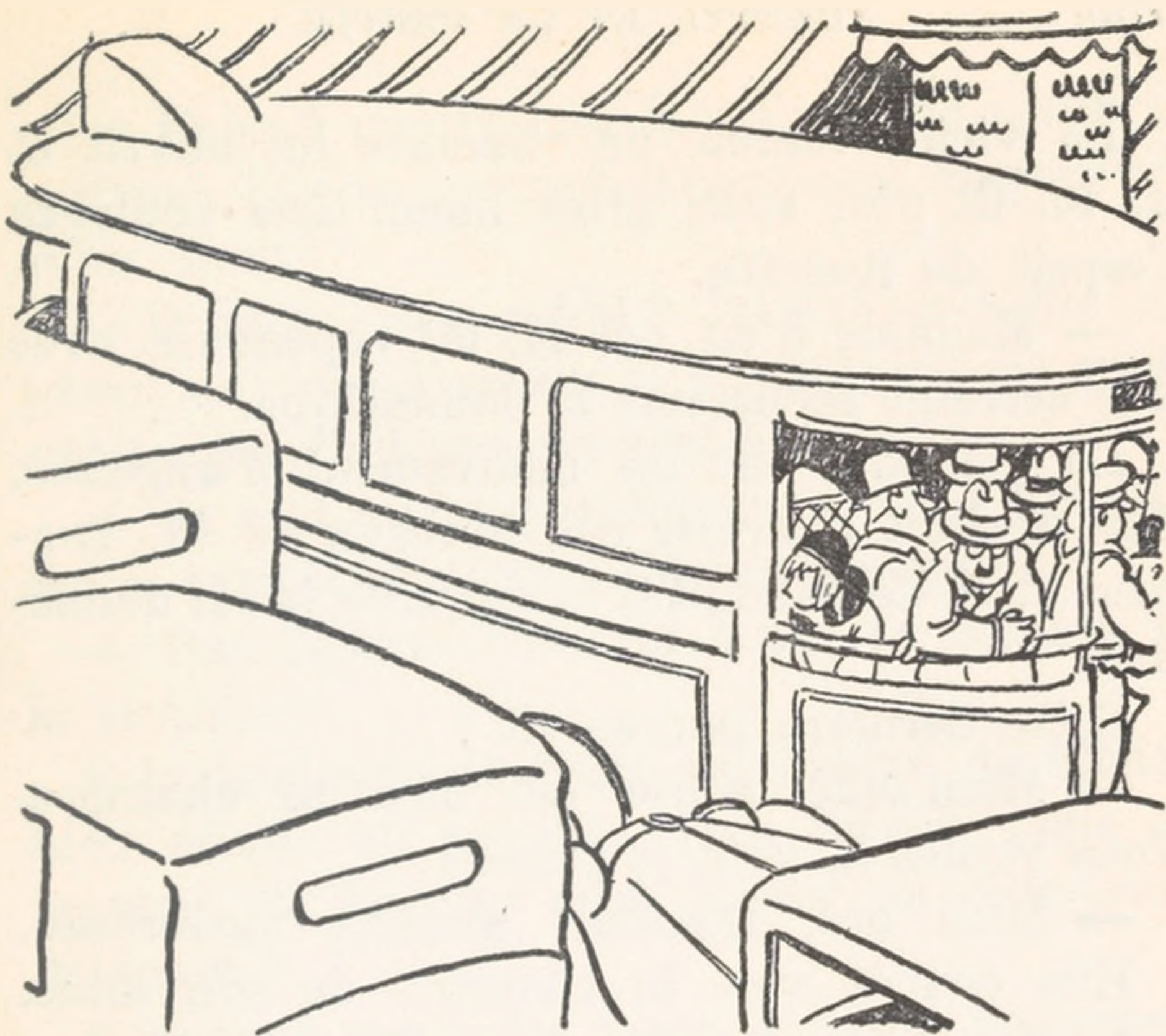
— J'ai compris que Mlle Suzette ne disait pas la vérité pour s'amuser, mais pour rendre service... je suis un peu dans ses idées... mais tout le monde ne peut pas se rendre compte. Il faut de la bravoure pour oser ce qu'elle fait. J'espère que M. Brabane la croira et reviendra avec elle.

Virginie essuyait elle aussi, des larmes d'émotion et Mlle Duboul ne savait plus que penser devant les sages réflexions de Sosthène,

Journal of the ...

Faint, illegible text covering the majority of the page, likely bleed-through from the reverse side.

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or date.



VIII

Suzette se rendit chez Mme Brabane.

Elle ne possédait plus la même confiance que lorsqu'elle y était allée la première fois. Elle se remémorait avec un peu d'effroi, la scène où la fureur de la pauvre dame était si véhémement.

Mais Suzette voulait racheter ses torts en prévenant le père de son amie. Elle se disait qu'il serait impossible qu'on lui en voulût encore devant ses tentatives de conciliation.

Ce fut donc le cœur tremblant qu'elle sonna de nouveau, à cette porte.

La vieille femme de chambre lui ouvrit et ne lui fit plus aussi grise mine. Cela soulagea l'esprit de Suzette.

— Madame n'est pas là, dit cependant avec une certaine sécheresse la domestique.

La visiteuse eut un mouvement d'angoisse. Elle désirait l'adresse des bureaux de M. Brabane et se demandait si la servante la lui donnerait.

Cette dernière poursuivit :

— Mam'zelle Marie est dans sa chambre. Vous voulez la voir, je pense ?

— Mais oui, répondit Suzette rassérénée. Elle courut vers la chambre de son amie. Marie, assise près d'une table, cousait avec application.

— Oh ! c'est Suzette ! s'écria-t-elle gaîment.

— Bonjour Marie.

Puis, tout de suite, la craintive Marie reprit :

— Tu viens encore pour avoir un entretien avec maman ?

— C'est plutôt à ton père que je voudrais parler cette fois. Je suis très pressée. Pourrais-tu me donner l'adresse de son bureau ?

Marie interloquée, regardait son amie.

A ce moment, la pauvre Suzette, mourante de faim, ferma les yeux et devint toute pâle.

Marie eut peur et s'écria :

— Qu'as-tu donc ?

— J'ai faim, soupira Suzette en s'écroulant dans un fauteuil.

— Faim ? questionna Marie qui ne comprenait pas. Elle se demandait comment on pouvait avoir faim.

— N'as-tu pas goûté ? interrogea-t-elle en jetant un coup d'œil sur la pendule qui ne marquait cependant que dix-sept heures.

— Je n'ai même pas déjeuné, avoua Suzette qui se remettait de sa faiblesse passagère.

— Pas déjeuné ? s'écria Marie au comble de la stupeur.

Cela bouleversait toute sa routine de fillette bien élevée et paisible. Que faisait donc la maman de Suzette pour laisser sa fille sans déjeuner ?

Son amie avait-elle à son actif de nouveaux exploits répréhensibles pour qu'on la punit de cette manière ?

Elle s'imagina que Suzette avait été condamnée au pain sec et à l'eau et qu'elle avait préféré se sauver plutôt que d'accepter ce repas.

Aussi ne bougeait-elle pas. Elle ne se croyait pas autorisée à alimenter Suzette du moment que ses parents en décidaient autrement.

Suzette dit d'une voix faible :

— Je t'en prie, donne-moi quelque chose à manger.

— Je n'ose pas.

— Pourquoi ?

— Je suppose que tes parents t'ont punie et que tu t'es sauvée, ne voulant pas de leur pain sec.

Suzette eut le courage de sourire en répondant :

— Non... non... tu n'y es pas du tout ! Donne-moi un peu de pain, n'importe quoi, ou je vais perdre connaissance.

Devant ce danger et la pâleur de son amie, Marie se précipita vers la cuisine.

Elle était déroutée par cet événement.

Elle revint apportant une tranche de viande sur une assiette, suivie de la cuisinière avec un plateau sur lequel était du thé.

Suzette remercia de son mieux. Elle regarda le pain, la viande, le jambon et le beurre, mais énergique, elle commença par boire une gorgée de thé avec du lait, afin de ne pas contracter son estomac en lui lançant des aliments solides.

Quand elle sentit qu'il était bien ouvert et prêt, au bout d'une dizaine de minutes, à recevoir de la nourriture substantielle, elle prit l'assiette garnie et mangea posément, lentement.

Marie la contemplait sans un mot. Elle se rassérénait à la vue de son amie reprenant vie et couleurs.

— Cela va mieux, murmura Suzette, je ne savais pas qu'avoir faim, pouvait causer autant de malaise. Ah ! que je plains les pauvres.

A mesure qu'elle se restaurait, elle regardait plus fixement le visage de Marie. Elle finit par dire :

— Depuis que ma faim s'assouvit et que je

vois plus clair, il me semble que ta figure est changée. Je te trouve moins laide.

Marie rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Elle hésita, puis murmura :

— J'espère, en effet, que je le suis moins.

— Qu'as-tu fait ?

— C'est presque un secret, mais, comme c'est à toi que je devrai d'être plus présentable, je vais te le confier. Maman était désespérée quand tu lui as exprimé ta façon de penser sur nous. Ensuite, elle a réfléchi, et, après s'être renseignée, elle m'a conduite chez une doctoresse. Je suis un traitement pour corriger ma denture, j'en suis un autre pour mes taches de rousseur ; quant à mon nez gonflé, on le soigne, de façon qu'il soit réduit à des proportions moins extravagantes. Mes cheveux, trop roux sont soumis à des lavages qui atténuent leur teinte.

— Que c'est bien ! s'écria Suzette heureuse, tu vas devenir très jolie.

— La doctoresse a assuré à maman, qu'à 18 ans, je serais bien, dit Marie modestement. Je commence à le croire, puisque tu t'aperçois déjà d'un changement en mieux.

— C'est extraordinaire ! Ton œil même ne cligne plus.

— Non, il reste en paix. C'était un tic nerveux et on y remédie. Si on n'y avait pas fait attention, a-t-on dit à maman, mon œil serait devenu minuscule à force de cligner sans arrêt.

— Oh ! que cela aurait été un désastre !

— Aussi quel service nous as-tu rendu à Paul et à moi ! Mon frère suit aussi un traitement, bien que pour un homme, la beauté ne soit pas utile.

— La laideur non plus, riposta Suzette non sans sagesse. Alors ta mère est ravie et m'en veut moins ?

— Elle ne t'en veut plus du tout et a l'intention de vous envoyer une invitation pour les grandes vacances. Mais elle attendait des résultats encore plus satisfaisants, avant de retourner chez ta mère. Ne dis donc rien d'avance.

Marie riait et Suzette était ravie.

Soudain, elle s'écria :

— Il ne s'agit pas d'oublier ma mission ! Bavarder est agréable, mais je n'ai pas de temps à perdre. Je t'ai écoutée parce que je n'en pouvais plus et que j'étais affamée, mais il y a vingt minutes que je suis ici.

— Oh ! interrogea Marie déçue, ne m'apprendras-tu pas ce qui t'est arrivé ?

— Ce serait trop long. Tu le sauras bientôt d'ailleurs. Vite, l'adresse du bureau de ton père ?

Marie donna l'indication que Suzette réclamait et cette dernière se sauva presque en courant :

— Au revoir et merci !

Suzette s'engouffra dans un autobus et arriva devant l'immeuble où M. Brabane avait ses bureaux.

— Je voudrais voir M. Brabane, dit-elle à

l'introducteur qui sommeillait dans une antichambre confortable.

Cet homme toisa Suzette d'un air protecteur. Il était grand, elle semblait petite à côté de lui, et il la regarda de haut, sans rien dire, pas encore bien réveillé.

Voyant cette fillette pleine d'assurance, il dit :

— Vous voulez voir M. Brabane... vous avez une lettre d'introduction ?

— Non.

— Il vous a donné rendez-vous ?

— Non.

— Alors, vous croyez qu'on peut déranger ainsi M. Brabane ? vous venez apporter votre tirelire pour faire partie d'une société ?

Le ton goguenard excita l'amour-propre de Suzette qui répliqua fermement :

— Vous allez avertir tout de suite M. Brabane de la présence de Mlle Suzette Lassonat. Vous lui direz que j'ai une chose urgente à lui communiquer, sans quoi, croyez-moi je ne serais pas ici.

Les paroles rapides, autoritaires de Suzette, médusèrent l'homme pour un instant.

Mais le peu de majesté de la visiteuse lui fit encore dire :

— C'est bon... c'est bon... qui me prouve que vous racontez la vérité ?

— Je dis toujours la vérité.

— Ça, c'est encore plus extraordinaire ! Et

si on vous questionnait sur ce que je faisais quand vous êtes entrée ici, que répondriez-vous ?

— Que vous dormiez... et j'ajoute, que si c'est ainsi que vous gagnez votre argent, vous ne devez pas être fatigué à la fin de la journée.

— Quoi... qu'est-ce que vous dites ?

— Ne me faites pas répéter, je suis pressée.

— Et vous vous figurez que je vais vous introduire auprès de M. Brabane, alors que vous m'injuriez en me traitant de paresseux ! Je ne connais que ma consigne. Pas de convocation, pas de carte d'introduction, alors, pas de M. Brabane.

Et le Cerbère féroce poussa Suzette vers la sortie. Mais elle était agile. Elle exécuta un saut de côté et se rua sur une porte qui lui faisait face. Elle se trouva dans une seconde antichambre et avant que l'introducteur ait pu la rattraper, elle se précipita sur une autre entrée qu'elle ouvrit. Elle aperçut alors, au fond d'une grande pièce, M. Brabane assis devant un vaste bureau et causant avec deux messieurs graves.

— Tiens ! c'est Suzette Lasselat ! comment es-tu venue t'égarer ici ? demanda-t-il en riant.

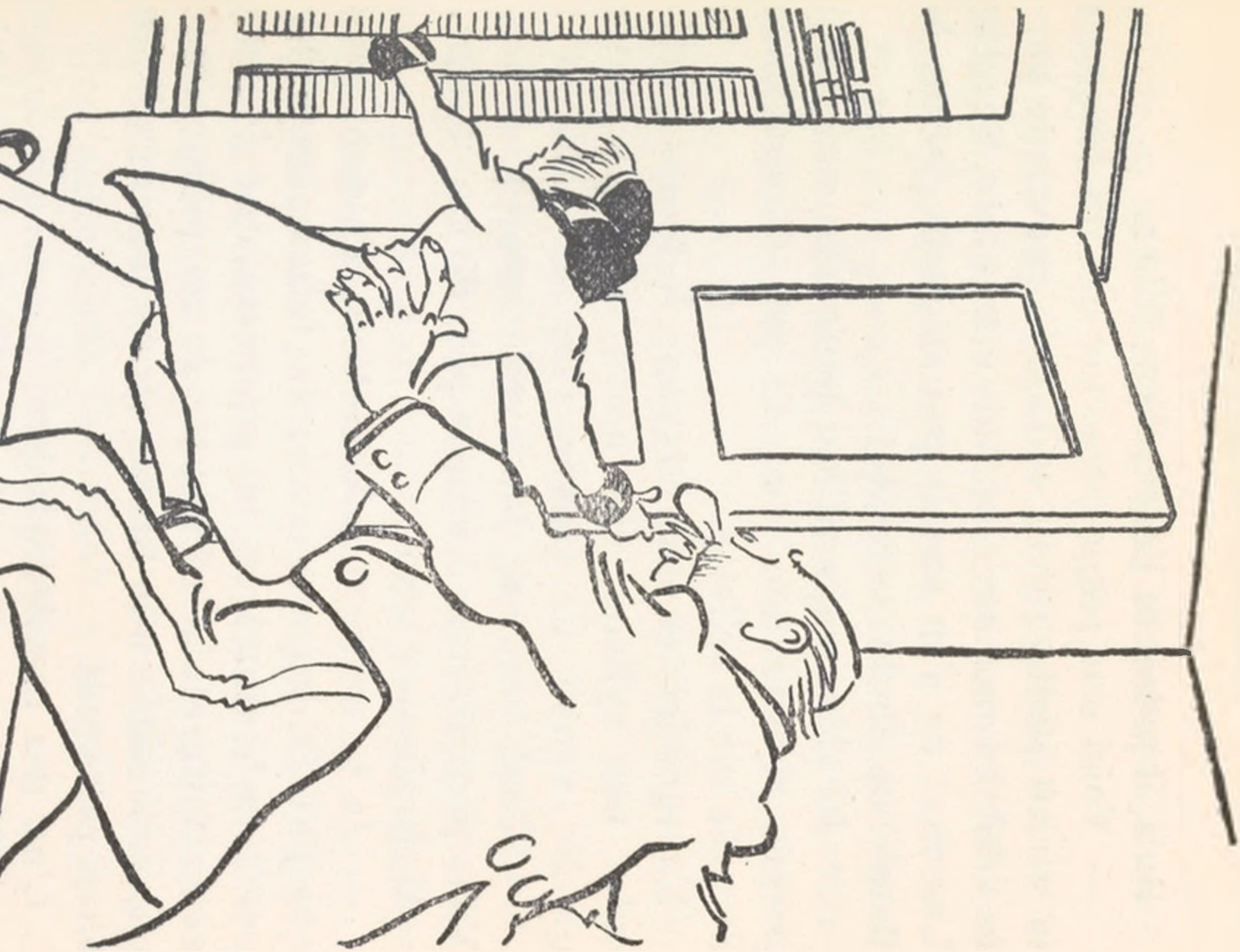
L'introducteur vaincu, referma doucement l'huis en constatant l'accueil familial fait à la jeune visiteuse.

— C'est pour une affaire sérieuse, précisa la fillette.

— Ah ! dit M. Brabane, sans se départir de son sourire.



Elle exécute un saut de côté et se rua sur une porte



W. J. K.

Puis, il présenta l'amie de sa fille :

— Voici une jeune personne qui dit toujours la vérité quelle qu'elle soit. Cela provoque parfois des drames, mais, comme une sainte, Suzette Lassonat ne s'en soucie pas et garde ferme, le flambeau de la véracité.

— Je viens aujourd'hui pour une vérité qui presse, riposta non sans un peu d'impatience Suzette sur la sellette.

Et, sans laisser à M. Brabane, le temps d'articuler une syllabe, elle narra les événements qu'elle venait de traverser et elle acheva :

— Tout ceci est pour vous rendre service. Vous pouvez vous informer près de ma cousine.

M. Brabane s'écria :

— Je te crois sans hésitation, d'autant plus que j'avais des soupçons : Je faisais surveiller ces bonshommes et la promesse que je leur avais faite était un appât. Je ne m'imaginai pas cependant que tu me serais une auxiliaire aussi précieuse.

L'un des messieurs s'écria :

— Voici une brave jeune fille... une admirable jeune fille ! C'est le dénouement de cette organisation dont vous me parliez, l'autre jour ?

— C'est cela même !

— Vous n'avez plus qu'à courir chez Mlle Duboul, dit l'autre visiteur, et passer au commissariat pour faire arrêter ces malandrins, les mains dans le sac !

— J'attendais l'occasion et je n'espérais pas

qu'elle se présenterait si vite et si bien ! Bonne petite Suzette !

— C'est une chance d'avoir parmi ses relations, une enfant aussi observatrice et réfléchie, reprit l'un des deux visiteurs.

Suzette ne paraissait pas entendre ces éloges. Elle ressentait simplement une profonde satisfaction en apprenant que M. Brabane se méfiait de cette Société !

Suzette ainsi n'avait pas de mal pour le convaincre.

Elle le pressa pour partir.

Mais il fallait qu'il téléphonât à la Sûreté.

Toujours le commissaire, murmura Suzette en se souvenant de l'étonnante journée, passée à chercher son frère soi-disant perdu.

Craignant de perdre du temps, M. Brabane chargea ses deux amis de téléphoner à sa place.

Il régla donc une marche à suivre et s'en alla en compagnie de Suzette chez Mlle Duboul.

Son automobile l'attendait à la porte et ils furent rapidement à destination.

La bonne demoiselle n'avait pas cessé d'être agitée et le moindre coup de timbre la faisait tressaillir.

Quand elle vit entrer M. Brabane avec Suzette elle jeta une exclamation de joie. Sans le connaître elle devina que c'était lui et elle fut rassurée.

M. Brabane téléphona à ses amis qui lui dirent que tout était organisé selon leurs plans. Il fallait laisser croire aux escrocs qu'on leur

donnait l'argent. Mais ils ne pourraient sortir de la maison avec leur vol.

Mlle Duboul avait candidement préparé son chèque pour les malandrins, mais elle se sentait une toute petite fille auprès de Suzette.

Il fut décidé que cette dernière ne se montrerait pas, afin que les hommes la crussent toujours sous clef.

Et Mlle Duboul en compagnie de M. Brabane attendit l'heure fatale.

Les hommes furent exacts. A dix-huit heures ils se présentèrent et leurs visages étaient radieux.

Quand ils reconnurent M. Brabane, ils furent un moment interloqués, car ils avaient pris rendez-vous avec lui pour le même jour, un peu plus tard.

M. Brabane, souriant, s'empressa de dire qu'il était un des familiers de la maison de Mlle Duboul et qu'il venait souvent lui rendre visite.

Ce fut expliqué d'une façon si naturelle que les hommes furent sans méfiance.

Dans sa cachette, Suzette entendait ces gros mensonges et elle en était terrifiée, mais n'était-elle pas cachée, elle, pour les besoins d'une bonne cause ?

Les visiteurs parlèrent de choses banales pour entamer une conversation et poussèrent même l'hypocrisie jusqu'à demander des nouvelles de la charmante fillette qu'ils avaient vue le matin chez Mlle Duboul.

Cette dernière eut bien du mal à ne pas laisser éclater son indignation, et Suzette, elle aussi, se retint de toutes ses forces, pour ne pas sortir de la pièce où elle se tenait silencieuse et aux écoutes.

Enfin, Mlle Duboul tendit son chèque, dont les escrocs s'emparèrent avec une hâte qu'ils essayaient de dissimuler.

Ils se levèrent de leurs sièges, s'inclinèrent devant la bonne demoiselle en lui promettant des intérêts merveilleux. Ils serrèrent la main de M. Brabane et franchirent le seuil du salon.

Derrière la porte, des inspecteurs de la Sûreté les attendaient. Ce fut pour eux l'affaire de quelques minutes d'enfiler les menottes aux voleurs et de leur reprendre le chèque.

— Nous sommes pris ! cria l'un.

— Qui a pu nous trahir ? s'étonna l'autre.

Ils ne se doutaient guère qu'une fillette était la cause de leur capture précipitée.

Sous bonne escorte, ils furent emmenés et subirent un premier interrogatoire.

Ils commencèrent par protester de leur innocence malgré les premières paroles qu'ils avaient prononcées, attestant leur culpabilité.

Mais quand on leur prouva qu'ils devaient partir le lendemain pour l'Amérique, que leurs places étaient retenues en chemin de fer aussi bien qu'en bateau, ils s'abstinrent de nier davantage.

Leur coup était manqué. Il leur avait semblé

cependant, que tout était bien réglé. Ils avaient fabriqué de belles références et se croyaient sûrs de l'impunité.

Ces détails furent sus le lendemain seulement de Mlle Duboul et de Suzette.

La fillette continuait de tenir compagnie à sa cousine qui ne cessait de la complimenter sur son sang-froid. C'est dans ces dispositions que M. Brabane les trouva quand il revint pour leur apprendre les détails concernant la bande des escrocs.

Il restait fort ému de la belle conduite de Suzette et il lui dit qu'il allait féliciter ses parents sans tarder.

Elle l'en dissuada :

— Attendez encore un peu Monsieur. Il vaut mieux que Mme Brabane vienne voir maman quand cela lui sourira. J'ai revu Marie et cela m'a fait grand plaisir. Je sais que sa maman n'est plus fâchée contre moi et j'en suis bien soulagée. Mais je crois qu'il est préférable de laisser agir Mme Brabane, comme elle l'a décidé.

— Mais, objecta M. Brabane en riant, me sera-t-il permis au moins de continuer avec ton père, les pourparlers engagés avec lui ?

— Oh ! oui, répondit Suzette avec élan, et il sera bien heureux !

Elle paraissait si émue que M. Brabane en fut très touché.

— Alors, si j'ai bien compris, ce n'est pas

encore le moment de révéler ta belle conduite à tes parents ?

— Non, Monsieur... je craindrais que papa et maman ne s'inquiètent et qu'ils me fassent rentrer de tout suite. Or, maman n'est pas malade, puisqu'elle m'a téléphoné ce matin... sans se douter des événements d'hier.. Ici, je rends service à ma cousine Bertille.

— Je vous dis, Monsieur, que cette petite est plus avisée qu'un ambassadeur ! s'exclama Mlle Duboul.

— Je commence à le croire.

Puis, s'adressant à Suzette, il lui répondit :

— Tes raisons sont valables. Attendons ton retour au bercail.

Suzette fut satisfaite de se voir ainsi comprise, et, pour en remercier M. Brabane, elle lui dit :

— J'ai trouvé Marie fort embellie.

— Ah ! Ah !

— Je suis bien contente de constater que son traitement lui réussit.

— C'est à toi qu'on doit ce traitement !

— Tant mieux ! répliqua Suzette avec fierté.

Mlle Duboul fut mise au courant de cet épisode et naturellement, elle s'en amusa. Mais Suzette ne fut pas enchantée des rires de sa cousine à ce sujet.

— Cousine, vous riez et ce n'est pas bien.

Mlle Duboul s'arrêta net, dans sa joyeuse manifestation.

— Que dis-tu ?

— Attention à vous ! chère Mademoiselle, notre Suzette va vous exposer ses théories

— Cousine, reprit bravement la fillette, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de plaisanter. Si j'ai dit que nos amis Marie et Paul étaient laids, c'est que je le pensais sincèrement. Vous voyez que ma franchise a été salutaire et qu'elle a fait réfléchir Mme Brabane... puisqu'elle s'occupe de Marie et de Paul pour les embellir.

— Elle n'a pas sa pareille ! cria Mlle Duboul, au comble de la joie.

Mais cette expansion déplaisait à Suzette cependant, elle ne la releva plus. Elle pensa simplement que sa cousine manquait de jugement.

M. Brabane s'en alla en lui exprimant encore toute sa gratitude.

— J'attendrai donc tes ordres pour la divulgation de tes hauts faits, conclut-il.

— Merci, Monsieur.

Quand M. Brabane fut parti, Mlle Duboul dit :

— Je ne sais pas comment tu vas t'y prendre pour rester modeste ?

— C'est bien simple, répartit Suzette, je ne le serai pas.

— A la bonne heure ! je suis prévenue.

— Pourquoi cacherais-je que je suis contente ? J'ai rendu un service, vous en paraissez enchantés, vous et M. Brabane. Je n'ai qu'à laisser ma joie se manifester aussi. Je ne suis pas modeste

au fond de moi, et je suis obligée de me faire des remontrances pour le paraître.

— Si tu n'es pas modeste, tu es brave.

— Peut-être mais j'ai pourtant été désespérée quand je me suis vue dans cette maison. Si ces hommes, m'y avaient oubliée !

— Tais-toi, j'en frissonne d'épouvante !

— Heureusement, j'avais un petit sou ancien, percé, porte-bonheur. Je le conserverai toute ma vie, bien qu'il soit un peu tordu.

Deux jours passèrent durant lesquels, Suzette se montra fort diligente auprès de sa cousine. Elle lui faisait la lecture et écrivait des lettres sous sa dictée.

Les domestiques étaient maintenant pleins de vénération pour la petite demoiselle qui avait su si bien employer son temps.

Claire disait !

— Elle peut me dire des vérités... je la croirai et je ne me moquerai plus d'elle.

A quoi Virginie ajoutait :

— Je la savais futée, mais pas à ce point-là ! ah ! les enfants d'aujourd'hui ! quand je pense à la bêtise de mes onze ans ! Il est vrai que je n'habitais pas la ville et les enfants de ville, chacun le sait, sont en avance sur ceux des campagnes.

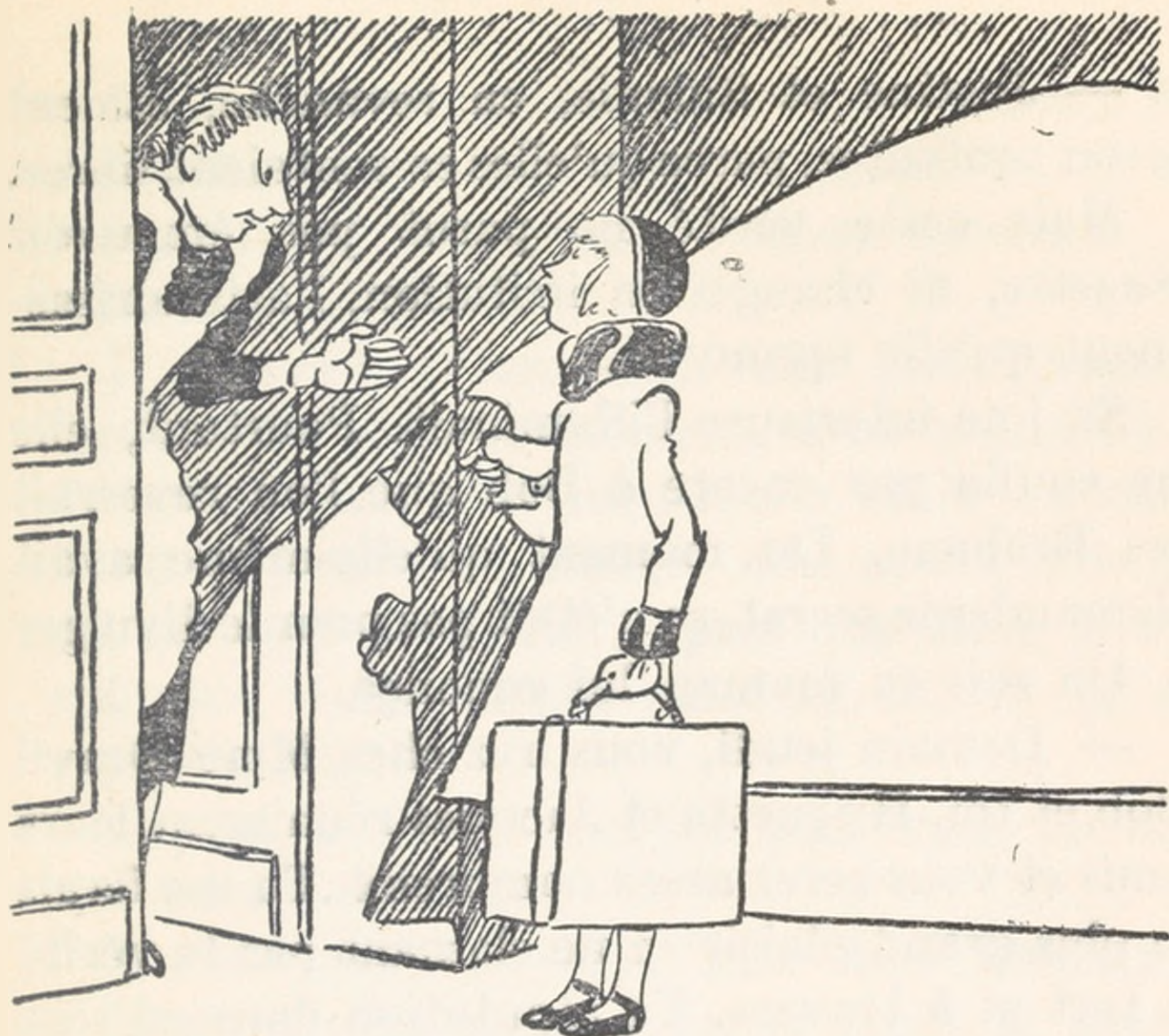
Ainsi Suzette était louangée.

Elle ne pensait cependant, plus trop à cet important événement. Ce qui l'intéressait sur-

tout, c'était l'acheminement des Brabane vers un accord amical avec les Lasonat.

Elle se réjouissait de retrouver Marie si bonne compagne, comme elle savait que Bob serait ravi de revoir Paul.





IX

Suzette rentra chez ses parents quelques jours après cette histoire. Elle fut tout à fait heureuse de reprendre ses habitudes.

Bob lui dit :

— Le temps était long sans toi. On n'entendait plus de cris à cause de la vérité. Papa s'exclamait : « Cette Suzette tient une telle place que la maison semble vide sans elle ».

Une douceur se glissait dans le cœur de Suzette en entendant ces paroles. Bob remarqua son air attendri et continua par taquinerie :

— Justine et Sidonie, en revanche, étaient assez contentes, parce qu'elles se sentaient libres.

Mais cette vérité ne parut pas émouvoir Suzette, ni changer en irritation, l'attendrissement qu'elle éprouvait..

Sa joie intérieure l'illuminait. Pourtant, elle ne confia pas encore à Bob que l'on reverrait les Brabane. Du moment qu'elle-même avait demandé le secret, ce n'était pas pour le divulger

Un soir sa maman lui annonça :

— Demain jeudi, vous irez chez Mme Dravil Bob et toi. Huguette et Jacques réunissent leurs amis et vous serez assez nombreux. Tu me ferais le plus grand plaisir en ne clamant pas la vérité à tort et à travers. Ta réputation dans ce sens grandit et tes compagnes se font une joie malicieuse de te faire parler. Cela me déplait beaucoup. Je ne tiens pas à ce que tu te donnes un rôle ridicule, et qui ne te convient pas. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Oui, maman.

Suzette était déroutée par cette défense catégorique mais elle ne s'insurgea pas, ne voulant pas lutter pour conserver à la maison cette ambiance de paix vantée par Bob.

Elle se tairait donc chez Mme Dravil.

Le lendemain, Suzette joyeuse se rendit chez leurs amis en compagnie de Bob. Ils arrivèrent les premiers. Bob resta près de son ami, en attendant les autres invités et Suzette bavarda avec son amie.

Cette dernière lui détailla le programme des distractions que sa maman devait conduire. Puis, elle lui confia sous le sceau du secret, les merveilles du goûter.

Il y avait notamment, une pièce montée, recouverte pour le moment, d'un grand dôme de mousseline sous lequel elle était invisible. Comme pour une statue, elle serait dévoilée au moment du goûter, après que Mme Dravil eût posé à chacun une question sur ce qu'elle représentait.

Il y avait un lot fort joli pour celui ou celle qui aurait deviné.

Suzette trouva cette idée très amusante.

Huguette lui montra furtivement le gâteau sous sa coiffe, par l'entrebaillement de la porte de la salle à manger.

Puis, comme des souris, elles rentrèrent dans la chambre d'Huguette, en attendant l'arrivée des convives.

Il arriva que Mme Dravil eut besoin de sa fille et elle l'appela. Suzette resta seule quelques minutes. Elle allait et venait par la chambre, et entendant revenir Huguette, elle alla au-devant d'elle jusque dans le petit salon sur lequel s'ouvrait la salle à manger.

A ce moment, des voix gaies retentirent et le défilé des amis commença.

Ce furent des rires et des cris que l'autorité douce de Mme Dravil savait atténuer sans en éteindre la gaieté. Des jeux savamment dosés

empêchèrent la lassitude, et contentèrent les filles et les garçons.

Puis l'heure du goûter survint. C'est toujours un instant agréable quand une troupe joyeuse d'enfants entrevoit une table surchargée de gâteaux.

La pièce du milieu excita la surprise.

Il y eut des exclamations intriguées. On se perdait en conjectures.

Mme Dravil parla :

— Mes enfants, je vous poserai à chacun la même question dont vous inscrirez la réponse sur un morceau de papier : quel est le sujet de la pièce montée qui se cache sous ce voile ? Pour vous aider un peu, je vous dirai que c'est très simple, très facile, et que pas un de vous ne pourrait dire que cela lui est inconnu. Je m'empresse de vous prévenir que ni Jacques ni Huguette ne sont au courant, afin que leurs bonnes petites langues n'aient pas la démangeaison de trahir ce secret.

Il y eut un temps d'arrêt pendant lequel il y eut des rires, puis Mme Dravil reprit :

— Ni mon fils, ni ma fille n'auront le droit de deviner pour laisser deux chances de plus aux amis qu'ils reçoivent. Ils vont vous distribuer papier et crayon et vous inscrirez votre réponse.

Une excitation courut parmi les groupes alors que Jacques et Huguette s'empressaient d'obéir à leur mère.

Suzette était tout à la recherche de l'énigme.

Sa nature réfléchie éliminait les personnages un à un, selon qu'elle jugeait que ce n'était pas celui en cause.

Enfin son visage s'irradia, mais elle évita de jeter une exclamation pour ne pas troubler ceux qui poursuivaient leur idée. Elle écrivit rapidement un nom et sa signature et déposa son papier dans une corbeille placée à cet effet sur un meuble.

Quand tous les invités eurent accompli ce rite, le goûter commença. Puis, quand les premiers gâteaux eurent été dégustés, Mme Dravil leva le dôme recouvrant la pièce montée et celle-ci apparut.

La maîtresse de maison poussa un cri de mécontentement.

Au lieu de se dresser la figurine gisait sur le socle.

— Qui a pu faire cela ? s'écria Mme Dravil désolée.

Personne ne répondit. Mme Dravil prenant la figurine avec une pince la montra et dit :

— Vous reconnaissez tous Jeanne d'Arc, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! lancèrent les enfants en chœur.

Suzette rougit de plaisir : sa réponse était bonne.

Mme Dravil rassemblait les morceaux de la nougatine, navrée de penser que la surprise n'était pas tout à fait aussi réussie qu'elle le désirait.

On dépouilla les papiers et celui de Suzette, était seul le juste.

— Oh ! Suzette a gagné, s'écria la maîtresse de maison, elle aura donc ce joli sac.

— Oh ! Madame, que je suis heureuse : le mien était justement tout usé.

Il y avait bien des regards d'envie vers le beau lot, mais comme il était gagné équitablement, on fêta la gagnante.

Seule, Huguette était soucieuse.

D'abord, elle était étonnée de la perspicacité de Suzette. Qu'elle eût trouvé si vite le nom de Jeanne d'Arc lui paraissait merveilleux, mais surtout, elle se repentait d'avoir montré à son amie, le nougat monté, sous son voile et d'avoir révélé qu'on poserait une devinette à son sujet.

Elle craignait que Suzette n'eût gagné trop facilement. Ce qui la tourmentait c'est qu'elle l'avait surprise près de la porte de la salle à manger.

Elle savait cependant que sa compagne était souvent citée pour son bon travail aux cours qu'elle fréquentait. Mais un doute lui restait.

Elle profita d'un moment, où pour un jeu, Suzette devait être hors de la pièce, pour venir la rejoindre et lui demander :

— Comment as-tu pu si aisément deviner que c'était Jeanne d'Arc ?

— C'était simple, riposta Suzette avec enjouement, ta maman nous ayant dit que nous connaissions tous ce personnage. Il fallait donc choisir

quelqu'un de populaire qui convint aussi bien aux jeunes filles qu'aux jeunes garçons. Il n'y avait que notre héroïne française pour être aussi familière aux jeunes que nous sommes.

Huguette contemplait son amie avec admiration.

— Tu n'as pas soulevé un tout-petit coin du voile qui cachait la pièce montée ?

— Oh ! je... commença Suzette sans s'indigner outre mesure.

Mais elle s'arrêta soudain.

— Tu ne dis donc plus la vérité ? interrogea Huguette reprise de méfiance.

— Mais si ! riposta Suzette.

Il se fit un travail dans l'esprit d'Huguette Dravil.

Si Suzette ne disait rien, c'est qu'elle ne voulait pas avouer la vérité.

Pourquoi serait-elle allée près de la porte de la salle à manger ?

C'était bien commode de raconter à tout venant qu'on disait toujours la vérité. Tout le monde le croit, de sorte qu'un beau jour, on peut tricher sans être accusé.

La fillette pensive laissa Suzette qui revint peu après dans le cercle pour le jeu en train.

Puis la réunion se termina dans un joyeux brou-haha et Suzette triomphante, montra son sac à sa maman :

— Tu as été correcte, Suzette ?

— Mais oui, maman.

— Pas de vérités trop désagréables n'ont été proférées par ta petite personne ?

— Non, maman.

Un nuage passa sur le front de Suzette, mais sa mère ne le remarqua pas.

Bob, le soir, dit à sa sœur :

— Tu ne sais pas ce qu'« ils » ont raconté ?
Ce « ils » voulait signifier les compagnons de l'après-midi.

— Non, murmura Suzette.

— Eh ! bien, « ils » ont dit que tu n'aurais jamais trouvé le nom de Jeanne d'Arc si tu n'avais jeté un coup d'œil sur la pièce montée.

— Ah ! reprit Suzette, la voix un peu changée, et qui a fait courir ce bruit ? Il y en a bien un qui a commencé à parler.

— Oui, et c'est Loulou Avole.

— Tiens ! comme c'est drôle ! s'écria Suzette.

— Jacques Dravil t'a défendue en disant que tu étais calée en histoire.

— Il est bien gentil.

— Ce n'est pas par gentillesse mais il lui avait semblé avoir vu Loulou Avole qui soulevait le dôme.

Et Suzette répondit tranquillement.

— Moi aussi, je l'ai vue... elle a même cassé le nougat.

— Oh ! s'écria Bob, et tu n'as rien dit ?

— Non, répartit Suzette, parce que maman m'avait défendu de dire la vérité, d'abord, et

puis parce que je ne voulais pas dénoncer une compagne en pleine réunion.

— Tu es une fille épatante ! murmura Bob avec une admiration non dissimulée.

— Il faut croire que j'avais mérité d'être récompensée, poursuivit Suzette, puisque j'ai gagné le sac.

— Oui, mais si tu passes pour avoir triché, ce n'est pas amusant.

— Oh ! Huguette, m'a accusée... elle m'a même demandé des précisions, par exemple : si je n'étais pas allée dans la salle à manger, si je n'avais pas regardé cette pièce montée d'un peu près.

— Oh ! et tu ne l'as pas éclairée ?

— Non, parce que je voulais obéir à maman.

— Elle a cru que tu étais coupable ? cria Bob épouvanté.

— Sans doute.

— Eh ! bien, ma fille, tu seras canonisée ! Et Bob, les mains dans les poches, siffla un air de cantique.

Puis, il reprit :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Où ?

— Pour arranger ce drame.

— On se taira pour le moment, répliqua Suzette avec autorité.

Le dîner rassembla la petite famille.

Suzette était sans doute, tourmentée et énervée par ce qui s'était passé, parce qu'elle

se montrait étourdie comme au temps de son enfance.

Elle répondait à peine aux questions que son père lui posait, touchant la réunion.

— Cette enfant est réellement insupportable ! finit par s'exclamer M. Lassonat excédé.

Suzette répliqua doucement :

— Oh ! mon petit papa, tu exagères un peu.

— Comment ! tu te permets de répliquer !

— Je veux me justifier. Tu me reproches de ne pas être présente aux questions que tu me poses, c'est possible. Mais je suis lasse de ma journée. Quand, toi, tu as mal à la tête, tu ne peux pas parler du tout.

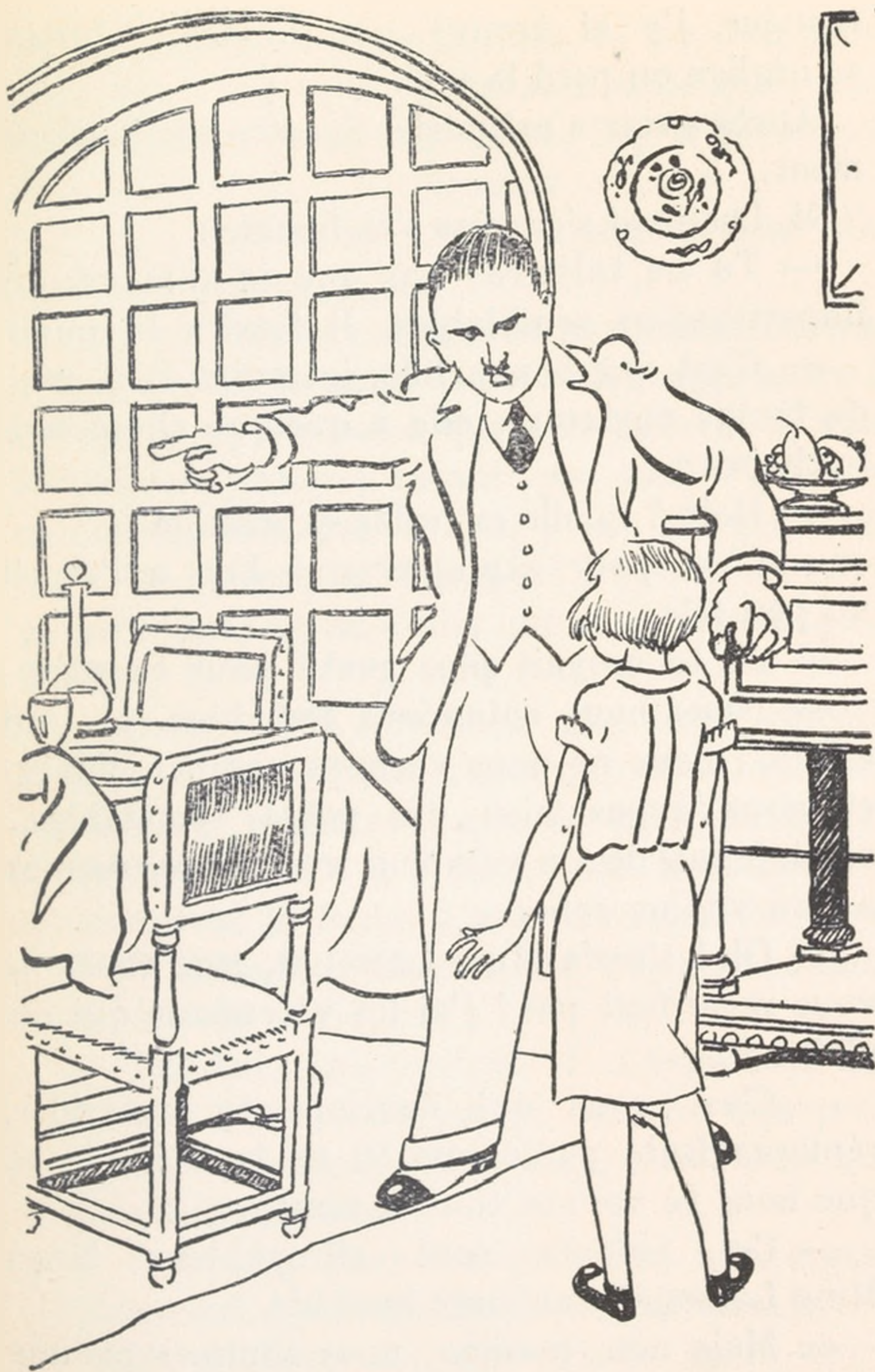
— C'est inouï ! tu me fais la leçon ! Aussitôt dîner, tu iras dans ta chambre. Je finirai par prendre des dispositions fermes à ton égard. Je n'ai que des ennuis par ta faute. Je suis surpris que cela se soit si bien passé avec couine Bertille, je m'attendais à une catastrophe.

— Pauvre papa... et tu t'es fait du souci, j'en suis sûre ?

A cette réponse qui pouvait paraître insolente, M. Lassonat leva les bras au ciel et murmura :

— C'est à désespérer ! Va dans ta chambre, Suzette, tu as vraiment besoin de repos. Cette réunion t'a excitée.

— Oui, papa... mais avant de m'en aller, je tiens à dire à maman que sa nouvelle robe d'intérieur lui va très mal. Ce violet cru lui jaunit le teint. Quant à la salade que nous venons de



— C'est à désespérer. Va dans ta chambre, Suzette !...

manger, j'y ai trouvé une limace... Justine se néglige ou perd la vue.

Après avoir ainsi parlé, Suzette sortit dignement.

M. Lassonat s'adressa à sa femme :

— Tu ne toléreras pas que ta fille ait des impertinences semblables. Il faudra la punir.

— C'est une bonne fille, intervint Bob, mais de temps en temps, elle a quelque chose sous le chapeau.

— Hein ? quelle est cette expression ?

— C'est pour expliquer que l'on a l'esprit un peu fêlé.

— Je te croyais plus gentil pour ta sœur !

— Nous nous entendons fort bien, et tout est là... nous ne nous cachons pas nos défauts et nous avons bien des goûts semblables... ainsi, je suis de son avis pour trouver que maman a une vilaine robe.

— Oh ! s'écria Mme Lassonat, mes robes ne vous regardent pas ! j'ai les vêtements qui me plaisent :

— C'est nous qui devrions te conseiller, répliqua Bob, parce que tu ne te vois pas et que nous te voyons tout le temps.

— Ces enfants sont effroyables : lança Mme Lassonat dans une boutade.

— Mais non, maman, nous sommes comme les autres... nous avons du bon et du mauvais. J'ai d'ailleurs compté chaque fois que nous sommes insupportables. Pour huit jours, j'ai

marqué deux fois pour Suzette, et une fois pour moi. Avec aujourd'hui, ce sera trois pour ma sœur et deux pour moi. Donc, il y a beaucoup plus de bon que de mauvais.

Sidérés, les parents contemplaient leur fils qui feuilletait un carnet.

— Tu as l'audace d'inscrire nos remontrances.

— Mon Dieu, papa, il faut bien apprendre à se connaître. J'ai remarqué que Suzette se perfectionnait presque autant que moi. Peut-être ne l'auriez-vous pas cru, si je ne l'avais noté.

— Oh ! s'écria M. Lassonat à bout de souffle, perfectionner ! c'est-à-dire que nous sommes plus faibles !

— Donc, nous devenons plus forts, riposta Bob avec flegme. J'ai remarqué, continua-t-il, comme un magistrat, que la dernière admonestation qui m'a été faite, était hors de proportion avec la faute. J'avais taché mon livre, j'ai dû donner 3 francs. Ma paye hebdomadaire est de 4 francs.

— Tais-toi : interrompit M. Lassonat... ton livre coûte 30 francs et tu trouves que pour t'apprendre à avoir de l'ordre, c'est trop que te demander 3 francs !

— C'est trop pour moi qui gagne mon argent péniblement... riposta Bob tranquillement.

— Pé-ni-ble-ment ! que fais-tu pour ce a ?

— Je dois être prêt tous les jours à 8 heures pour me rendre au collège. Je dois être propre, bien élevé, sans aucune faiblesse pendant sept

jours. Citez-moi un homme, un seul, qui puisse gagner si peu et en faire autant ?

— On te nourrit, on t'habille, on te loge.

— Et on m'éclaire.... sur mes défauts, poursuit Bob, mais comment pourrais-je faire avec 16 francs par mois pour subvenir à mes besoins ?

Mme Lassonat s'écria :

— C'est inimaginable !

M. Lassonat fut sur le point d'admirer son fils, mais il eut le courage de se modérer, et dans son admiration et dans sa colère, il reprit :

— Tu n'es qu'un enfant.

— Permetts, papa. Ce mot « d'enfant » devrait être appliqué à un bébé qui ne sait ni parler ni marcher. Je ne suis plus un enfant du moment que je sais penser. Tu me dis sans arrêt que pour être un homme, il faut s'affirmer et tu me traites en enfant. Comment est-ce que je développerai mon intelligence si tu ne me laisses pas agir en homme ?

Je ne suis pas sot et je vais avoir dix ans. Il est temps qu'on me laisse à mes idées.

— Ciel, s'écria Mme Lassonat.

— Explique-toi.

— Eh ! bien, d'abord, je veux sortir seul. Quand je suis accompagné par Sidonie, elle a plus peur que moi, des passages cloutés, donc je la conduis et elle m'est parfaitement inutile.

— Mais tu auras l'air d'un gamin des rues ! s'offusqua Mme Lassonat.

— J'ai surtout l'air d'un idiot, quand je me promène avec ma bonne. Et quand on est dans la rue, tout le monde est de la rue. Je ne suis pas bête, et je saurai fort bien traverser une chaussée. Je suis prudent et je passe avec un groupe. Je garde le milieu et les gens autour de moi me servent de tampons et de pare-autos.

M. Lassonat rit, tandis que sa femme murmurait.

— Mon pauvre petit garçon.

— A qui parles-tu, maman ? demanda Bob, feignant de ne pas comprendre que c'était lui le petit garçon.

Et sa mère reprit.

— J'oubliais que tu étais un homme.

Bob se rengorgea.

— Et la suite de tes revendications ? interrogea de nouveau M. Lassonat.

— Quand nous sommes invités chez des personnes qui vous plaisent et ne me plaisent pas, je voudrais ne pas être forcé d'y aller.

— Je vois cela ! tu voudrais choisir tes camarades et tant pis, s'ils sont mauvais.

— Mais non, papa vous pourriez choisir mes camarades, mais je voudrais aller chez eux et leurs parents, quand cela me conviendrait. Et puis, pourquoi quand les parents sont brouillés, les enfants doivent-ils l'être aussi ? Ainsi, je m'entends fort bien avec Paul Brabane et je ne puis pas plus le recevoir, qu'il ne le peut.

— Oh ! ceci est la faute de ta sœur.

— Pas du tout... elle ne m'a brouillé avec personne et Paul n'est pas fâché contre elle. Mais les parents disent : Tu n'iras plus chez Bob, et voilà deux amis séparés pour la vie.

— Quel raisonneur.

— Tu serais bien plus navré si je ne raisonnais pas, n'est-ce pas, papa ?

— Ah ! tu ne t'amuses pas à dire la vérité aux autres, toi, mais tu dis ce que tu penses ! conclut M. Lassonat. Et maintenant, cela suffit pour mon édification. Tu peux aller te reposer, toi aussi.

Avant d'aller dormir. Bob frappa à la porte de sa sœur, et lui demanda :

— Tu n'as pas le cafard ?

— Nullement.

— Ah ! répliqua Bob, nous enverrions nos parents dans leurs chambres, Dieu sait ce que nous entendrions !

— Ce ne serait pas notre affaire, Bob, dit Suzette avec un accent de reproche.

— Oui, nos parents sont nos aînés, et il faut user de délicatesse.

Sur cette parole, Bob se retira dans son domaine.

Suzette, dès qu'elle circula le lendemain, fut prise à partie par Sidonie.

— Oh ! Mam'zelle, il y a Justine qui ne l'a pas digérée votre limace ! elle en dit depuis ce matin sur votre compte ! quand elle vous verra, vous en entendrez !

— Que voulez-vous, Sidonie, il faut de la

justice... la limace rampait sur mon assiette.

— C'te pauvre bête n'aimait pas le vinaigre!

— Sans doute.

Suzette ne craignant rien, alla au-devant des récriminations de Justine. Elle se dirigea vers l'office, et dès qu'elle fut en présence de la cuisinière, cette dernière lui dit !

— Alors, Mam'zelle, j'ai eu beau vous gâter dans votre petite enfance, vous ne me passez même pas une pauvre petite limace ?

— Mon Dieu ! Justine, changeons de rôles. Je suis la cuisinière et vous êtes Madame. Vous avez confiance dans la préparation de la cuisine, et vous apercevez sur votre œuf dur, un beau ver qui s'y promène.

— Pouah !

— Vous diriez, pouah !

— Ça a été plus fort que moi.

— C'est naturel. Vous appelleriez donc votre cuisinière et vous lui recommanderiez de prendre plus de soin de ses plats.

— Un ver est plus sale qu'une limace.

— Cela dépend des personnes qui les trouvent.

— Je ne dis pas... mais je suis propre et pour une fois que cela m'arrive.

— Non. Justine... j'ai trouvé du charbon dans les carottes, un morceau de fer dans les épinards, un bout de ficelle dans le cresson, et un crin de brosse dans les haricots. Alors, ma fille, je tiens cette collection à votre disposition, avec les dates.

— Oh ! s'effondra Justine en s'affalant sur une chaise.

Elle essuya son front ruisselant et s'écria !

— Que Mam'zelle est regardante ! Je vais m'en aller d'une maison où les maîtres m'espionnent.

— Pas d'histoires, ma pauvre Justine.

Mme Lassonat survint :

— Qu'y a-t-il donc Justine ? Il me semble que vous parlez bien fort ?

— C'est Mam'zelle Suzette qui me reproche ma limace.

— Quelle limace ?

— Celle qui était dans la salade d'hier, répondit Suzette doucement.

— Alors, n'est-ce pas, Madame me comprendra, je ne peux plus rester dans une place où je suis tellement épluchée.

— Prenez exemple sur cet épluchage quand vous ferez de la salade, dit Suzette.

— Suzette, tais-toi ! Ma bonne Justine, ce que raconte Suzette n'a aucune valeur. Il ne faut pas y faire attention. Ma petite fille, va te préparer pour aller au cours.

— Alors, je reste, puisque Madame prend mon parti ce n'est pas que Mam'zelle soye méchante, bien au contraire, mais elle a l'œil à tout. Qu'est-ce que je vais faire pour le déjeuner ?

— Un rôti de veau ?

— Le veau me fatigue un peu pour le moment.

— Faites ce que vous voudrez.

— Madame peut avoir confiance en moi.

Madame s'en retourna à la recherche de Suzette.

— De quoi t'es-tu mêlée encore ? Tu ne pouvais pas laisser Justine en paix ?

— Je n'ai pas commencé. Justine s'est excitée sur cette limace et me l'a servie encore une fois ce matin, dès qu'elle m'a vue.

— Tu es insupportable.

— Oui, maman.

— Nous serons bientôt plus isolés que sur un îlot, nos amis, nos domestiques, tout le monde nous abandonne à cause de toi.

— Justine a rendu son tablier ?

— Non... mais elle en a profité pour ne pas nous donner un rôti de veau. Que va dire ton père ?

— Je le ferai le rôti de veau.

— Toi ! ce sera du joli !

— J'ai cuit le dernier. Tu étais chez ta couturière et Justine recevait une parente... elle l'a confié à Sidonie qui l'a oublié. Alors, j'ai regardé dans le livre de cuisine et je me suis lancée. Sidonie était dans la lingerie et ne s'est aperçue de rien, et quand Justine est descendue de sa chambre, le rôti était à point. J'ose ajouter que vous l'avez trouvé particulièrement réussi.

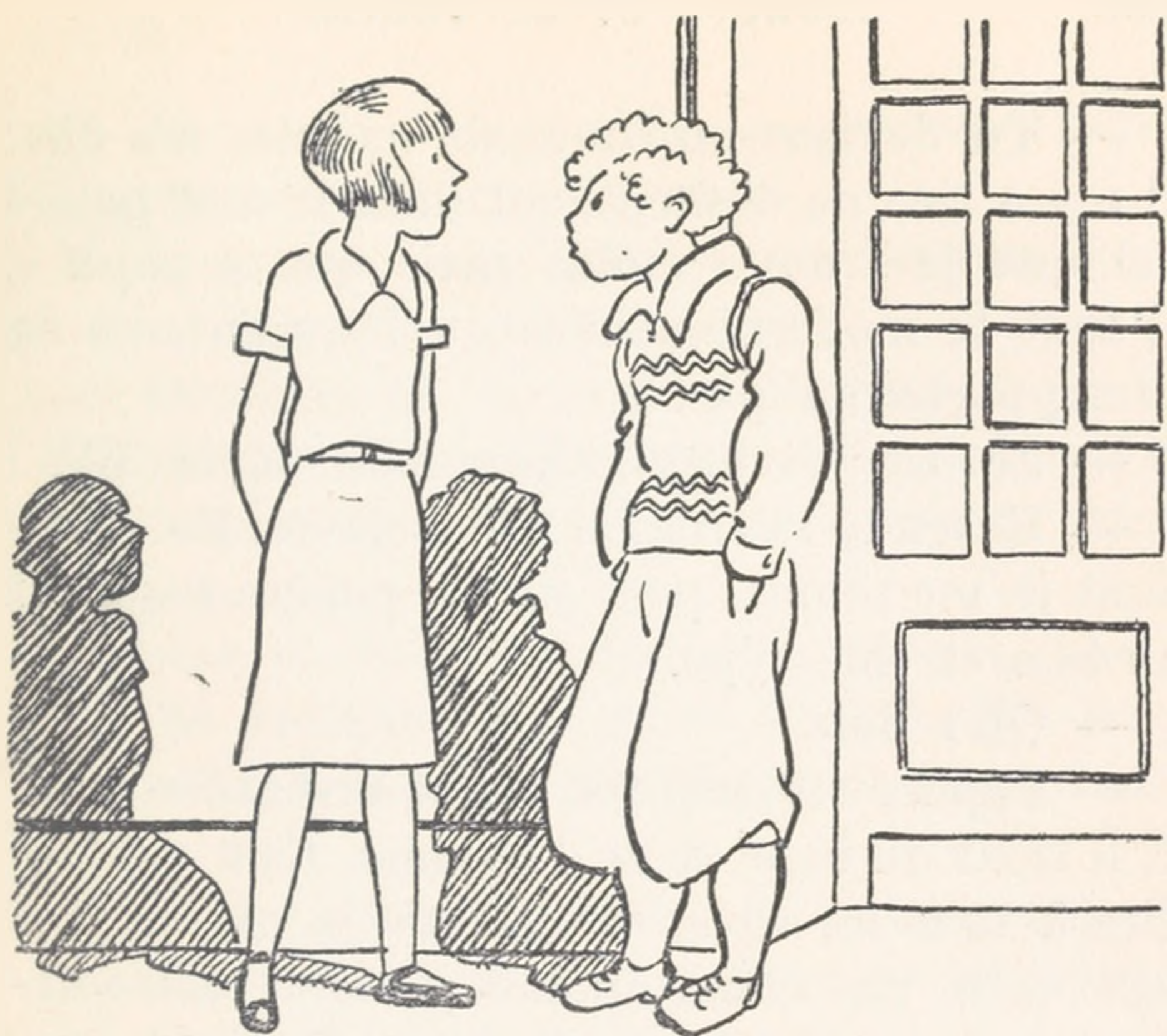
Mme Lassonat, les yeux écarquillés, regardait

sa fille, comme si elle la voyait pour la première fois.

Suzette, sans paraître remarquer l'air interdit de sa mère, murmura avec sérieux.

— Dans la vie, il faut savoir se débrouiller.





X

Deux jours après ces circonstances, M. Lasonat rentra un soir, l'air épanoui.

En vain, sa femme le questionna-t-elle, il ne voulut rien dire tout de suite. Il prétexta une grande faim pour que l'on s'assit très vite à table, afin de divulguer son secret au dessert.

Bob souffla dans l'oreille de sa sœur :

— Notre cher paternel a dû traiter une bonne affaire !

— Tant mieux ! répondit Suzette, mais je n'aime pas beaucoup cette appellation de paternel.

— Tu deviens un cours de morale, ma fille. Il n'y a rien de déshonorant dans le mot paternel que je trouve moins niais que « papa ». Il faut te moderniser sans quoi tes enfants ne te supporteront pas.

— Je les enverrai chez leur oncle Bob !

— Entendu ! j'en ferai des esclaves. En attendant je me réjouis pour mon « papère » qui est un bon et chic type.

— Oh ! Bob.

— Papère est très joli ! J'ai inventé ce mot et il tient du bébé et de l'homme. Cela peut se dire à tous les âges, tandis que je ne me vois pas, dans un salon, quand je serai ambassadeur, appeler M. Lassonat, papa ! Tu saisis, ma fille ?

A cet instant, Sidonie vint annoncer que le dîner était servi et Bob répondit :

— Nous y allons, nos cocktails sont terminés.

— Horreur ! s'écria Sidonie.

Et elle courut en hurlant dans la salle à manger pour avertir Madame que les « petits » prenaient des cocktails.

M. et Mme Lassonat se dressèrent comme des ressorts et apostrophèrent Suzette et Bob qui entraient.

— Comment ! malheureux, vous vous intoxiquez !

— C'est scandaleux ! cria Mme Lassonat, vous allez me donner tout de suite ces apéritifs !

Bob répartit tranquillement :

— Je mens de temps en temps pour apprendre à prononcer de nouveaux mots.

M. Lassonat laissa tomber ses bras au long de son corps en murmurant :

— Décidément, il faut s'attendre à tout !

Bientôt tous les quatre furent assis à table et le repas commença, puis s'acheva presque dans le silence.

Suzette et Bob étaient sages, muets, parce qu'ils ne voulaient pas qu'on les expédiât hors de la salle à manger, avant que leur père eût parlé.

Enfin M. Lassonat prononça non sans émotion :

— M. Brabane est venu me voir cet après-midi, et il m'a offert des capitaux pour agrandir mon affaire.

— Dieu soit loué ! s'écria Mme Lassonat.

Le cœur de Suzette battait à grands coups, mais elle ne dit rien.

— Ce n'est pas tout, poursuivit son père, il nous a aimablement invités, tous les quatre, à passer un mois ou six semaines, dans leur propriété des Charentes.

— Oh ! quel bonheur ! interrompit Mme Lassonat.

— Chic ! lança Bob.

— Ainsi Bob reverra son ami.

— Et Suzette pourra bavarder avec Marie, reprit Bob.

Il y eut un silence, que M. Lassonat rompit en disant :

— J'ai pensé à ceci : Suzette, nous ayant causé beaucoup d'ennuis, par suite de sa franchise sans ménagement, je crains qu'elle ne récidive et je suis résolu à ne pas l'emmener. Elle ira en compagnie de cousine Bertille, passer un mois à sa maison de campagne.

— J'irai te voir, murmura vivement Bob, et je t'écrirai, ma bonne petite.

Mme Lassonat se montra un moment déconcertée. Mais en réfléchissant, elle estima que son mari avait raison. Cette mésentente avec la famille Brabane avait jeté bien du trouble dans la maison.

Elle ne put cependant approuver tout de suite M. Lassonat et regardait Suzette qui gardait une contenance ferme.

— Tu comprends, poursuivait le père de famille, en s'adressant à sa fille, tu nous as fait du tort, une fois près des Brabane, et je ne tiens pas du tout à ce que nos rapports soient de nouveau brisés.

— Oui, papa, répondit Suzette d'une voix blanche.

— Tu reconnais tes torts ?

— Non, papa, riposta fermement Suzette, je suis contente d'avoir exprimé ma façon de penser, dans l'intérêt de Marie et de Paul.

— Elle est irréductible ! s'écria M. Lassonat, stupéfait pas cette paisible déclaration.

Mme Lassonat ne releva pas cette exclamation. Trop heureuse de l'aimable moyen de

réconciliation qu'offraient leurs amis, elle détourna la conversation pour lancer :

— J'irai remercier Mme Brabane dès demain.

— Ne te dérange pas, lui conseilla son mari, Mme Brabane doit venir au plus tôt pour confirmer l'invitation qui m'a été faite. En ce moment elle est fort occupée.

Suzette n'était nullement atteinte par ce que son père avait dit. Elle savait qu'elle devait avoir un peu de patience, et que son heure serait glorieuse aussi. Attendre, avec le bel espoir de la justice au cœur, n'est nullement désagréable.

Ce fut donc une heureuse soirée, bien qu'au fond de soi, la maman sentit quelque mélancolie en songeant que Suzette ne serait pas des leurs pour jouir de ces charmantes vacances.

Le lendemain Bob partit pour deux jours avec un groupe d'élèves de son collège et un professeur pour la visite d'un champ de bataille.

Suzette resta donc seule en compagnie de ses parents.

Alors que Mme Lassonat attendait Mme Brabane, ce fut Mme Dravil qui lui rendit visite.

La chère dame avait le visage moins gai que d'habitude et son amie lui en fit la remarque.

Elle hésita, puis confia :

— Je me risque à vous parler de mon ennui... vous avez sans doute eu le détail de la réunion que nous avons donnée dernièrement. C'est Suzette qui a deviné la question posée. Or, sa

réussite si parfaite a provoqué des contestations. Quelques-unes de ses compagnes l'ont accusée d'avoir usé de ruse, et Huguette l'ayant questionnée, elle ne s'est pas défendue.

Mme Lassonat était atterrée par cette nouvelle. Jamais, elle n'aurait pu s'imaginer que l'attitude de Suzette pût donner lieu à une semblable interprétation. On lui reprochait sa franchise, mais jamais un acte déloyal.

Elle répliqua :

— Vous me voyez toute surprise, ma chère amie, du soupçon qui se porte sur Suzette. En général, elle abuse d'une vérité un peu brutale.

— C'est ce que je me suis dit. Mais, cette fois, elle ne s'est pas justifiée, elle, qui d'ordinaire, proteste, sort la vérité de l'ombre, même quand on ne la désire pas, elle est restée muette devant la pièce brisée, comme devant son succès.

— Quelle étrange aventure ! Elle est au cours, sans quoi, je l'appellerais tout de suite.

— Je suis venue justement à une heure où j'espérais vous trouver seule. Ne m'en veuillez pas... j'estime qu'avec les enfants, il faut ne négliger aucune occasion de redressement.

— Je suis tout à fait de votre avis.

Et en soi, Mme Lassonat, trouvait que les futures vacances de Suzette étaient encore bien belles ! Ce dernier méfait la confondait.

La conversation battit de l'aile. Mme Lassonat avait hâte de se trouver en face de sa fille.

Mme Dravil s'en alla en renouvelant ses protestations de bonne amitié.

Quand Suzette rentra, Mme Lassonat n'attendit pas qu'elle eut enlevé son chapeau.

Elle l'entraîna dans sa chambre, et portes closes, elle lui dit :

— Mme Dravil sort d'ici.

Elle s'interrompit, escomptant un tressaillement, une rougeur, une émotion quelconque.

Suzette resta de marbre et demanda, s'apercevant du silence de sa mère :

— Eh ! bien ?

— Tu n'as pas honte ?

— Honte de quoi ?

— Mme Dravil est venue m'apprendre que l'on conteste la justice du lot que tu as gagné.

— Ah !

— On insinue que tu t'es glissée dans la salle à manger, que tu as soulevé le dôme de cette pyramide de nougat et que dans ta précipitation, tu l'as même démolie. Résultat : tu n'as eu aucune difficulté à nommer Jeanne d'Arc !

L'indignation de Mme Lassonat montait à mesure qu'elle citait les faits.

Suzette crut devoir la calmer :

— Ne t'affole pas, maman. Mes compagnes ont de l'imagination. Il y a erreur sur la personne je n'ai pas triché.

— On t'accuse !

— La vérité éc'atera.

— Quelle tranquille audace.

— Ce n'est pas de l'audace, mais une conscience nette, trancha Suzette.

— Tu es suspectée par tes compagnes, et c'est un déshonneur.

— Sera déshonorée celle qui a commis le péché, mais non moi. Attendons ses remords.

Demi-rassurée, demi-furieuse, mais à coup sûr, très mécontente, Mme Lassonat poursuivit :

— Je ne sais pas comment tu t'y prends, mais à cause de toi, des choses impossibles surviennent sans cesse !

— Oh ! « sans cesse » maman ! Tu crois donc qu'il n'y a que chez nous que des incidents semblables se passent ? Partout où il y a des enfants, c'est la même chose, et puis, dans le monde, c'est encore pareil, c'est la vie.

— Pas de morale, ni de grandes phrases, interrompit Mme Lassonat, mortifiée. Quand je vais raconter cela à ton père, il sera plus décidé que jamais à ne pas te laisser nous accompagner chez les Brabane. Je me leurrais de l'espoir que d'ici là, je pourrais le fléchir. Mais, je n'interviendrai pas, décidément.

— Tu auras raison, maman... rien de si pernicieux pour l'éducation, qu'une punition qu'on lève sans cause.

— Oh !

Fort heureusement pour Suzette, Justine vint s'enquérir pour l'entremets du dîner.

Suzette réintégra sa chambre, où sa mère la

laissa seule, absorbée qu'elle fut par les soins de l'intérieur.

La fillette ne s'appesantit pas sur cet incident. Elle se dit qu'elle interviendrait sitôt que Bob serait là pour la soutenir. Il était ennuyeux que Mme Dravil fût venue.

Cependant, elle eût préféré que sa mère ne racontât pas cette circonstance à M. Lassonat. Mais craignant que ses parents ne la crussent coupable, si elle sollicitait le silence, elle ne demanda rien.

Mme Lassonat, toute bouleversée, ne sachant quel parti prendre pour l'éclaircissement de cette affaire, s'empressa de solliciter le conseil de son mari, dès qu'il rentra.

On allait commencer un interrogatoire serré devant lequel Suzette ne pourrait que rassembler toutes ses forces pour se blanchir quand le timbre de l'entrée résonna.

On entendit une voix haute, des paroles pressées et Mme Dravil se précipita comme une trombe au milieu de la pièce où se tenaient les juges et l'accusée.

— Pardonnez-moi chère amie ! s'écria-t-elle en s'adressant à Mme Lassonat. Ne grondez pas cette gentille Suzette ! Elle n'est pas coupable.

Epuisée, hors d'haleine, la visiteuse s'effondra au fond d'un fauteuil pour se remettre un peu.

— Que dites-vous ? demanda stupéfaite, la mère de Suzette.

— Voici : Mme Avole et sa fille Loulou sor-

tent de chez moi. Cette dernière a tout avoué en sanglotant. Elle a cassé la pièce de nougat en faisant la curieuse, et elle n'a même pas reconnu Jeanne d'Arc ! première punition. De plus, elle a laissé accuser sa compagne sans oser se nommer comme étant la coupable, d'où des remords affreux, et deuxième punition. Enfin, elle n'a pas gagné le gros lot, qu'elle ambitionnait fort... ce qui la punit trois fois ! C'est donc bien Suzette la seule gagnante ce dont je suis fort heureuse, car elle l'a doublement mérité. Aussi, n'ai-je pas perdu de temps pour vous annoncer cet acte de réparation.

— Que je suis soulagée, murmura Mme Lassonat... Suzette, pourtant, m'assurait qu'elle avait agit correctement et qu'elle ne connaissait pas la coupable.

— Je la connaissais ! dit Suzette gravement.

— Tu la connaissais ! s'écria Mme Lassonat.

— Pourquoi ne parlais-tu pas ? demanda M. Lassonat.

— Tu aurais dû te défendre tout de suite ! renchérit Mme Dravil.

— Non, parce que maman m'avait interdit de m'occuper de la vérité ce jour-là, de peur que je ne provoque des scènes. Ce serait certainement arrivé à cause de cette circonstance. J'ai donc tenu ma parole. Je n'ai pas voulu accuser Loulou, car je savais qu'elle se dénoncerait... elle est incapable de se conduire sans loyauté... et je l'avais vue soulever le dôme.

Ebahis autant qu'émus, M. et Mme Lassonat, ainsi que Mme Darvil, écoutaient Suzette dans un silence admiratif.

Puis, Mme Lassonat la serra sur son cœur en murmurant :

— Ma chère et bonne petite fille.

M. Lassonat ne pouvait prononcer un mot.

Il mordait ses lèvres et pensait qu'il lèverait la punition concernant les vacances.

Mme Dravil ajouta :

— Je n'aurais pas voulu attendre une minute pour enlever la trace de ces vilains soupçons. Votre Suzette a une grande âme et ses compagnes auront des degrés d'estime et d'amitié de plus pour elle je te félicite, ma petite chérie.

Suzette aurait voulu rester modeste, mais ses yeux triomphaient.

La visiteuse prit congé.

M. Lassonat prononça :

— Je pense que ce serait juste de ma part de lever l'interdiction que j'ai faite concernant l'invitation des Brabane ?

— Il me le semble papa.

— Tu serais contente de te joindre à nous ?

— Extrêmement.

— Eh ! bien, puisque tu as si bien tenu la promesse que tu as donnée à ta maman, ne peux-tu me promettre aussi, de ne pas brusquer la vérité durant notre séjour chez nos amis ?

— Ce sera long, papa... six semaines.

— Je te donne le temps de la réflexion.

Mme Lassonat contemplait sa fille avec tendresse et elle se demandait comment une enfant avait pu se taire aussi fermement devant des accusations répétées.

— Tu as eu du courage, répétait-elle.

— Mais non, je savais que tout s'éclairerait... et puis, j'attendais le retour de Bob. Il savait par Jacques Dravil que Loulou Avoles avait triché, mais ils pouvaient tous croire qu'il y avait deux coupables. Mais Loulou, sincère, a dit que la pièce montée n'était pas cassée quand elle l'a regardée, et moi je ne suis pas restée seule une seconde, après l'arrivée de Loulou. Tout est donc limpide. Bob sera content.

Le lendemain, ce fut une autre surprise.

Mme Brabane vint avec Marie.

Mme Lassonat reconnut à peine cette dernière.

— Comme Marie a embelli ! s'écria-t-elle avec une spontanéité pleine de franchise.

— Vous le trouvez vraiment ? s'inquiéta Mme Brabane, joyeuse.

— C'est indéniable.

— Eh ! bien, c'est grâce à Suzette, répliqua Mme Brabane.

— Comment cela ?

— Vous allez le savoir.

Et Mme Brabane, sans respect humain, raconta quelles dispositions, elle avait prises pour remédier à un état de choses que sa mollesse n'avait pas envisagé.

Tirée de sa torpeur, elle avait agi. Elle s'était

renseignée. Aidée d'une doctoresse de ses amies, elle avait livré ses enfants aux mains de spécialistes qui travaillaient à corriger leurs imperfections physiques.

Mme Lassonat était stupéfaite.

— Le résultat est merveilleux.

Marie se trouvait toute gênée, malgré sa joie, d'être un nouvel objet de curiosité, mais elle préférerait de beaucoup sa situation actuelle à la précédente.

Mme Lassonat, cependant, oublia rapidement ces faits d'une importance relative, quand Mme Brabane la mit au courant de ce qui s'était passé avec les escrocs.

La pauvre mère n'en pouvait croire ses oreilles.

— Seigneur ! est-ce que je ne rêve pas ?

— Mais non, tout est exact.

Suzette qui bavardait avec Marie dans un coin, fut appelée et Mme Lassonat lui dit d'une voix étranglée.

— Pourquoi nous as-tu caché tout cela ?

La fillette répondit avec modestie :

— C'était tellement extraordinaire que vous auriez pu croire que j'inventais. Il valait mieux que M. et Mme Brabane vous apprissent ces choses.

L'heureuse mère ne savait plus que dire. Les événements lui révélaient une Suzette si digne d'éloges qu'elle s'en voulait de l'avoir méconnue.

— Vous jugez si mon mari a été content, poursuivit Mme Brabane, et s'il a admiré le

courage de Suzette qui a soutenu la vérité devant ces monstres. Il lui en a coûté à la pauvre petite !

Mme Brabane ne se lassait pas de fournir des détails, de vanter l'énergie, le sang-froid de Suzette.

Mme Lassonat tremblait de peur rétrospective et tenait Suzette serrée contre elle, comme si elle craignait qu'on ne la lui prît encore.

— C'est donc grâce à Suzette que mon mari a repris si vite ses projets d'association avec M. Lassonat. Pensez, chère amie, que cette malheureuse Suzette a dû dévisser une serrure, qu'elle a couru chez Mlle Duboul, et qu'elle est vite venue à la maison, où elle s'est presque évanouie d'inanition.

Mme Lassonat ne savait plus si elle entendait bien ! Elle se souvenait seulement que Suzette n'avait pas protesté quand on avait voulu la priver de vacances, et c'était grâce à elle qu'on les devait !

A son tour, elle informa Mme Brabane de ces détails :

— La pauvre Suzette ! mais c'est une fine diplomate ! elle savait que tout se dénouerait à point. Elle voulait me laisser le plaisir de vous amener Marie et celui de vous raconter tous ces événements pour réparer l'offense qu'elle m'avait faite. J'avais été profondément vexée, mais comment pourrait-on tenir rigueur à Suzette !

Heureusement que Suzette était allée avec



— Ma petite fille, ma chère petite fille !

Marie, dans sa chambre, sans quoi son orgueil se fût développé outre mesure.

Mme Lassonat commençait à se remettre de ce qu'elle écoutait et sa joie devenait vive.

Elle pria même Mme Brabane de rester pour dîner, disant qu'on téléphonerait à M. Brabane ainsi qu'à Paul de se joindre à eux.

Ce fut accepté.

Quand M. Lassonat rentra, il trouva une atmosphère de gaieté anormale et Bob qu'il ramenait en fut frappé comme lui. Cependant, il ne s'étonna pas de l'entente qui régnait entre les deux familles, mais il fallit perdre son flegme en apprenant les prouesses de sa sœur.

— Eh ! bien, mon enfant, conseilla-t-il, admiratif, tu devrais t'improviser détective.

Quand à M. Lassonat, il eut beaucoup de peine à croire ce qu'on lui racontait, mais M. Brabane le lui affirma avec tant de force qu'il fut obligé de se rendre à l'évidence.

Il serra alors Suzette dans ses bras en disant :

— Ma petite fille, ma chère petite fille.

Suzette était bien émue de ces manifestations multiples. Elle ne se savait pas une telle héroïne. Elle avait accompli toutes ces choses, menée par les circonstances et sa bravoure était plutôt une conséquence des événements que de sa volonté.

La soirée fut inoubliable pour le cœur de la jeune vaillante.

Mme Brabane était heureuse aussi du succès de ses enfants.

Quand Suzette et Bob se retrouvèrent seuls, le jeune garçon regarda sa sœur.

— Ma fille, je pioche un problème. Un pauvre type qui se noie dans des mots a dit, paraît-il : « Être ou ne pas être » moi, je dis : mentir ou ne pas mentir ? Oui, la vie est compliquée... quand tu lances un mensonge, tu ne sais jamais ce qui peut pousser dessus, et quand tu jettes une vérité, cela peut devenir un désastre.

— Mais non, les vérités que j'ai soutenues ont porté de bons fruits. Voici Paul et Marie en voie d'être beaux.

— Ne m'en parle pas ! j'ai à peine reconnu mon camarade. Son nez devient remarquable... quant à sa bouche, elle est aussi bien que la mienne.

— N'aie pas peur de te faire des compliments, mon petit Bob.

— Pour ce qui est de Marie, je l'ai prise pour une autre... une cousine qui avait tout de Marie mais en mieux.

— Tu vois donc que je leur ai rendu service !

— Oui, mais quel tintouin avant d'en arriver là ! quelle lutte !

— Je crois que je persisterai dans ma voie, parce que la vérité va toujours en avant et fait son chemin, bon gré, mal gré, tandis que le mensonge est toujours arrêté.

— Autrement dit, il reste en panne et les dépannages sont toujours durs. Enfin, grâce à toi, nous allons passer de bonnes vacances, et

les parents ont des figures réjouies. Ils ont pu déposer leur sévérité et cela leur fait du bien. Entre nous, être parents est une fameuse corvée.

— Oui, quelquefois.

— Pour le moment, c'est le beau fixe, mais, plus tard, je te conseille en bon frère, de dorer la vérité, quand tu auras un fiancé.

— Ma foi, non.

— Oh ! quelles scènes, on aura ! « Cher fiancé, vos oreilles sont un peu longues — Quoi chère fiancée, ne vous plaisent-elles pas ? » Alors, ma fille, rupture, pleurs, et tu ne seras jamais mariée, et si tu restes à la maison, quel gâchis de temps en temps.

— Mais Bob il me semble que tu me lances des vérités bien sonores !

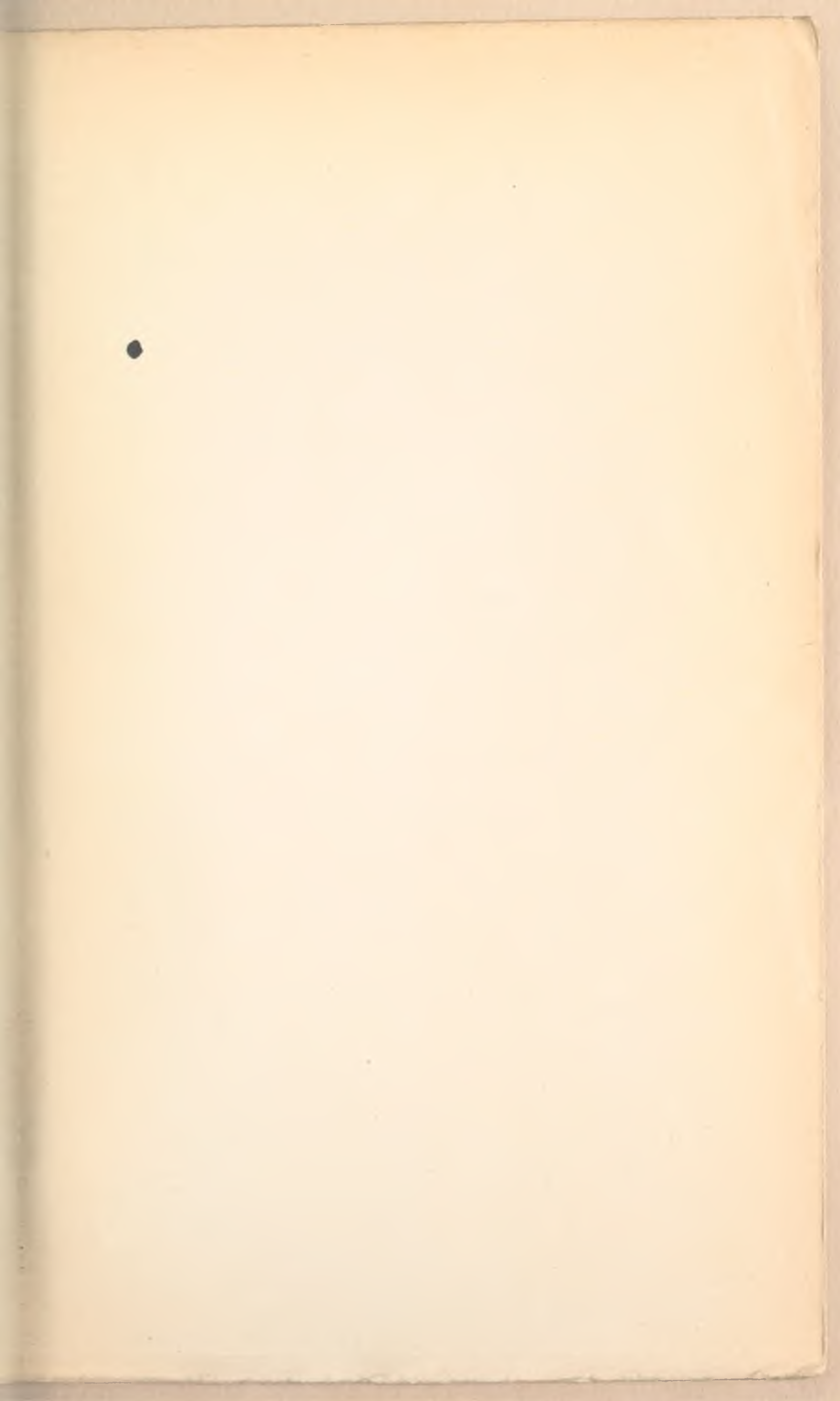
— Ma foi, c'est vrai ! Bonsoir, Suzette, dors bien... pour mon compte, je souhaite que demain ressemble à aujourd'hui.

— Bonsoir Bob... bonne nuit ! et malgré tout, en avant, Vérité !





1851 8 17 1851 1851 1851



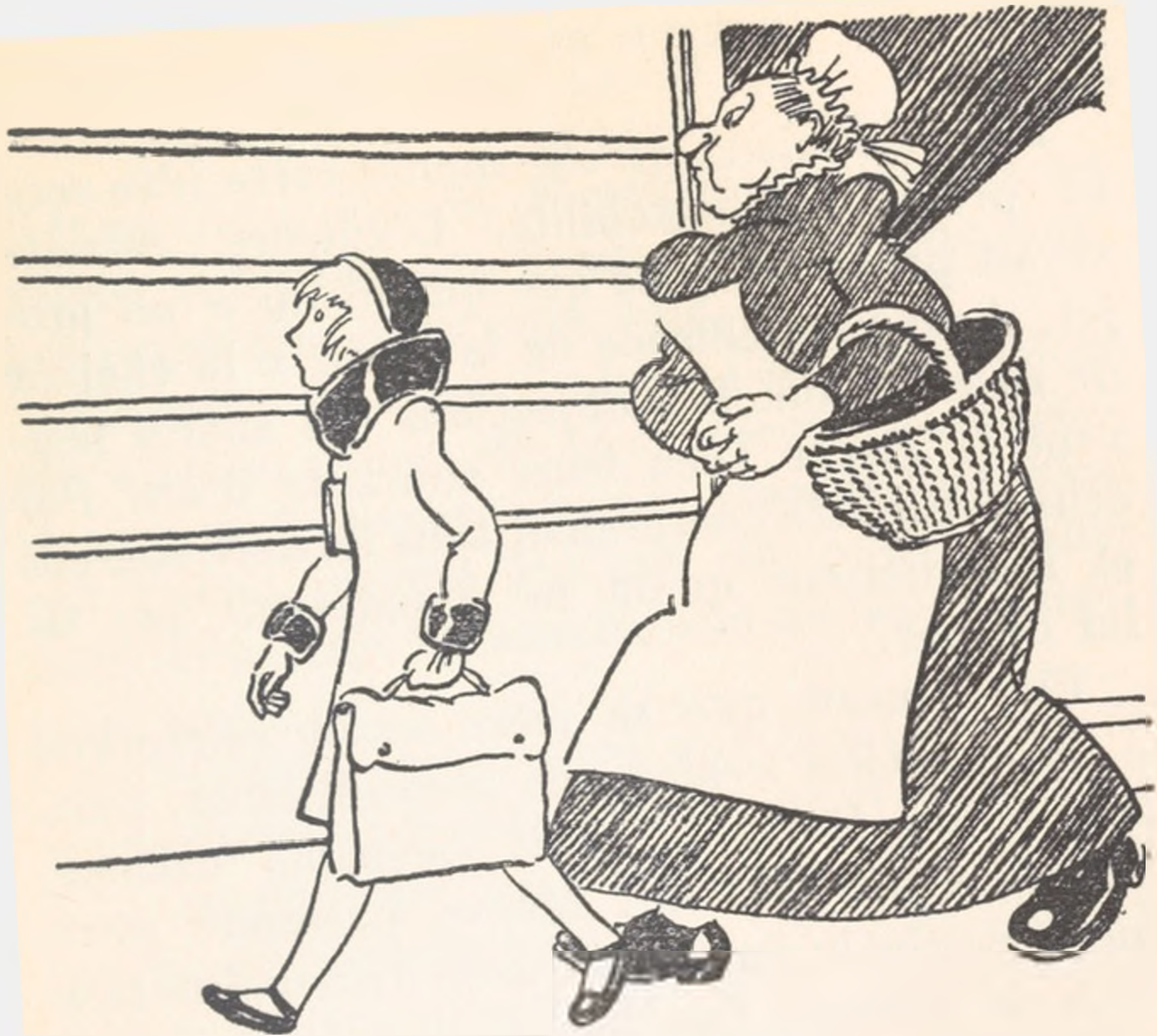
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00584132 7







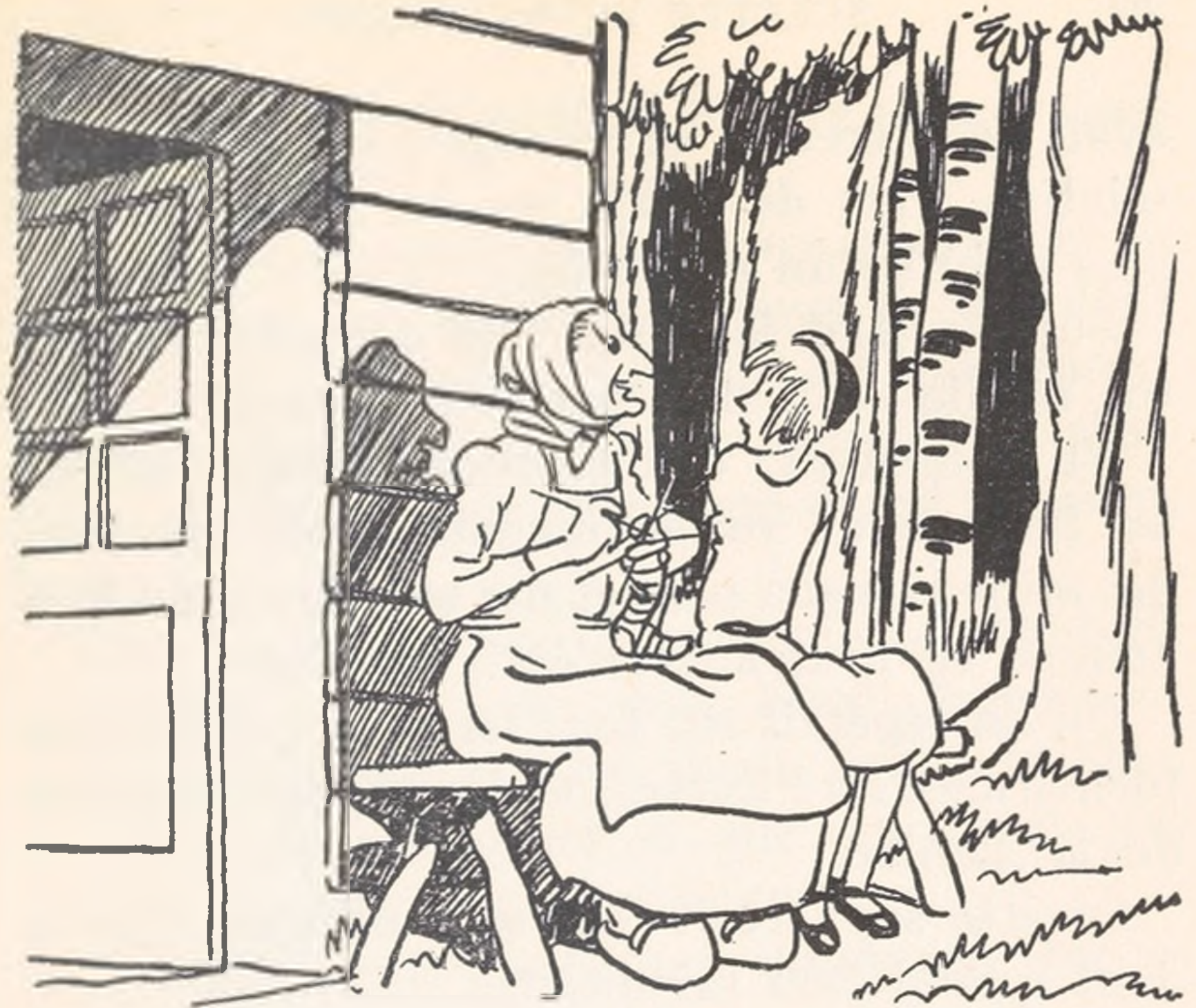








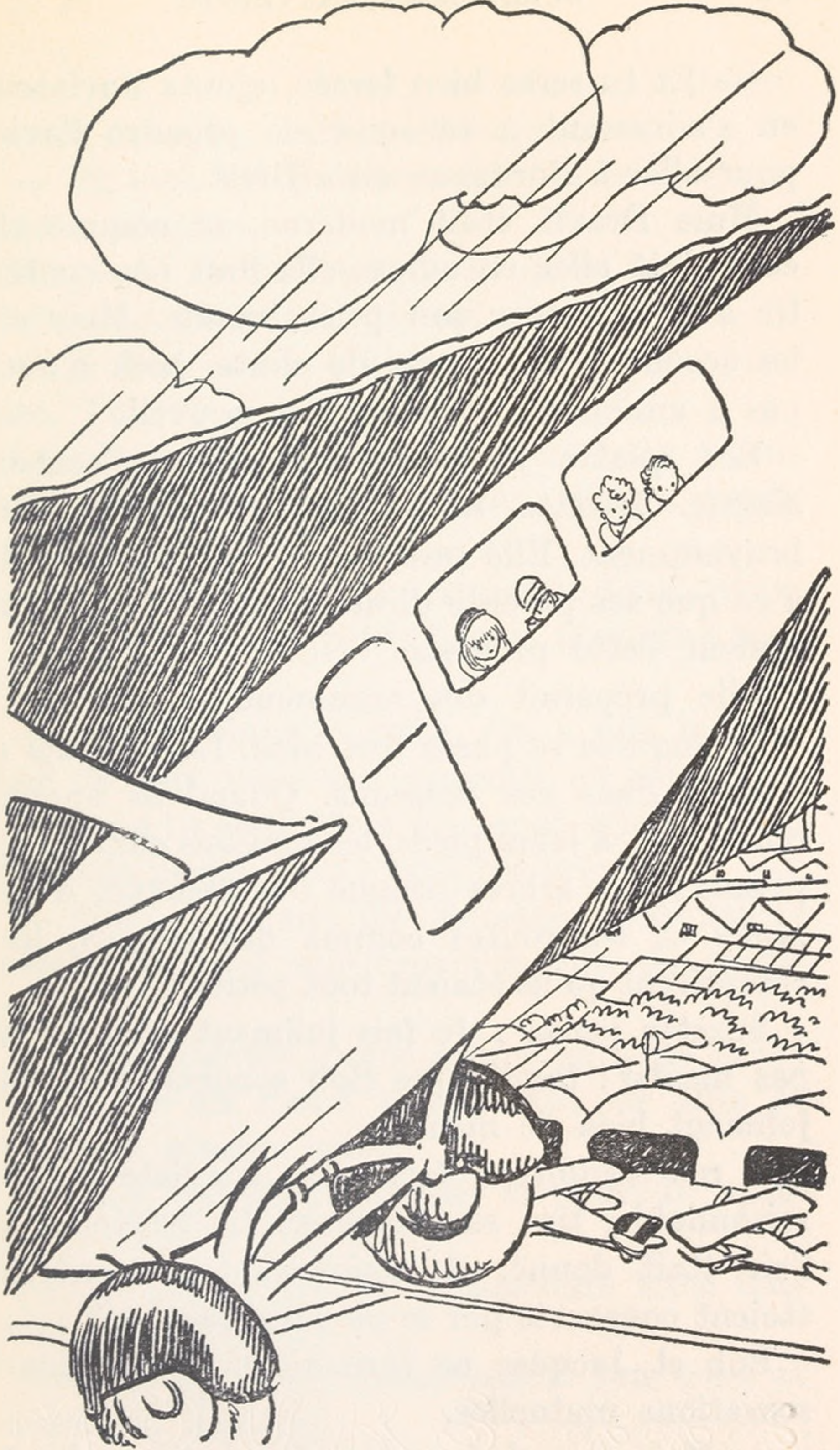




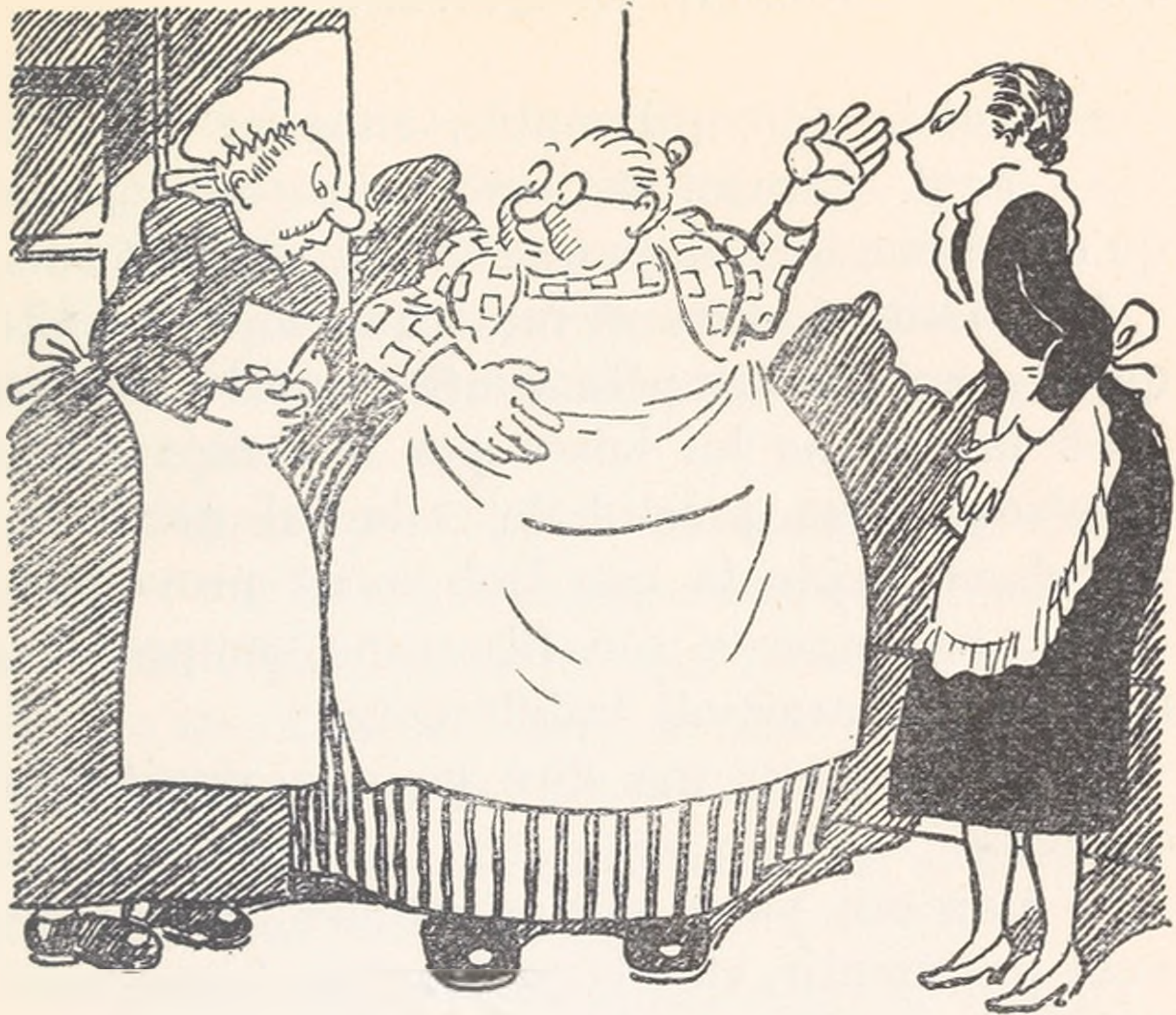






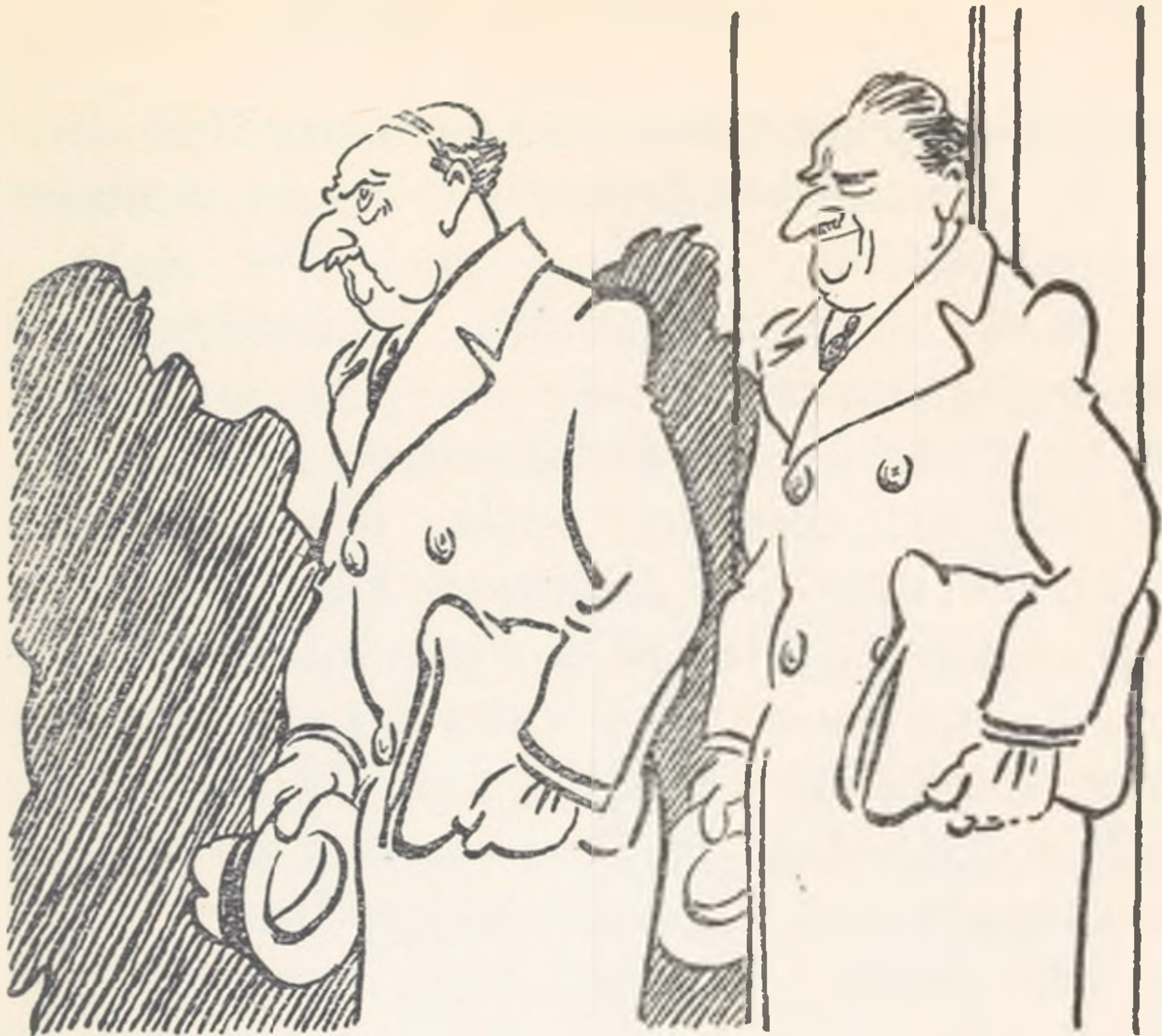


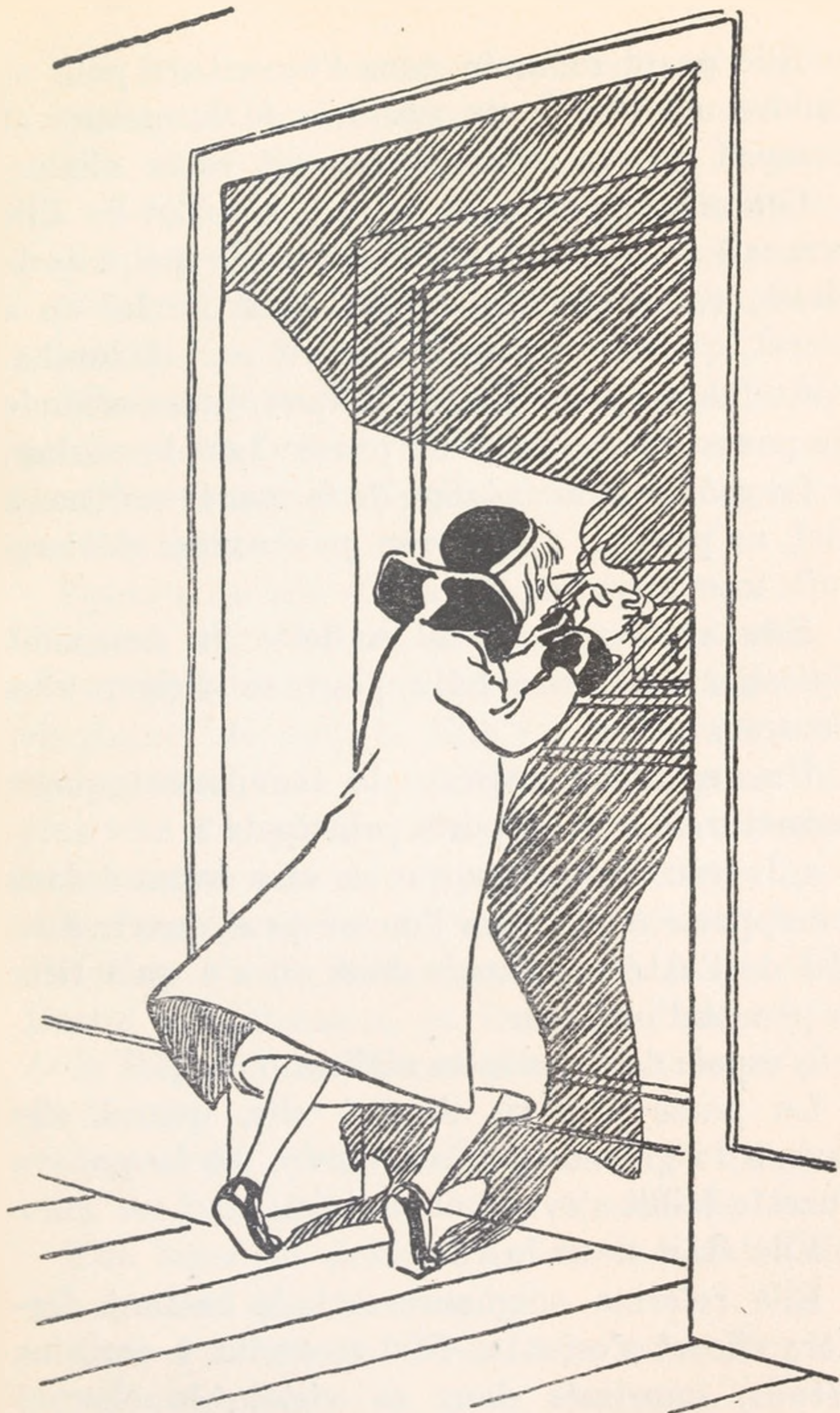


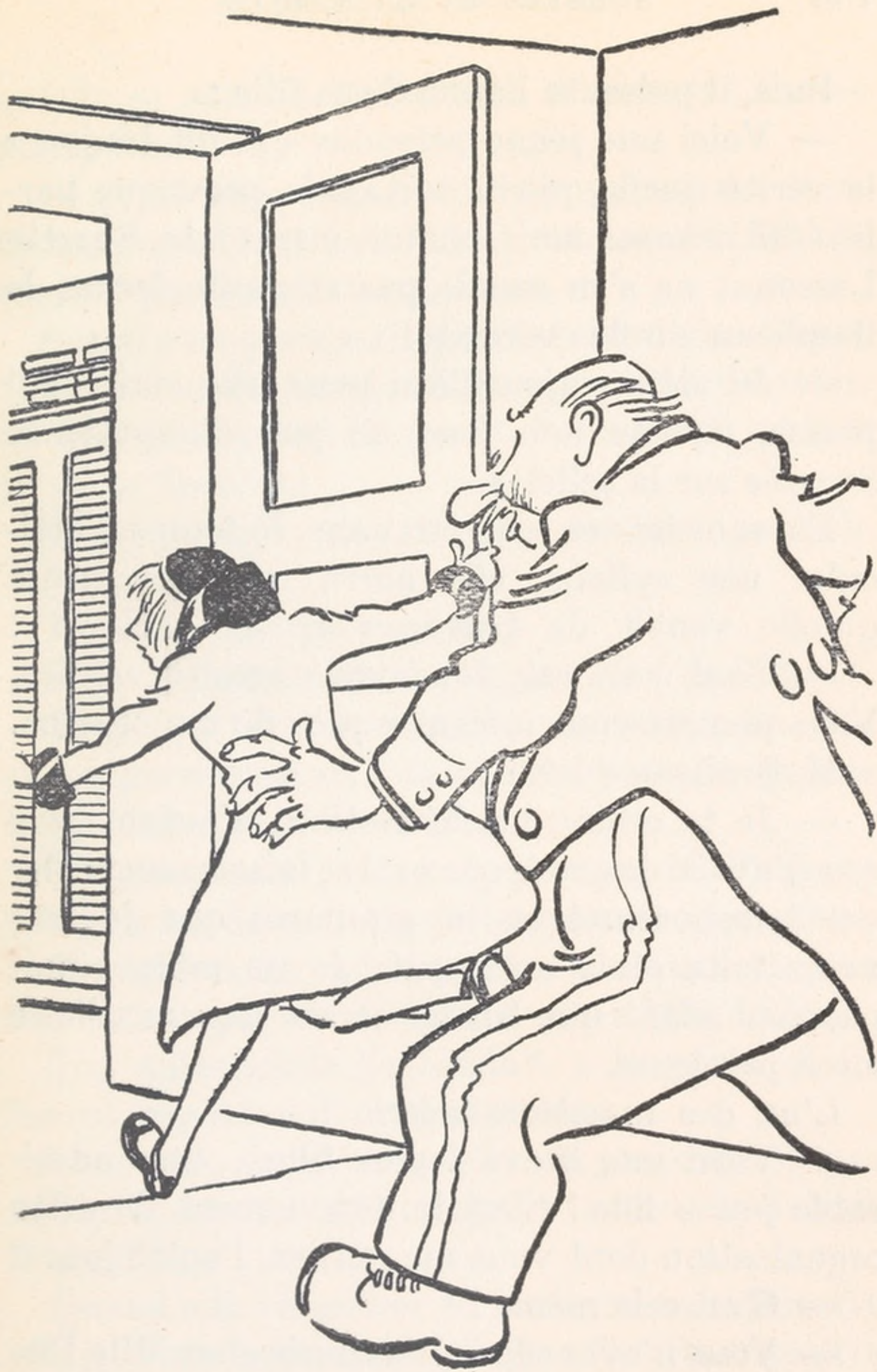




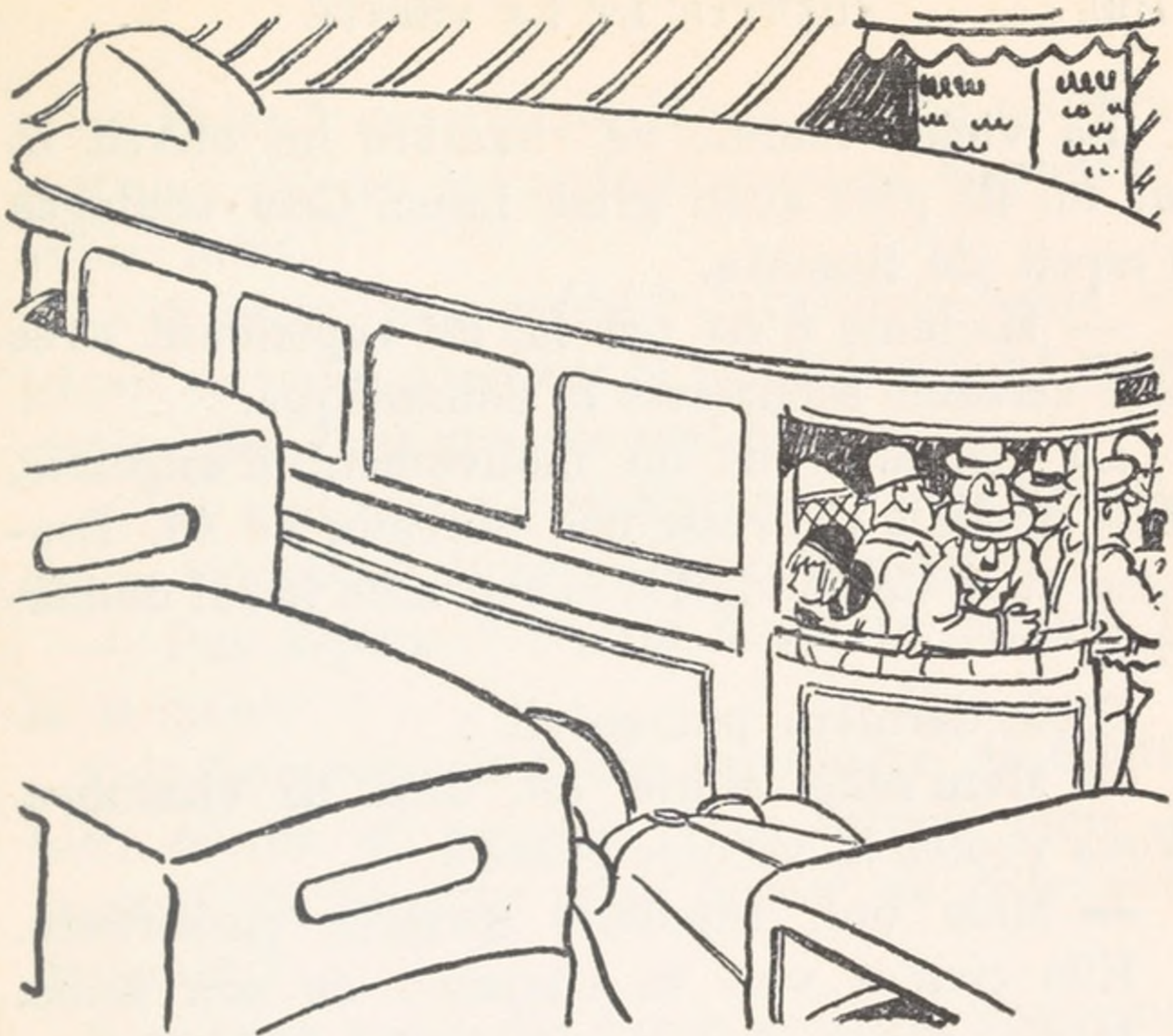






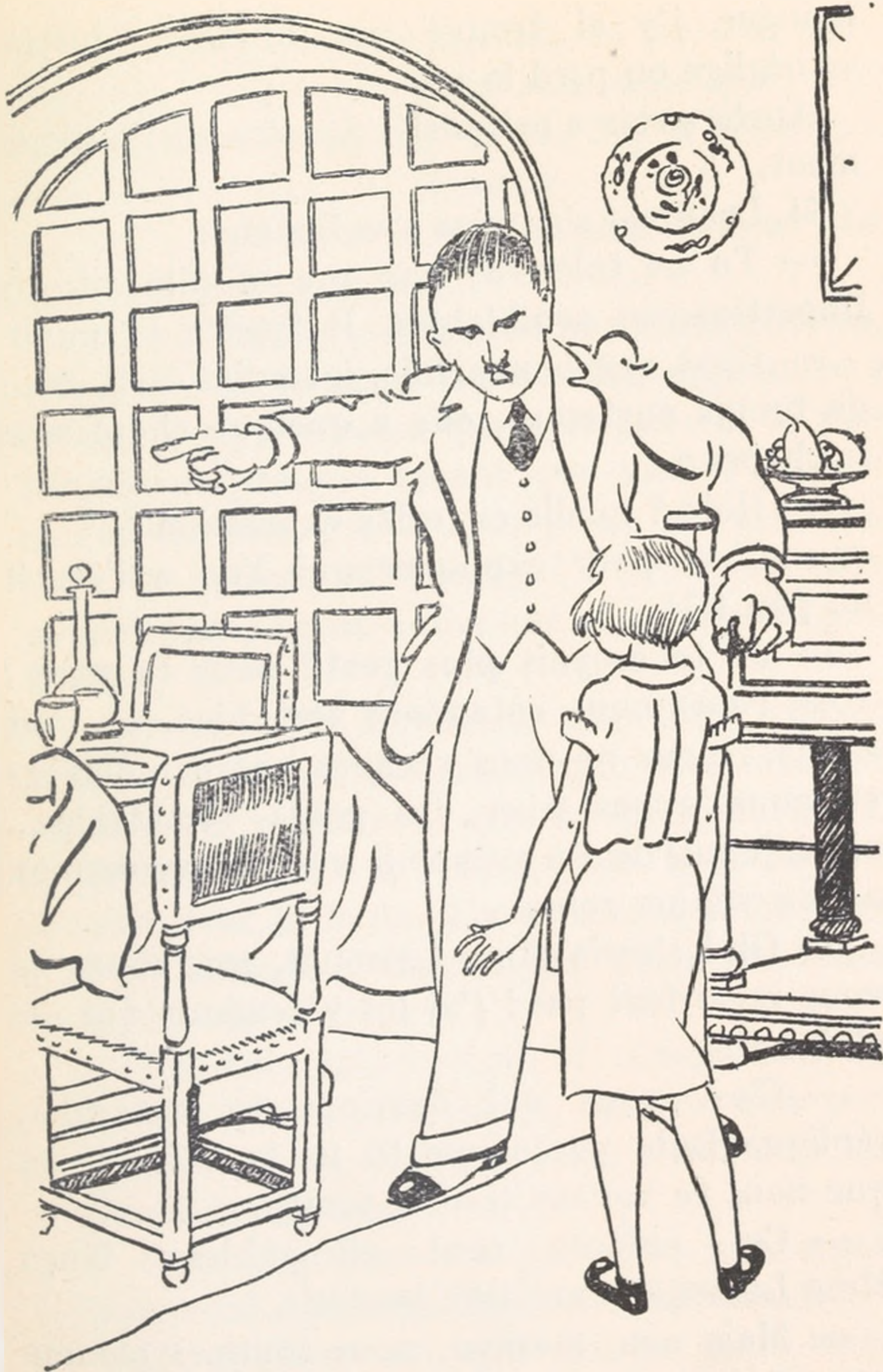


1000

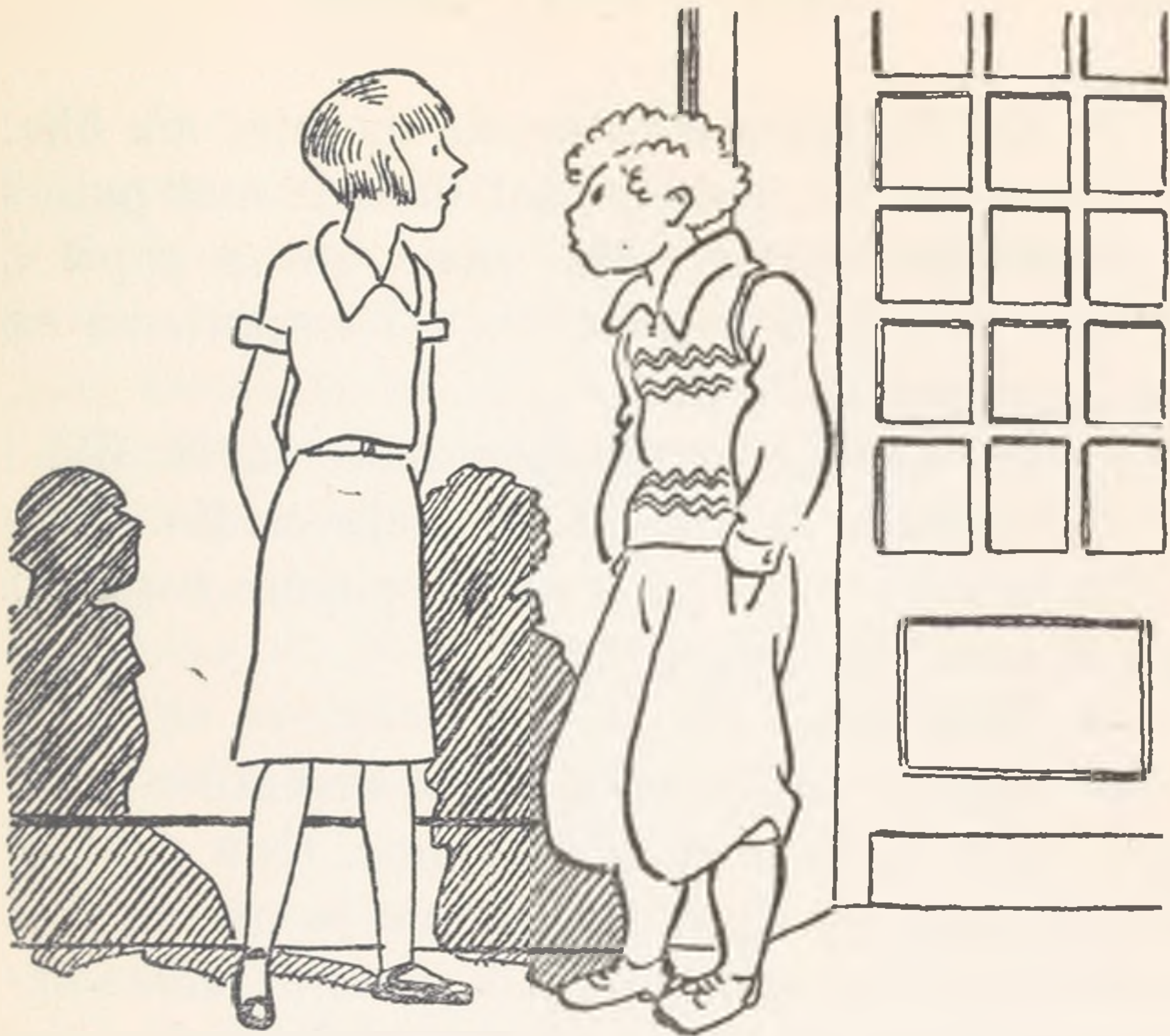














v. raenoussau



R
L